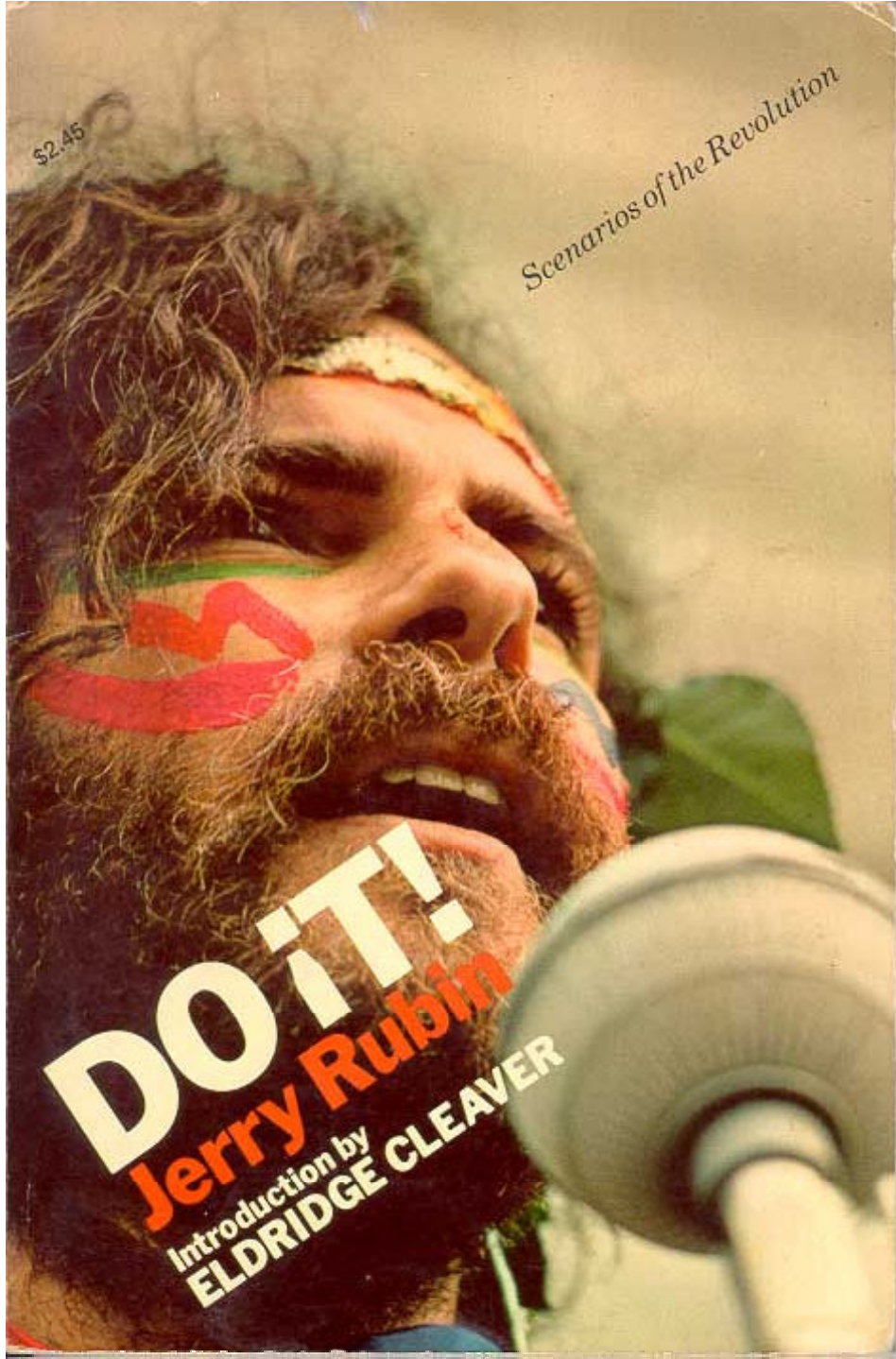


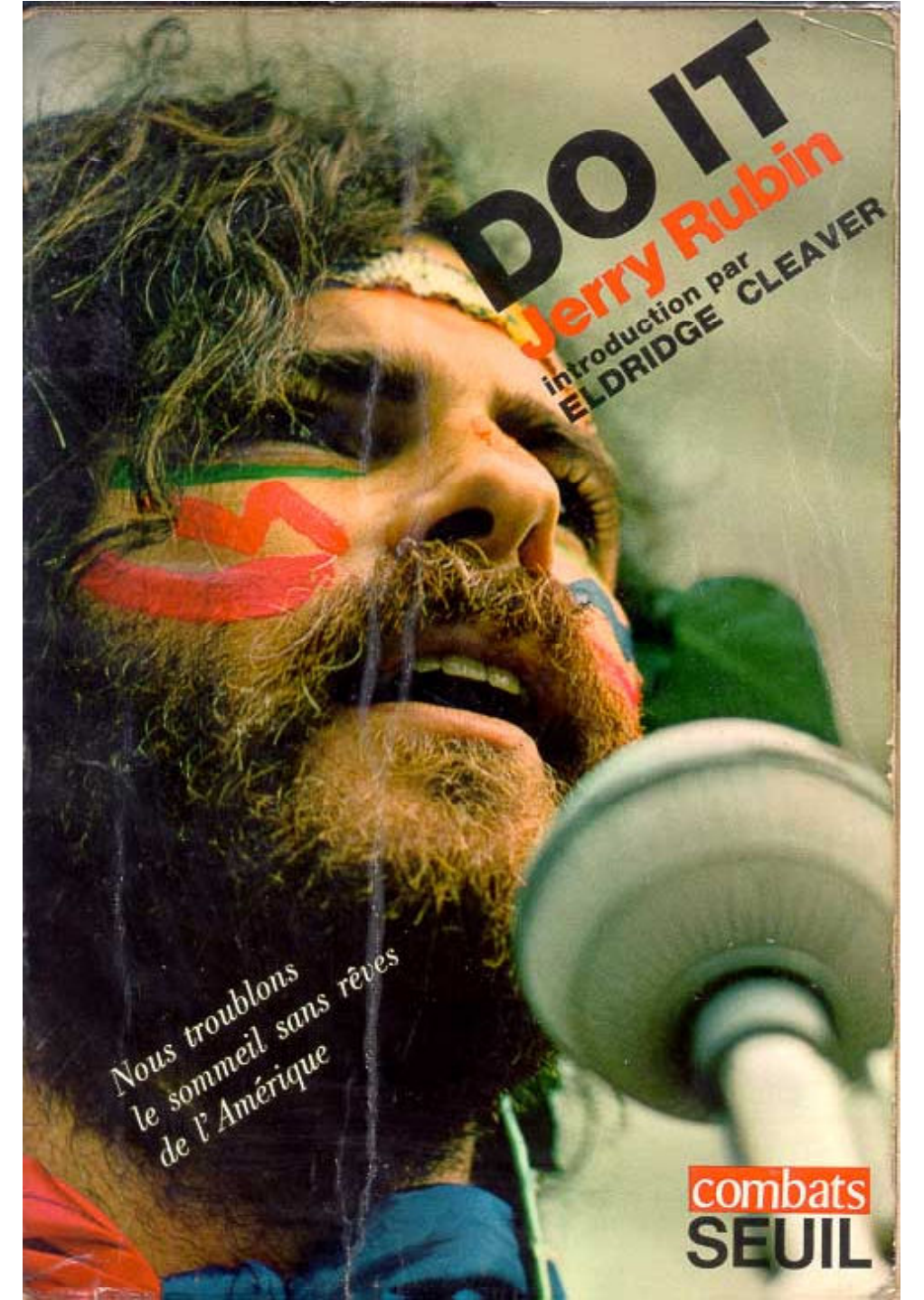
\$2.45

Scenarios of the Revolution

DO IT!

Jerry Rubin
Introduction by
ELDRIDGE CLEAVER





DO IT

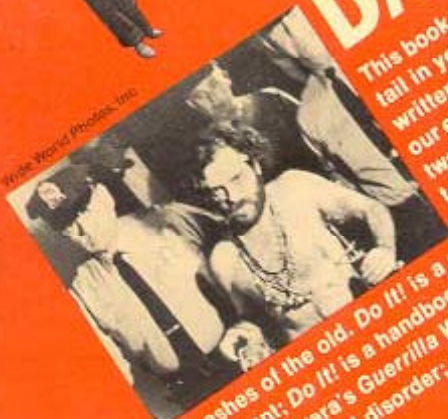
Jerry Rubin
introduction par
ELDRIDGE CLEAVER

Nous troublons
le sommeil sans rêves
de l'Amérique

combats
SEUIL

DANGER!

World World Photos, Inc.



This book will become a Molotov cocktail in your very hands. Jerry Rubin has written *The Communist Manifesto* of our era. *Do It!* is a Declaration of War between the generations—calling on kids to leave their homes, burn down their schools and create a new society upon a prose poem singing the inside saga of the American revolutionaries comparable to Che Guevara's *Guerrilla Warfare*; it is a frenzied emotional symphony for a new social disorder; a comic book for seven-year-olds; a tribute to the ashes of the old. *Do It!* is a handbook for American revolutionaries comparable to Che Guevara's *Guerrilla Warfare*; it is a frenzied emotional symphony for a new social disorder; a comic book for seven-year-olds; a tribute to insanity.

Jerry Rubin came into the world in a Marine's uniform. He wore a clean face, suit and bow tie while working as a sports reporter. He died—and was reincarnated as an agitator playing and wreaking havoc from Berkeley to New York. He was thrown out of Congress for coming there half-nude with live ammunition. He helped found the Yippies, those dope-crazed Godless insurrectionists. He is on trial in Chicago with seven other conspirators for destroying the Democratic Convention.

This book is the most important political statement made by a white revolutionary in America today. Eldridge Cleaver, Black Panther leader in exile, has written an Introduction to it from Algeria. Media magician Quentin Fiore has designed the book with more than 100 pictures, cartoons and mind-zaps. *Do It!* is to be danced to. Read aloud. Studied. Memorized. Debated. Burned. Swallowed. Eaten.

Simon and Schuster



Dans une vie antérieure, Jerry Rubin était un jeune Américain sage aux cheveux courts. Il fit 20 000 kilomètres pour rencontrer le Che à Cuba, qui lui dit quelle chance était la sienne de vivre et de pouvoir se battre au cœur de "la Bête".

les U.S.A. A travers les luttes de ces dernières années, sur les campus, contre le Pentagone, à Chicago en 1968, Rubin est à l'origine de cette synthèse entre le courant hippie et le gauchisme des jeunes révolutionnaires blancs américains : le mouvement "yippie" dont ces pages sont à la fois le Manifeste, l'épopée, le manuel et la bande dessinée.

Préfacé par le leader des Panthères noires Eldridge Cleaver, mis en page par Quentin Fiore (le "designer" de McLuhan), ce livre à tous ceux qui veulent entendre, sans intermédiaires patentés ou non, la voix de cette nouvelle Amérique pour qui les lendemains meilleurs de la révolution sont à vivre et à créer ici et maintenant.

DO IT! Scenarios of the Revolution

Stephan Shames



DO

IT

David Fenton/LNS



Scenarios of the Revolution by Jerry Rubin

Introduction by Eldridge Cleaver

Designed by Quentin Fiore

Yipped by Jim Retherford

Zapped by Nancy Kurshan

Simon and Schuster

New York

DO IT

David Fenton/LNS



Scénarios de la Révolution par Jerry Rubin

Préface d'Eldridge Cleaver

Traduit de l'américain par le gang yippie de Paris

Mis en pages par Quentin Fiore

Yippé par Jim Retherford

Zappé par Nancy Kinsman

Éditions du Seuil Paris

Illustrations

Photo-souvenir de Jerry serrant la main d'Adlai Stevenson (1956), 13.

Encarts et bulles (de gauche à droite et de bas en haut) :

« Ne pas marcher sur l'herbe »,

« Si vous n'êtes pas bachelier nous ne pouvons pas vous employer »,

« Mobile la main écrit et ayant écrit redevient Mobile »,

« Split Beavers, etc. : jeu de mots difficilement traduisible »,

« Ne prends pas des airs protecteurs »,

« Restez sur le qui-vive ! »,

« Apprenez à conduire », 14-15.

Plaque à l'entrée du campus de Berkeley :

Université de Californie.

Propriété des régents de l'Université de Californie.

L'autorisation de pénétrer ou de passer

est révocable à tout moment, 22.

« Une voix »

(affiche de propagande électorale pour la campagne de Jerry;

les personnages sont des militants de Berkeley,

notamment de l'équipe du Barb), 52-53.

Nancy Kurshan Rubin, 80-83.

Abbie Hoffman exécutant son fameux saut périlleux, 85.

Dessin extrait de la fameuse bande de Gilbert Shelton :

« Those Fabulous Furry Freak Brothers »;

texte : « Profites-en tant que ça dure » et « Défonce gratuite », 100-101.

Affiche pour le Yip out de Central Park (Pâques 68), 114.

Photos historiques de Bonnie & Clyde, 120-121.

Ronald Reagan tel qu'en lui-même, 147.

« Lève-toi pour l'Amerike », 144 et suiv.

Richard J. Daley, 164.

Les « huit de Chicago » : de g. à d. David Dellinger, Lee Weiner,

Abbie Hoffman, Tom Hayden, John Froines, Jerry Rubin,

Bobby Seale, Rennie Davis, 186-187.

Oh! Mon Dieu, 218.

Berkeley au moment de Peoples Park vu par Skip Williamson.

Textes : « Entrée interdite - Par ordre des régents

& autres cochons & crapules »,

« LSD en vente ici 5 cents »,

« Chemin de fer souterrain pour le Canada », « Vue en coupe »,

« Champs de marijuana », « Le Gai Berkeley : Venez voir les yippies », 225.

A noter que cette photo d'Al Copeland a été très controversée,

notamment par les sœurs de Women's Liberation, 238.

© 1970, Jerry Rubin, sous le titre « DO IT » Éd. Simon and Schuster

© 1971, Éditions du Seuil pour la traduction française

A Nancy, à la défonce à la télé couleur à la révolution violente !

Sommaire

1. Un enfant de l'Amérique, 12.
2. La révolution par le rock, 17.
3. Le ventre de la bête, 20.
4. F.S.M. : Détruire l'Université, 21.
5. « Un non-étudiant, c'est cent fois mieux », 24.
6. V'là les transports de troupes, Tra-la-la !, 32.
7. Tu veux prendre ton pied ? - Fais la révolution !, 37.
8. Un mouvement pour lequel on n'est pas prêt à mourir, c'est de la merde, 39.
9. Le premier con venu peut être candidat à la mairie, 47.
10. Vivre la révolution, 54.
11. Où la commission des activités anti-américaines, fabrique des obsédés de la convocation et rencontre la première révolution américaine, 57.
12. Le mouvement pour la paix est engagé par Hollywood pour sa super-production : « la bataille du Pentagone », 66.
13. Manuel du parfait yippie, 81.
14. Nos dirigeants ont sept ans, 87.
15. Ne fais jamais confiance aux plus de 40 ans, 89.
16. Les cheveux longs ? - Mais, tante Sadie, c'est un complot communiste !, 92.
17. La marijuana est illégale ? Bravo !, 98.
18. Ho Chi Minh est un agent yippie, 102.
19. Une télé couleur pour chaque révolutionnaire !, 106.
20. J'encule Dieu, 109.
21. L'idéologie est une tumeur au cerveau, 113.
22. L'argent c'est de la merde, brûler de l'argent, piller, voler dans les magasins, c'est le pied !, 117.
23. Je suis d'accord avec votre tactique, mais je me fous de votre programme, 125.
24. La révolution c'est le théâtre dans la rue, 132.
25. George Wallace, Bobby Kennedy travesti, 144.
26. Les Kennedy auraient-ils un penchant naturel à se faire buter ?, 149.
27. Libérez les prisonniers et mettez les juges à leur place, 152.
28. Sirhan Sirhan est un yippie, 161.
29. La bataille de Tchécago, 168.
30. Où Pigasus, le cochon, est candidat à la présidence des États-Unis et se fait élire, 176.
31. Où mon « garde du corps » s'avère être un flic de Tchécago, 181.
32. Comment Amerikan Airlines, Richard Nixon, Spiro Agnew, Strom Thurmond, John Mitchell, Walter Cronkite, la C.B.S., la N.B.C., l'A.B.C., l'Oncle Ho et un million d'esprits malins conspirèrent pour incendier Tchécago, 186.
33. Discours de remerciement pour l'oscar de la contestation, 191.
34. Utopie fumeuse yippies-Panthères n° 2, 195.
35. Où la commission des activités anti-américaines passe sur les nénés peinturlurés du Ché mais refuse l'entrée au Père Noël, 201.
36. Brûlez les écoles, 209.
37. « Sois le bienvenu chez toi, Jerry », 216.
38. Le parc du peuple renaîtra de ses cendres, 224.
39. Il est illégal de pisser dans la rue, 231.
40. On ne nous cooptera pas parce que nous voulons tout, 235.
41. Nous sommes tous Eldridge Cleaver, 241.
42. Les Viet Kongs sont partout, 246.
43. Scénario de l'avenir : Yippieland, 253. Notes pour l'édition française, 257.



J'avais commencé à écrire une « introduction » à ce livre de Jerry Rubin. Je me suis fait chier dessus pendant quelques jours, mais je n'y arrivais pas vraiment. J'écrivais des conneries du genre : « La première fois que j'ai rencontré Jerry Rubin... » Puis, il est arrivé quelques trucs assez positifs; notamment, je me suis défoncé. Là-dessus, je me suis remis à me faire chier sur cette « Introduction » et soudain, je me suis rendu compte que ce qui n'allait pas, ce qui me tarabustait, c'était justement que je voulais écrire une « INTRODUCTION » au livre de Jerry. Aux chiottes tout ça. Pas d' « Introduction ». Je suis content d'avoir une occasion de placer mon petit discours à la con, de préciser certaines choses pour ce qui est de mes rapports avec Jerry — un point, c'est tout. On y va.

Le chapitre 1 de ce livre est intitulé « Un enfant de l'Amérique¹ ». C'est encore une défonce, dis Jerry ? Qu'il l'épelle comme ça ou autrement, ça ne lui est pas possible d'être un enfant de l'Amérique. Jerry n'est pas indien. Il descend des envahisseurs. Je suis pour la Dictature des Indiens. Ce pays est à eux. Ça m'est égal de savoir qu'il n'en reste plus qu'une poignée; s'il ne restait qu'un seul indien, je serais d'accord pour en faire un monarque absolu — même si c'était un crétin congénital. Les Indiens ont droit à pas moins que ça. Je me fous des arguments qu'on peut avancer contre. Tous les arguments ont été réfutés une fois pour toutes par la résistance héroïque opposée aux envahisseurs européens par les indiens commandés par de grands dirigeants comme Tecumseh, Sitting Bull et Geronimo.

N'empêche, Jerry est le fils de quelque chose. Ce quelque chose, il l'appelle : l'Amérique. Il ne prend pas en considération ce que les Indiens peuvent en penser. BON : Jerry est le fils de l'Amérique. Ça ne regarde pas les Indiens. Il nous faut un langage qui condense toute cette merde en quelques phrases. La plus grande partie de l'histoire américaine peut se résumer en un mot de quatre lettres : SANG. Jerry est le fils du SANG.

Et quel fils ! Il n'a que du mépris pour ses aînés — ses aînés qui sont tellement vieux que même la Fontaine de Jouvence ne leur servirait de rien. Trop vieux dans leurs façons d'être, trop vieux dans leurs valeurs, trop vieux dans leur orgueil, trop vieux dans leur avarice. Et trop vieux dans la foi qu'ils ont dans leur pouvoir, le pouvoir de leur vieux monde. Jerry veut faire aller à 40 ans l'âge jusqu'auquel on peut se fier aux gens; moi, je le baisserais à 20 ans.

Quand le Peace and Freedom Party² m'a désigné comme candidat à la présidence des États-Unis (en 1968), moi j'ai choisi Jerry Rubin pour être mon Vice. J'avais fait un petit peu d'inspection. Une nuit que je n'arrivais pas à m'endormir, me demandant ce que je pourrais faire de bien pour mon pays si j'étais élu Président, j'en vins à me poser la question de savoir qui je voudrais comme Vice. Quel homme, quelle femme aimerais-je voir me succéder si jamais j'étais mis dans l'incapacité d'exercer mes fonctions présidentielles ? La réponse m'est apparue, comme un éclair, comme un flash : Jerry ! Si tout le monde se conformait exactement aux suggestions que fait Jerry dans son livre — si tout le monde mettait son programme en pratique, on aurait instantanément la paix mondiale. L'Amérique, en particulier, s'arrêterait de saigner.

Je ne crois pas que tout le monde va se mettre à suivre le programme de Jerry, et ça m'attriste, car ça signifie qu'il va me falloir proposer des alternatives. Mais, après tout, c'est pas grand-chose. Je passe mon temps à me définir par rapport à toutes sortes de programmes, de suggestions; de messes basses, etc. Tout programme a son défaut inhérent : un programme, ça peut toujours être amélioré. J'essaie toujours de soutenir le meilleur programme qu'on trouve sur le marché. Après le programme que je soutiens, c'est celui de Jerry que je préfère. Alors, en ce moment, je soutiens le programme de Jerry, car on a toujours besoin d'un programme de remplacement à portée de la main. L'Humanité fonctionne toujours à partir d'un programme. C'est un programme qui comporte beaucoup de versions scéniques différentes, et chaque petit groupe de comédiens joue la version autour de laquelle il s'est formé.

Je peux me joindre à Jerry autour d'une cigarette de marijuana, autour d'un peu de bonne musique, autour d'une même volonté d'être « cool », autour du même profond mépris des cochons, et autour du sentiment de la nécessité d'agir pour changer le monde où nous vivons. Je peux me joindre à Jerry autour de la haine des juges-porcs, de la haine du capitalisme, autour du désir absolu de détruire l'ordre social existant aux États-Unis d'Amérikkke. Autour du même rêve de bâtir quelque chose de nouveau et de libre sur ses décombres.

Je ne crois pas au Père Noël, mais ça ne me gêne pas, au contraire, que Jerry soit apparu (surgi des pires cauchemars de l'Amérique !) à une audience

de la Commission des activités anti-américaines habillé en Père Noël. J'étais content, ça m'a fait du bien que Jerry rende dingues tous ces cochons et leur fourre leur propre Audience dans le cul. Comme dit Elijah Muhammad³ : « Les Démon s veulent se faire accorder une Audience par trahison. » C'est pareil avec ces cochons. Ils ne seraient rien, ils ne sauraient rien sans leurs espions, leurs agents, leurs indics, leurs lettres anonymes, leurs moutons et leurs donneuses, parce qu'eux-mêmes sont complètement paumés. Les sombres crapules contre qui Jerry se bat, contre qui nous nous battons, sont culturellement, intellectuellement, politiquement, économiquement incapables d'être dans le coup. Il leur faut une base sur un terrain qui est la tête des autres. Et des bases, ils en ont plein. Les opprimés, les exploités, les colonisés sont colonisés, opprimés et exploités à tous les niveaux. Intellectuellement. Politiquement. Économiquement. Émotionnellement. Sexuellement et Spirituellement nous sommes opprimés, exploités et colonisés. Parmi nous, il y a des gens qui travaillent pour les cochons. Il y en a même qui sont des cochons. D'autres qui tuent les cochons. Mais nous avons un point commun : nous sommes tous baisés dans la tête. Le résultat, c'est que les opprimés ne s'engagent pas totalement dans la lutte pour mettre fin à leur oppression et que les oppresseurs résistent au changement. Jerry Rubin se bat de toutes ses forces contre les cochons et leur monde de sang.

Huey⁴ dit que sous peu, le Black Panther Party aura des millions d'adhérents. Jerry dit que les jardins d'enfants pullulent de futurs yippies. Et, si j'en juge d'après ce que me disent certains moniteurs de jardins d'enfants que je connais personnellement, je peux dire que Jerry a raison. Et je sais que Huey a raison.

Si Huey et Jerry sont dans le vrai, on comprend facilement pourquoi les cochons voraces se sentent obligés de tenir le plus d'Audiences possibles. On comprend facilement pourquoi un sale enculé de cochon se sent le besoin irrépressible d'installer des tables d'écoute, de suivre les gens furtivement et de leur sauter dessus par surprise, comme un chasseur à l'affût. Imaginons une de ces sales bêtes puantes de cochon à sa table en train d'écouter. Pour qui se prend-il, la salope, avec ses grandes oreilles pointues ? Jerry tourne ces cochons en dérision, et il nous fait rire sur leurs postures grotesques ; il sait que dès que le peuple se met à se moquer du roi, se met à se moquer des tyrans, et voit à quel point ils sont ridicules et surfaits, il est prêt à se révolter et à tuer les cochons et à mettre fin à leur pouvoir. Un cochon ridicule est un cochon mort : c'est le Barbecue Sauce Yippie. Je prends mon pied avec ça, quoique j'en prends encore un plus grand quand les cochons se font griller dans les rues du ghetto. Mon barbecue de cochon favori, c'est celui que les frères et les sœurs

ont baptisé le Cochon à la Willow Street⁵, ou le Cochon Rôti Suprême du Chef Ahamed⁶.

Quel genre de cérémonie tiendrons-nous pour fêter notre victoire sur les cochons ? En tout cas, ça ne ressemblera pas au 4 juillet ! Au niveau du jardin d'enfant déjà, ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée que de fêter l'Investiture du président Pigasus⁷ et de l'expliquer aux petits mômes déjà branchés sur le truc avec un discours comme : « Il était une fois une classe d'exploiteurs et d'opresseurs qui régnait sur notre pays, et le peuple les avait nommés : les Cochons. Ils les appelaient cochons parce que... »

Personnellement, comme beaucoup d'autres gens, je suis vraiment scandalisé par le jeu que mènent les cochons. Voilà l'occasion de proposer ma propre interprétation des événements qui se sont déroulés durant la Convention démocrate à Chicago au mois d'août 1968.

L'idée la plus souvent reprise, c'est que les cochons ont flippé complètement, qu'ils ont perdu les pédales, et qu'ils se sont révélés sous leur vrai jour. Je ne suis pas d'accord. Je pense que ce qui s'est passé à Chicago résulte directement d'une conspiration tramée par le parti républicain et les partisans de Nixon, travaillant la main dans la main avec les ordures racistes et fascistes qui contrôlent la police à Chicago comme dans beaucoup d'autres grandes villes un peu partout dans le pays. Les républicains savaient que s'ils ne faisaient pas quelque chose de décisif, il y aurait de fortes chances pour que les démocrates gagnent (de justesse) les élections présidentielles. Nixon, qui avait déjà été battu une fois d'un cheveu, ne tenait pas à courir le risque une seconde fois. Alors, quelqu'un parmi eux qui avait l'imagination particulièrement gloutonne a eu cette idée : plonger le peuple américain dans la terreur et l'hystérie, faire d'une pierre deux coups en fichant par terre la Convention démocrate tout en persuadant solidement le peuple américain que les Démocrates portent la responsabilité de toute la violence dont Babylone⁸ est le théâtre. La situation se prêtait parfaitement à un coup monté par les cochons. Et ça a marché. Il y a un danger pour le bon développement de la Révolution américaine, c'est que les révolutionnaires sont souvent manipulés par la bourgeoisie qui veut les faire apparaître comme plus menaçants qu'ils ne sont en réalité. Ceci est le fait d'éléments fascisants qui ont besoin pour travailler d'un climat d'hystérie sans lequel ils ne parviendraient jamais à attirer des gens à eux — toute leur stratégie est désespérée et sans issue. En déchaînant une violence féroce à Chicago, l'extrême-droite a réussi à choquer le pays, à paniquer les gens, et à faire naître un sentiment de rejet vis-à-vis des Démocrates que la nomination de ce pauvre con d'Humphrey n'était pas faite pour arranger. Et maintenant, on met tout sur le compte des révolutionnaires et Nixon s'est fait élire dans un fauteuil.

Le 27 octobre 1967, pendant les petites heures noires du matin, des coups de feu flambèrent dans le cœur du ghetto d'Oakland⁹. La nuit tranquille fut secouée par le minuscule tonnerre des fusils. La mort paraissait autour des combattants et son ombre jaillit de la bouche flamboyante d'un fusil. Un cochon blanc était étendu grillé à mort dans le lard de sa propre saloperie. Et un autre cochon blanc était lui aussi par terre, tout pareil au premier, mais lui survécut. Moment unique de mort pour l'opprimeur et de triomphe pour l'opprimé. Cette merveilleuse étincelle de gloire jaillie dans les rues sombres de Babylone guide les pas de Lil Bobby¹⁰ qui trouve une mort digne d'un guerrier, elle montre aussi à ceux qui restent et qui luttent comment il faut finir le travail et liquider les cochons.

« Prison, où est ta victoire ? » : c'est la question posée par le ministre de la Défense Huey P. Newton. Les noirs n'acceptent pas, les noirs refusent résolument, les noirs combattent l'oppression raciste dans ce pays et l'agression impérialiste au-dehors. Dans les prisons, dans les rues, dans les tribunaux, en exil, il n'y a qu'une seule et unique réponse : Off The Pigs. Tuons les Cochons ! Le temps est venu pour les enfants de l'Amérique de se mettre à tuer et à se faire tuer pour eux-mêmes, en cessant d'exporter la révolution et les morts dont nous devons mourir.

Vers la fin du mois de décembre 1966 — ça fait près de trois ans — je suis allé avec Beverly Axelrod¹¹ chez Stew Albert¹² à Berkeley. C'était tard dans l'après-midi. Il y avait là Jerry et Nancy Rubin, Stew et Joann, Jack Weinberg¹³, d'autres encore peut-être mais je ne m'en souviens plus. Je n'étais sorti de taule que depuis quelques semaines, et Beverly voulait me présenter ses amis. En prison, j'avais lu des trucs sur ces mecs-là et sur leurs activités dans le F.S.M.¹⁴ et le comité Vietnam de Berkeley¹⁵. J'avais attendu longtemps le jour où je sortirais de prison et l'occasion de les rencontrer et peut-être de travailler avec eux. C'était la première fois que je les voyais. On s'est défoncés, et on s'est mis à parler de l'avenir. Personne n'avait de certitudes sur ce qu'on allait faire. Le mot Yippie n'avait pas encore été trouvé, et je ne savais rien encore du Black Panther Party. Nous étions évidemment d'accord sur ce qu'il fallait faire d'une manière générale, mais il était évident qu'il faudrait beaucoup créer avant que nos rêves puissent se réaliser.

A l'époque, le mouvement noir et le mouvement blanc ne s'adressaient même pas la parole. Stokely Carmichael¹⁶ était à la tête du S.N.C.C.¹⁷ et à l'apogée de son autorité et de ses talents oratoires. A l'heure où j'écris ceci, Stew et sa nana Gumbo sont chez moi à Alger pour une visite. Jerry est au banc des accusés à Chicago aux côtés du président du Black Panther Party, Bobby Seale, en même temps que Tom Hayden, Dave Dellinger, Abbie Hoffman, Rennie Davis, Lee Weiner et John Froines¹⁸. En me remémorant cette

soirée que nous avons passée chez Stew à Berkeley, je revois l'immense poster de W.C. Fields¹⁹ au plafond et le poster de Che sur le mur — Che, fixant d'un regard sagace, farouche et intrépide l'avenir révolutionnaire et la mort qu'il devait bientôt surprendre en lui souhaitant héroïquement la bienvenue. Personne parmi nous, ce soir-là, ne savait ce que l'avenir nous réservait; tout ce qu'on savait, c'est qu'on allait faire de notre mieux. Et on a fait de notre mieux. Et on continuera. Et nos réussites nous surprendront encore. Dans ce livre, Jerry fait très lisiblement l'inventaire de ses propres efforts, et par là, il nous dit beaucoup de ce qu'il sait de l'Amérique, et que nous devons tous savoir.

La nuit dernière, j'ai parlé avec Jerry au téléphone — d'Alger à Babylone — et il a failli péter de joie au téléphone, comme il pète de joie tout au long de ce livre — comme il pète de joie tout au long de sa vie. En publiant ce livre, un enfant de l'Amérique passe en jugement devant l'Amérique. En le lisant, l'Amérique aura la surprise de constater qu'en fait, c'est elle qui est en jugement devant son enfant, et devant tous ses enfants. Et le verdict est déjà connu : les enfants de l'Amérique hurlent en réclamant sa mise à mort. Ouais ! La lutte continue.

Alger, 4 novembre 1969

Tout le pouvoir au peuple

Eldridge Cleaver

1. Un enfant de l'Amérique.

Je suis un enfant de l'Amérique.

Si un jour ils me collent au poteau pour mes « crimes » révolutionnaires, je veux un hamburger-frites avant de mourir, et un Coca.

Les grandes villes, ça me botte.

La page des sports et les potins dans leurs journaux, les programmes radio, la télé-couleur, j'adore ça.

Et aussi les grands magasins, les supermarchés géants, les aérobares.

Ça me rassure de voir un restauroute Howard Johnson²⁰, y compris les jours où je n'ai pas faim.

Je suis dingue des films de Hollywood, même les plus cons.

Je ne parle qu'une langue, l'anglais.

J'aime le rock.

Tout gosse, je collectionnais les photos de base-balleurs et je voulais devenir deuxième base dans les Cincinnati Reds.

Seize ans, ma première bagnole, je loupe mon permis — j'ai pleuré pendant huit jours avant de ré-essayer.

Je suis admis dans un de ces collèges où ils vous font d'abord passer un examen d'entrée.

J'en sors en queue de liste.

On élit le type le « plus populaire » de la boîte, c'est moi.

J'avais les cheveux courts, courts, ultra-courts.

*L'Attrape-cœur*²¹ m'a fait de l'effet.

Je n'ai jamais eu d'acné.

Je deviens un jeune as du reportage au *Post and Times Star* de Cincinnati. « *Mon petit, me dit le patron, tu seras un jour un reporter du tonnerre, peut-être le plus formidable qu'il y ait jamais eu à Cincinnati.* »

J'étais de tout cœur pour Adlai Stevenson²².

Mon père livrait du pain avec son camion. Plus tard il devint permanent du Syndicat des camionneurs de boulangerie. Il ne pensait que du bien de Jimmy Hoffa²³ (moi aussi). Il est mort à cinquante-deux ans d'une crise cardiaque.



Ma mère avait été à l'université. Elle jouait du piano. Elle est morte d'un cancer à cinquante et un ans.

Je me suis occupé de mon frère Gil depuis qu'il a eu treize ans.

Je me suis fait réformer par piston.

Un an à Oberlin College, diplômé de l'université de Cincinnati, je passe un an et demi en Israël et me fais inscrire à Berkeley.

J'ai tout plaqué.

J'ai plaqué la race blanche et la nation américaine.

J'aime vivre sans entraves.

J'aime la défonce.

De complet-veston, de cravate, je n'en ai plus jamais portés.

Tout pour la révolution.

Je suis un yippie !

Je suis un orphelin de l'Amérique.



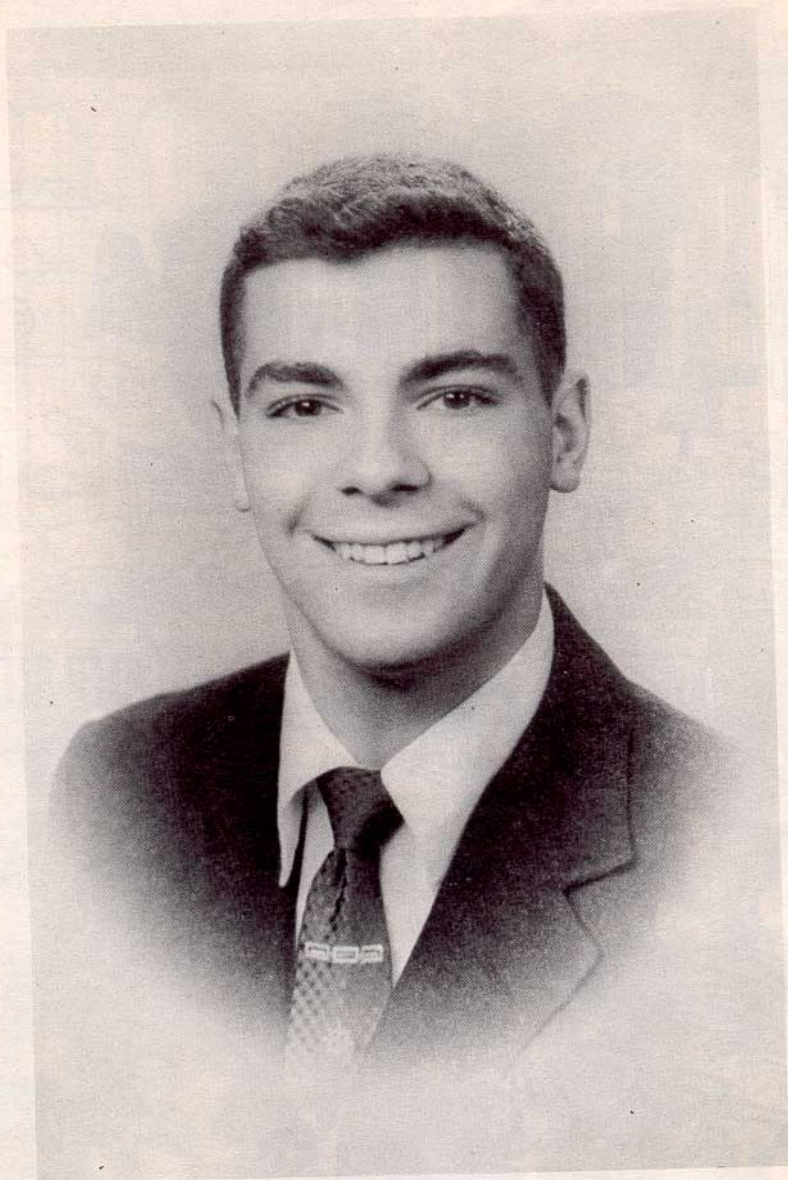
Spain

DON'T PATRONIZE ME

LEARN
TO
DRIVE
KING
YARD
KEEP ALERT
MILOS

FUTURAMA





2. La révolution par le rock.

Enfant promis à une existence furibarde, la Nouvelle Gauche est sortie du pelvis ondulant d'Elvis Presley.

*tell ya somethin' brother
found a new place to dwell
down on the end of Lonely Street
it's Heartbreak Hotel²⁴*

En apparence, le monde des années 50 avait la bonne placidité d'Eisenhower. Satisfait et béat comme un grand reportage sur les « Fans d'Ike », papa-gâteau.

Par en dessous, la masse silencieuse des opprimés avait saisi ses chaînes à deux mains. Un drame se préparait : répression contre mécontents.

L'Amérikkke était coincée dans ses contradictions.

Papa regardait avec fierté sa maison et sa voiture, sa pelouse taillée au ciseau à ongles. Tout ces biens qui justifiaient sa vie.

Il essayait de nous donner une bonne éducation : il voulait nous apprendre à marcher droit sur la route de la Réussite.

travaille ne joue pas
étudie ne traîne pas
obéis ne pose pas de questions
intègre-toi ne te fais pas remarquer
sois sérieux ne te drogue pas
fais de l'argent ne fais pas d'histoires



On nous obligeait à nous renier :

On nous apprenait que faire l'amour était mal, parce qu'immoral. Et aussi, à cette époque d'avant la pilule, une fille en cloque vous barrait la route de la Respectabilité et de la Réussite.

On nous disait que la masturbation rendait fou et donnait des boutons.

On savait plus où on en était. Comment arriver à comprendre qu'il fallait bosser dur pour acheter des baraques toujours plus hautes ? des bagnoles toujours plus longues ? des pelouses taillées au ciseau toujours plus grandes ?

On en devenait fous. On ne pouvait plus tenir.

Elvis bousilla l'image papa-gâteau d'Eisenhower en secouant à mort nos jeunes corps emmaillotés. L'énergie sauvage du rock gicla en nous, toute bouillante, et le rythme libéra nos passions refoulées.

De la musique pour libérer l'esprit.

De la musique pour nous *unir*.

Buddy Holly, les Coasters, Bo Diddley, Chuck Berry, les Everly Brothers, Jerry Lee Lewis, Fats Domino, Little Richard, Ray Charles, Bill Haley, et les Comets, Fabian, Bobby Darin, Frankie Avalon²⁵ : tous nous ont donné vie / rythme et nous ont libéré.

Elvis nous disait *let go*²⁶ !

let go !

let go !

let go !

let go !

let go !

let go !

let go !

let go !

let go !

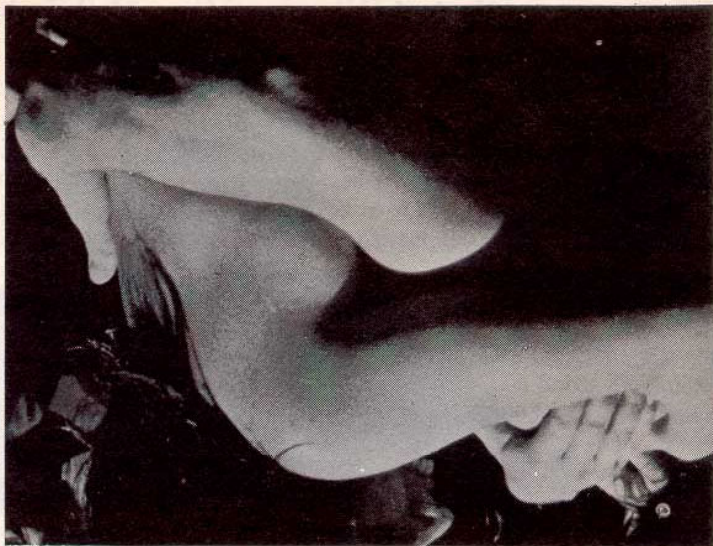
let go !

let go !

let go !

let go !





La civilisation d'abondance, en fabriquant une voiture avec radio pour chaque famille bourgeoise, a fourni ses troupes à Elvis.

Pendant que la radio, à l'avant, gueulait *Turn Me Loose*, les gosses se déchainaient sur la banquette arrière.

Beaucoup de nuits passées à baiser dans le noir au rythme du rock, sur des routes désertes.

Les banquettes arrière déclenchèrent la révolution sexuelle et les radios étaient le medium de cette subversion.

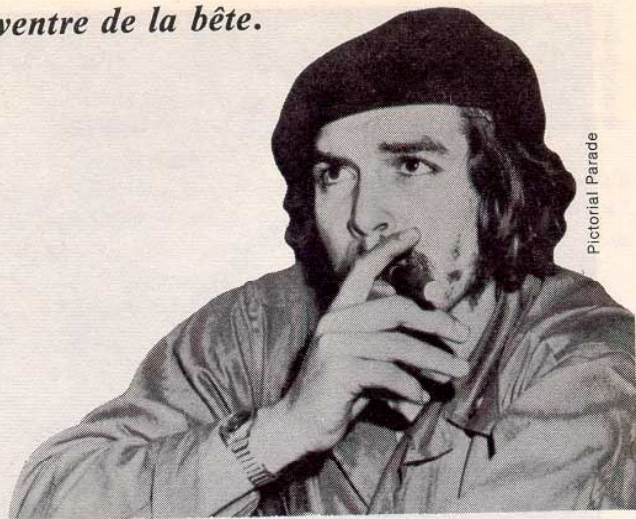
Nos vieux désespérés se servaient de la voiture comme d'un moyen de pression : « Si tu ne fais pas ce que je te dis, tu n'auras pas la voiture samedi soir. »

C'était cruel de s'en prendre ainsi à nos gonades, à notre seul moyen d'être ensemble.

La banquette arrière fut le premier terrain où s'affrontèrent les générations.

La révolution a commencé avec le rock.

3. Le ventre de la bête.



Che nous attendait dans l'auditorium du ministère du Travail. Il était moins grand que nous ne pensions. En uniforme vert olive et un revolver sur la hanche. Il nous embrassa avec son exubérance coutumière.

C'était en 1964. Un groupe de quatre-vingt-quatre étudiants américains venus illégalement à Cuba. Nous avions fait plus de vingt mille kilomètres, passant par la Tchécoslovaquie pour arriver jusqu'à Cuba qui se trouve à cent cinquante kilomètres des côtes de Floride.

La conversation avec le Che a duré quatre heures et nous avons fini par nous voir déjà avec un fusil et une barbe. Rejoignant la guérilla dans les collines. Che nous conduisait et nous soulevions toute l'Amérique latine. Aucun de nous n'avait plus envie de rentrer aux États-Unis pour replonger dans la merdouille politique.

Mais le Che nous sortit de notre Sierra Madre de rêve. Il nous dit :

Vous avez beaucoup de chance, vous autres Américains. Vous vivez dans le ventre de la bête.

Vous menez la lutte la plus importante de toutes, au cœur même de la zone des combats.

Si je n'avais qu'un vœu à faire, je rentrerais avec vous en Amérique pour me battre.

Je vous envie.

4. F.S.M. : Détruire l'Université.

Tout a commencé par l'oukase en quatorze mots d'un des doyens de Berkeley qui interdisait les stands de littérature politique et la distribution de tracts appelant à des manifestations extérieures à l'université.

On était stupéfaits. Sûr qu'il devait y avoir là un problème de « communication ». Mais tous les doyens avec qui nous en parlions répondaient : « Je n'y peux rien. Cela ne dépend pas de moi. Mais il faut se conformer au règlement. »

Et Clark Kerr²⁷, le président de l'université ? Personne n'avait la moindre idée du genre de gueule qu'il avait.

Puis nous avons appris *les dessous de l'affaire* : l'année d'avant, nous avions organisé des manifestations de masse à partir du campus — des manifestations contre la ségrégation dans l'industrie hôtelière et dans l'industrie automobile de San Francisco. Et les patrons racistes contre qui nous nous étions battus contrôlaient aussi l'université !

Les « régents²⁸ », c'étaient eux. Et ils protégeaient leurs affaires en nous attaquant dans notre base, l'université.

Les régents ne fréquentaient que leurs clubs chics, et ils auraient chîé sur un étudiant plutôt que de lui adresser la parole.

On a installé des stands pour les droits civiques en plein milieu du campus.

On a décidé de violer le nouveau règlement de propos délibéré.

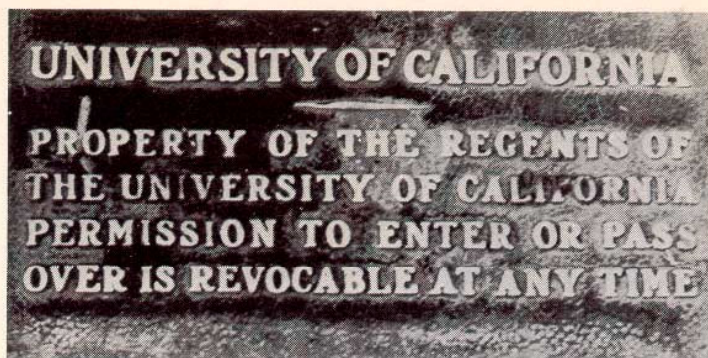
Une voiture de police s'arrêta sur Sproul Plaza. Les flics entraînaient déjà un militant arrêté vers leur bagnole quand une voix cria : « Assis ! » En un clin d'œil, la voiture des flics était encerclée par plusieurs centaines d'étudiants. Au bout de quelques minutes, nous étions deux mille.

Jack Weinberg était dans la voiture, prisonnier des cochons. Mais nous avons encerclé les cochons, et ils sont devenus nos prisonniers.

On a exigé la libération de Jack contre la leur. S'ils voulaient emmener notre frère en prison, il faudrait qu'ils nous passent sur le corps.

On a grimpé sur le toit de la voiture de police pour expliquer ce qui se passait. Pendant dix heures, cinq mille personnes sont restées entassées dans le noir sur la place centrale du campus de Berkeley pour suivre le plus formidable des cours.

En encerclant les flics, nous avons pris conscience de former une nouvelle communauté assez forte et assez pleine d'amour pour lutter contre les vieilles institutions.



Notre volonté de lutter jusqu'à la mort, et de lutter unis, faisait notre force.

Nous avons créé spontanément notre propre gouvernement. On forma des comités chargés d'apporter des sandwiches à ceux qui encerclaient les flics. D'autres comités alertaient la presse, contactaient les étudiants de tout le pays, et nous avons formé une équipe de négociateurs pour le cas où l'université voudrait parlementer.

Trente-deux heures plus tard, nous avons entendu le grondement sinistre de la brigade motorisée d'Oakland qui approchait du campus. J'ai respiré un bon coup. « Bah, mourir ici ou ailleurs, après tout... »

Nous nous préparions à un matraquage féroce, mais l'université retira brusquement sa plainte contre le frère arrêté et se déclara prête à « négocier ».

Pour la première fois dans toute l'histoire américaine, l'administration universitaire se retrouvait au pied du mur.

Et ça, ils ne l'ont pas gobé.

Deux mois après, nous avons découvert la grosse combine des bureaucrates : ces salopes se servaient des « négociations » pour noyer le poisson. Tu parlemes, il parlemes, nous parlemes, et pendant ce temps-là, les activités politiques sont toujours interdites.

On a vraiment vu rouge.

Ras le bol !

Alors, par une belle journée ensoleillée, à midi, Joan Baez²⁹ chanta, puis Mario Savio³⁰ fit un discours et mille étudiants occupèrent le bâtiment administratif, afin de *faire fermer cette saloperie*.

A quatre heures du matin, le gouverneur de Californie — un démocrate libéral — ordonna aux flics d'Oakland de faire évacuer le bâtiment.

Il y eut huit cents arrestations : la plus grande rafle de toute l'histoire américaine.

Au spectacle des flics envahissant le campus, tous les indécis, profs y compris, se rangèrent comme un seul homme dans le camp des extrémistes.

Les étudiants ripostèrent en déclenchant une grève qui paralysa l'université. Nous avions détruit l'autorité morale de l'université.

Le campus ne reconnaissait plus d'autre autorité que celle du Free Speech Movement. Les régents et les doyens, on s'en foutait. Les étudiants seraient avec nous jusqu'au bout.

Les étudiants sont devenus la première force politique de l'État de Californie. L'université était notre place-forte, notre base de guérilla.

Nous avions le pouvoir sur le campus. Nous étions la majorité. Mais, au-dehors, les politiciens, les juges, les flics s'étaient jurés d'avoir notre peau.

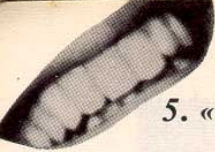
Ainsi commença

dans les écoles

et dans les rues

la guerre des gosses de bourgeois blancs

contre l'Amérique.



5. « Un non-étudiant, c'est cent fois mieux. »

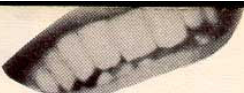
Le Free Speech Movement invita les jeunes à Berkeley pour y prendre part à l'action. Il y eut un véritable exode dans l'Est, et des milliers de réfugiés venus de New York ou de Chicago s'installèrent dans les rues de Berkeley.

C'était la belle vie. Le temps était doux toute l'année, si bien que personne n'avait besoin de vêtements d'hiver. On s'en sortait toujours en fourguant un peu. Ou on vendait le *Berkeley Barb*³¹ à la criée pendant le week-end, et ça suffisait pour vivre le reste de la semaine. On pouvait toujours taper un prof progressiste. Et des jeunes se mirent à l'artisanat d'art, installant en pleine avenue des étalages de bijoux, de bougies et d'autres trucs faits à la main.

Personne ne crevait la dalle à Berkeley.

Toute une nouvelle culture champignonna à deux pas de la plus grande université que le monde ait connue. Tout au long de Telegraph Avenue³², il y avait des librairies, des cafés-terrasses, des boutiques de posters et des cinémas underground.

Imaginez le bon petit étudiant bien sage qui a quitté sa banlieue bourgeoise de Los Angeles pour venir faire ses études à Berkeley. Après une dure journée de travail, il regagnait sa résidence ou sa piaule en descendant Telegraph Avenue : comme s'il traversait la révolution pour rentrer chez lui.



En passant devant un disquaire, il entendait une ou deux strophes d'une chanson de Bob Dylan³³.

Un jeune bourgeois banlieusard comme lui, avec cette différence qu'il allait pieds nus et s'était fait la tête de Jésus-Christ, l'abordait : « T'as pas un peu de monnaie ? »

Petit à petit, l'étudiant sage commençait à se faire des idées :

« On m'abrutit d'obligations, de responsabilités, de culpabilité, j'ai pas une minute à moi. Tandis que ces hippies, ils sont tout le temps dans la rue, ils font ce qui leur plaît. Ils peuvent passer leurs journées à se défoncer ou à se prélasser au soleil pendant que je reste enfermé dans des salles de cours étouffantes à écouter des profs plus chiants les uns que les autres, et à passer des examens qui me fichent en l'air nerveusement. »

L'université est faite pour les gens qui veulent réussir, courir comme des rats et arriver premiers. C'est la course aux diplômes, aux mentions, aux bouquins, aux recommandations pour entrer en troisième cycle afin d'avoir un emploi un peu mieux payé.

L'université est une pyramide où tout le monde lèche le cul du type qui est à l'échelon au-dessus.

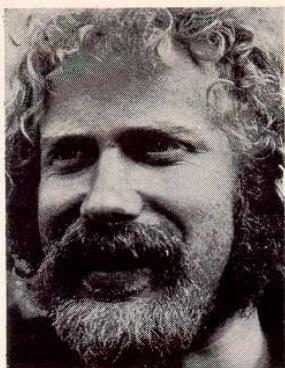
Mais tous ces étudiants avaient constamment sous les yeux l'exemple vivant de milliers de jeunes qui avaient décroché du monde bourgeois, et qui avaient tous les loisirs qu'ils voulaient, bien avant d'avoir atteint l'âge de la retraite. Ils « étudiaient » vraiment, eux, au sens classique du terme : forme-toi toi-même. Et comme beaucoup de hippies avaient été étudiants, ils faisaient preuve d'un zèle de pécheurs repentis.

Les étudiants commençaient à s'attarder autour des stands tenus par les hippies, et ils loupèrent leurs cours.

Plus leurs cheveux poussaient, moins ils s'intéressaient à leurs études.

Plus ils fumaient de l'herbe, plus leurs examens et leurs thèses leur semblaient absurdes.

Et, à la fin, ce fut la fuite en masse de l'université.



Al Copeland

De tous les enseignants de l'université de Californie, Stew Albert était le plus dingue. Stew, qui tenait le stand du comité Vietnam, faisait venir les foules. On n'avait encore jamais vu un révolutionnaire comme lui, avec de longs cheveux blonds et des yeux bleus à l'éclat diabolique. Mais une fois qu'on était venu voir le phénomène, plus moyen de repartir : Stew entraînait tout le monde dans des discussions passionnées sur la défonce, sur le Vietnam, Dieu, l'Université, la sexualité et le communisme.

Les enseignants attirés n'ont pas dû tellement aimer. Eux qui devaient *forcer* les étudiants à venir à *leurs* cours en faisant alterner menaces et cajoleries.

Tandis que Stew accrochait les étudiants tout de suite, simplement parce que tout le monde aime les discussions libres.

Stew faisait cours au soleil, pas dans une salle aux remugles puants. Mais il n'en avait *pas le droit*. Il n'était pas passé par l'Usine à Diplômes, comme les autres. Il avait tout lâché.

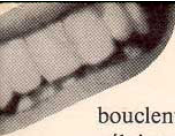
L'Université était un fortin assiégé par notre culture barbare de créatures chevelues, défoncées et va-nu-pied qui avaient fait du domaine universitaire (propriété de l'État !) leur Luna Park. L'Université était menacée dans son intégrité. Les politiciens étaient fous de rage.

Pour eux, nous étions des *traîtres* — et ils avaient raison : nous étions des traîtres, et nous piquions l'argent des contribuables pour financer nos entreprises de trahison.

Les conservateurs faisaient pression sur l'Université pour qu'elle débarrasse l'État de *toute cette pègre*.

Et l'Université céda à ces pressions sans trop se faire prier : elle avait découvert que cette *vermine* la vérolait aussi de l'intérieur.

Elle lança « l'opération Pacification » : séparer le peuple de la guérilla. Au Vietnam, les États-Unis chassent les paysans de chez eux et les



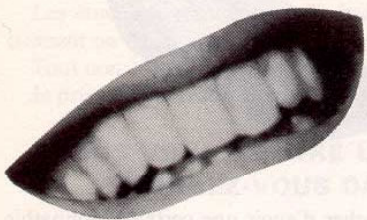
bouclent dans des hameaux stratégiques entourés de barbelés pour «éloigner les Viet Kongs».

L'administration décida de transformer l'université de Berkeley en un grand hameau stratégique.

Elle forgea un nouveau concept: celui de «non-étudiant». En mettant un «non» sur tous ceux qui traînaient dans Telegraph Avenue, ils voulaient nous exclure de la race humaine. Comme les Allemands inventant le terme de «non-aryen». Tout ce qui troublait la quiétude de Berkeley serait désormais porté au compte des «non-étudiants».

Nous, au contraire, ça nous a plu de nous voir baptiser ainsi, «les non-étudiants». C'était justement ça qu'on essayait de dévoiler, depuis le début. Qu'on peut se passer de diplômes, de carrière, de tous les signes d'appartenance à la société américaine.

Nous sommes fiers d'être connus pour ce que nous ne sommes pas.

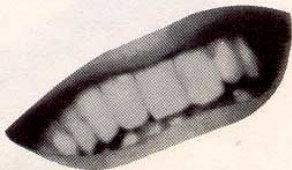


Pour chasser du campus les esprits libres comme Socrate-Stew, l'université décréta qu'il serait interdit aux «non-étudiants» de tenir des stands, à moins d'être accompagnés d'étudiants.

Il leur était interdit également de distribuer des tracts. De plus, tout groupe comprenant des non-étudiants se verrait refuser l'autorisation d'utiliser le matériel ou les locaux de l'université.

L'État de Californie vota la loi Mulford, aux termes de laquelle tout non-étudiant qui refuserait de quitter le campus quand l'administration lui en donnerait l'ordre pouvait être arrêté sur-le-champ.

Pour assurer la bonne marche de «l'opération Pacification», l'université embaucha un flic en civil, dont le boulot consistait à patrouiller toute la journée sur le campus pour repérer les non-étudiants, et espion-



ner les militants. A l'affût de toute entorse au règlement, il rassemblait d'énormes dossiers et travaillait la main dans la main avec la brigade anti rouges³⁴, le F.B.I. et la C.I.A.

Stew le repéra et lui cria : « Salut, Doyen Poulaga ! »

Il était baptisé.

Ils voulaient châtrer les étudiants.

Dès qu'un étudiant devenait un peu trop actif politiquement, il se faisait virer et il passait « non-étudiant ». Mario Savio, l'archétype du « leader étudiant », devint lui-même un « non-étudiant ».

Ce qui définit un étudiant, c'est sa carte d'étudiant, pas l'intérêt qu'il porte à ses études.

Ce qui mesure bien l'étendue de l'hypocrisie de l'État totalitaire.



Mais on ne pouvait pas s'empêcher d'avoir une certaine sympathie pour le président de l'université, Clark Kerr. Lui qui était si fier de ses statistiques et de ses projets. Des millions de dollars qu'il tapait au gouvernement fédéral et au patronat. De sa légion de prix Nobel. De tous ces nouveaux bâtiments en construction. Des armes nouvelles mises au point dans ses labos. Des nouveaux départements. De l'équipe de foot.

Mais, au cours de ses déplacements, personne ne lui posait plus de questions sur ses prix Nobel ou ses projets d'agrandissement. On lui demandait partout : « Qu'est-ce que c'est que ces manifestations étudiantes dans votre université ? » Pauvre vieux Kerr. Nous lui avons fauché son université, et sous son nez !



Je partais pour manger un hamburger au Bear's Lair³⁵ quand tout à coup voilà que je tombe sur un *sit-in*.

Je suis incapable de résister à un *sit-in*.

Dès que je vois des manifestants s'asseoir, je me sens brusquement tout flapi.

Ça m'est égal que ce soit pour le Biafra, la diminution des salaires des flics, contre le ciel gris ou pour l'augmentation des impôts. Du moment qu'il y a un *sit-in*, qu'on occupe et qu'on fout la merde, j'en suis.

Après être resté assis une heure, je me décidai à demander à mon voisin : « Hé, dis, pourquoi on manifeste au fait ? »

On manifestait contre la présence sur le campus de « non-étudiants » d'un genre spécial qui avaient installé un stand de propagande devant la cafétéria et distribuaient leur littérature en violation flagrante du nouveau règlement.

Les étudiants estimaient qu'il était injuste que *ces* non-étudiants-là tiennent un stand sur le campus.

Tout non-étudiant que je sois, j'étais tout à fait d'accord.

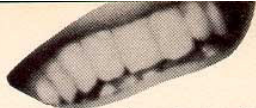
Je pris l'un des tracts que me tendaient ces non-étudiants :

VOUS VOULEZ FAIRE LE TOUR DU MONDE ? ENGAGEZ-VOUS DANS LA MARINE !

Il y a des non-étudiants qui sont moins « non » que les autres, en particulier ceux qui recrutent pour l'armée.

Je m'étais tu pendant toute la manifestation; je n'attendais que le moment de pouvoir aller enfin manger mon hamburger.

Finalement, les flics s'amenèrent et entourèrent les mille manifestants. Le vice-chancelier de Berkeley, Earl F. Cheit, qui venait de rentrer d'une période de recyclage de six semaines en U.R.S.S., *accusa six non-étudiants d'avoir provoqué cette manifestation*. Les flics étaient venus munis de six mandats, aux noms de Mario Savio, Stew Albert, Steve Hamilton, Mike Smith, Bill Miller et moi. Karen Wald, non-étudiante qui était assise avec nous au milieu des manifestants, se sentit dédaignée. Elle gueulait : « Arrêtez-moi, sales cons de chauvinistes mâles ! »



Ils nous emmenèrent tous les six, et on nous inculpa de troubles de l'ordre public.

Mais à la vue des flics sur le campus, les modérés prirent à nouveau feu et flammes; le lendemain, huit mille étudiants se massèrent sur Sproul Plaza et votèrent la grève proposée par le non-étudiant Mario Savio.

Quel panard! En voulant nous présenter comme une poignée de rebelles tirant parti de la « naïveté » des étudiants, ils avaient fait du non-étudiant un personnage mythique. En face de ce mythe, les étudiants se sentaient diminués. Leur désir de fuite augmentait encore.

Un non-étudiant baise plus et baise mieux. Un non-étudiant fume plus d'herbe que n'importe qui, un non-étudiant se porte mieux, vit mieux. Un non-étudiant, c'est cent fois mieux.

Melvin Belli³⁶, l'avocat de Jack Ruby, s'était déclaré prêt à nous défendre gratis. Je voulus faire sa connaissance.

Nous sommes allés le voir tous ensemble dans son bureau de San Francisco. Il nous dit qu'il était pour la guerre du Vietnam.

N'empêche, Belli était un parfait libéral. Il disait que notre arrestation portait atteinte à ces mêmes libertés pour lesquelles on se battait au Vietnam. Il pensait que l'université devait autoriser toutes les activités politiques, qu'elles soient ou non le fait d'étudiants inscrits.

Belli venait au tribunal avec des bottes de cowboy et il changeait de costume tous les jours. Il avait la figure orange à cause du fond de teint qu'il se mettait pour la télé.

Le tribunal était écrasé par sa présence. Au beau milieu d'un rappel à l'ordre du juge, il sortit son mouchoir d'un geste théâtral et, tandis que les jurés, la foule du public, le procureur et le juge attendaient dans un silence de mort qu'il eût fini, il lui fallut quarante bonnes secondes pour se moucher :

HONK! HONK!

Et Belli rangea son mouchoir en disant : « Veuillez m'excuser, Monsieur le Président. »

Les flics vinrent déclarer que je n'étais pas parmi les meneurs de la manifestation.

Le doyen Poulaga dit : « Je ne crois pas que Jerry Rubin ait à aucun moment pris la parole. *Mais il n'a pas arrêté de sourire.* »

Puis Belli cuisina le vice-chancelier Cheit : « D'après vous, monsieur le Doyen, ces personnes ont-elles entravé le fonctionnement normal de votre établissement ? »

Et le doyen Intègre de répondre : « Assurément. »

Belli : « Jerry Rubin aurait donc entravé le fonctionnement normal de l'Université parce qu'il souriait ? »

Avec son adresse aux jurés, Belli nous fit rougir jusqu'aux oreilles. Il commença en ces termes : « Je suis capable de défendre le capitalisme mieux que quiconque dans cette salle. »

Il exhorta les jurés à ne pas bafouer la démocratie américaine : « Vous avez affaire à des jeunes gens de valeur et, si vous les envoyez en prison, vous ne ferez que justifier leur ressentiment contre le gouvernement. »

Nous avons laissé passer comme juré, bien malencontreusement, un gusse qui venait tout juste de s'exiler de Hongrie. Il n'arrêta pas de prendre des notes tout au long du procès, et il devint président du jury et exécuter des basses œuvres.

Après dix heures de délibérations, le verdict fut prononcé. Nous étions tous déclarés coupables d'avoir porté atteinte à l'ordre public. Mario eut trois mois fermes.

Stew, deux mois.

Et c'est moi qui eus le moins : quarante-cinq jours.

Pour un sourire.



6. V'là les transports de troupes, Tra-la-la !



Culver Pictures

V'là les transports de troupes ! Les transports de troupes !
Tchouf ! Tchouf !

Hors d'haleine, Steve Smale et Moe Hirsch, deux profs de Berkeley, arrivèrent un jour à toute vapeur au local du V.D.C. Ils nous montrèrent fébrilement l'en-tête d'un entrefilet en dernière page de la *Gazette* de Berkeley : « Le conseil municipal autorise la compagnie « Santa Fé » à faire passer par Berkeley les convois de troupes à destination de la gare militaire d'Oakland. »

Des trains de G.I.'s en partance pour le Viet-nam allaient passer au beau milieu de notre ville ! C'était trop beau ! La voie ferrée est à quelques centaines de mètres de notre permanence.

Deux commandos du V.D.C. sautèrent dans une bagnole et partirent à trois cents kilomètres plus au nord en mission de reconnaissance. Ils devaient nous donner un coup de fil dès qu'ils auraient repéré le convoi. Et nous passerions à l'action.

On mit au point tout un réseau téléphonique. Chacun devait appeler dix copains qui, à leur tour, en appelleraient chacun dix. En une heure,

mille personnes seraient mobilisées. Des tracts furent tirés : « Arrêtons le train ! » et on peignit des pancartes.

Notre stand, sur le campus, fut placé en état d'alerte.

Premier jour. Rien à signaler au nord.

Deuxième jour. Toujours rien.

Puis : « Le voilà ! Un train rempli de troufions fonce sur Berkeley ! »

Le rouge était mis au V.D.C. Toutes nos forces devaient passer à l'action. En l'espace de deux heures, trois cents militants se réunirent sur la voie en déployant une grande banderole :

HALTE A LA MACHINE DE GUERRE

Pas un flic en vue. Nous pensions que le mécanicien du train, en nous voyant regroupés sur les rails, freinerait à mort pour s'arrêter pile. Avait-il le choix ? Nous allions arrêter la machine de guerre.

Les rails frémirent. Et voilà cette grosse saloperie de train qui nous fonce dessus en grondant. Plus près. Nous ne bougeons pas d'une semelle.

Il ne ralentissait pas d'un poil.

« Il ne s'arrêtera pas ! »

« Faites gaffe ! »

Tout juste le temps de faire un plongeon de côté et le train passe en bousillant notre banderole.

Le lendemain, nouvelle alerte : un autre train en vue. Nous prévenons les journalistes.

Cette fois-ci, nous sommes des centaines, assis sur les rails. Une trentaine de flics se déploient en triangle, prêts à nous faire dégager. Nous galopons un peu plus loin pour nous rasseoir.

Le train va s'arrêter pour ne pas écraser des êtres humains. Mais que dale ! Le second convoi nous fonça dessus et aussitôt après, les flics chargèrent.

Sur le remblai, nous gueulions après le train. Un soldat nous fit le « V » de la paix par une fenêtre.

« T'as vu ça ? »

Des soldats tendaient des pancartes improvisées :

« LES CIVILS ONT DU POT »

« JE NE VEUX PAS ME BATTRE : TENEZ BON ! »

Nous commençons à piger. La « Santa Fé » et le gouvernement étaient prêts à nous faire tuer plutôt que de stopper leur foutu train, ne serait-ce qu'une minute. On pigeait ce que ça voulait dire, Machine de Guerre.

N'empêche, il y avait les pancartes des troufions ! On était de plus en plus décidés. On arrêtera ces trains de merde !

Que faire ?

De la dynamite ? Un gars proposa de mettre une bagnole en travers des rails pour que le train s'écrabouille dessus.

Nous reviendrions en force pour arrêter le train à tout prix et créer un conflit encore plus spectaculaire entre l'Armée et nos **Vies humaines**. Berkeley fut inondé de milliers et de milliers de tracts :

HALTE AUX CONVOIS MILITAIRES !

La presse s'interrogeait sur l'incroyable réseau de renseignements du V.D.C. Nous étions avertis de l'arrivée des convois avant la police.

Et nous prévenions les journalistes. Quelles étaient nos sources ? Nous nous contentions de faire un clin d'œil en les laissant dans le brouillard, et pendant ce temps les guetteurs du V.D.C. restaient à l'affût 24 heures sur 24.

L'alerte fut donnée à 3 heures du matin. Ils faisaient passer leurs trains aux aurores pour nous baiser ! Mais nous étions prêts.

A 6 heures, on était mille sur la voie, serrés les uns contre les autres, buvant du café pour nous tenir chaud. Une cinquantaine de flics de Berkeley et une meute de cochons en civil nous encerclaient, prêt à charger. On étaient coincés.



Une illumination :

Nous pouvions partir au galop à la rencontre du train.

Au signal, tout le monde démarra.

Les flics derrière.

Les cameramen de télé, alourdis par leur matériel, furent pris au dépourvu, mais ils s'efforcèrent de suivre le mouvement.

Sur plus d'un kilomètre, les manifestants cavallèrent avec les flics au cul, la télé suivait derrière et tout le monde fonçait en direction de ce train qui doit tout écraser sur son passage plutôt que de s'arrêter.

Il risquait vraiment d'y avoir des morts.

Et le train se pointa.

Le mécanicien envoya des jets de vapeur de dix mètres pour nous faire dégager. Du coup, lui-même n'y voyait plus.

La vapeur aveugla aussi les gens qui regardaient le train avancer.

Des flics en civil s'alignèrent devant la machine, la matraque levée. Un homme s'était couché à plat-ventre en travers des rails. Des copains étaient agenouillés près de lui et le suppliaient de se tirer.

Il ne bougeait pas.

Un manifestant essaya de le trainer.

Impossible.

Ils se mirent à deux.

Le train avançait toujours.

On se mit à quatre.

Il était moins une : le train passa en rugissant au moment même où on avait fini par le dégager.

La bagarre éclata tout au long de la voie entre flics et manifestants.

Un guérillero du V.D.C. bondit dans le dernier wagon du train et tira le frein de secours. Trente autres le rejoignirent et plusieurs grimperent sur le toit.

Trois combattants pénétrèrent dans le wagon et se firent éjecter par la police militaire.

Après cet abordage, le train ralentit.

Il roulait à une allure d'escargot.

Nous nous regroupions sur la voie tandis que les flics essayaient toujours de nous en chasser.

Le train s'arrêta !!!

Les flics voulaient coffrer les gens qui étaient montés dans le train. Quand ils en eurent pincé trois ou quatre, tout le monde se dispersa. Il n'y eut pas d'autres prisonniers.

Nous avons envahi les rues de Berkeley, comme une horde de cinglés, en gueulant « yippie ! » et « youppie ! ».

Des guerriers victorieux.

Fous de joie.

Nous avions arrêté le transport de troupes.

Nous avons stoppé net la machine de guerre sur ses rails.

7. Tu veux prendre ton pied ? — Fais la révolution !

On a d'abord décidé de veiller à ce que le frigo soit toujours plein de bière.

Qui se sentait trop seul pouvait toujours se ramener au siège du V.D.C. et y trouver quelqu'un avec qui parler.

Qui avait son plan pour sauver le monde trouvait quelqu'un pour l'écouter.

Le premier cinglé venu pouvait entrer, rédiger un tract, le ronéoter, le signer « Vietnam Day Committee », et aller le distribuer.

Des nomades de passage à Berkeley atterraient au V.D.C., et beaucoup ne repartaient plus.

Des étudiants s'y arrêtaient et ne retournaient plus jamais à leurs cours.

Les jeunes fugueurs y trouvaient la planque idéale.

Le téléphone n'arrêtait pas de sonner, parfois sur les cinq lignes en même temps. Rien que pour y répondre, c'était déjà un exploit.

N'importe qui téléphonait pour demander n'importe quoi (comment confectionner un gâteau, comment se débarrasser d'une chtouille) et on avait chaque mois une note de téléphone de deux mille dollars à force d'appeler au quatre coins du monde pour mobiliser les gens contre la guerre du Vietnam.

Le V.D.C. avait été formé pendant la préparation du plus massif de tous les « teach-ins³⁷ » de l'histoire, la journée Vietnam de Berkeley, un meeting-marathon de trente-six heures auquel participèrent cinquante mille personnes. C'est ce jour là que nous avons commencé à croire en l'*Action apocalyptique*.

Nous pouvions changer le cours de l'histoire en un jour. Une heure. Une seconde. Par l'intervention décisive au moment décisif.

Notre tactique, c'était l'exagération. Tout ce que nous faisons était « la plus grande... » ou « le plus massif... »

Nous voulions provoquer des crises pour capter l'attention de tout le monde et contraindre les gens à changer leur vie du jour au lendemain.

Des éclaireurs du V.D.C. ont exploré les collines de Tilden Park³⁸, le parc municipal de Berkeley. Ils ont découvert des chenils secrets où l'armée entraînait des chiens de combat.

Les artistes-guerriers du V.D.C. plantèrent des pancartes sur les pelouses :

**ATTENTION : Ici Chiens de Combat.
Prière de surveiller les enfants et les
animaux domestiques. Si un chien
s'approche, ne courez surtout pas.
U.S.Army (Officiel)**

A cette vue, les mères de familles et leur marmaille laissaient là leurs paniers à pique-nique et s'enfuyaient. Au bord de la panique. L'armée démentit formellement avoir posé ces pancartes et dit que les chiens étaient enfermés et sous bonne garde. Le fait est que trois semaines plus tard, les chenils et les chiens avaient disparu. Victoire !

On publiait un hebdo, on faisait du porte-à-porte dans le ghetto d'Oakland pour discuter avec la population, on envoyait partout des orateurs, on distribuait des tracts conseillant la désertion aux soldats en partance, on tuyauteait les jeunes mecs sur les trucs à utiliser pour se faire réformer, et on coordonnait les enquêtes, la circulation de pétitions contre la guerre, et les manifs de masse ou de commando. Plus un seul officiel du gouvernement fédéral ne pouvait se pointer dans la région sans se faire harceler par un comité de réception expert en terrorisme psychologique.

On était toujours une centaine, entassés dans cinq pièces. Il y avait des commissions en réunion dans tous les coins, et des activistes délinquants qui se planquaient dans les cagibis pour mijoter des actions ultra-secrètes. Les uns voulaient louer des avions pour lancer des tracts pacifistes sur le public du stade géant de Pasadena³⁹ pendant le prochain match de foot. Les autres, encore plus dingues, préparaient l'assaut direct de la gare militaire d'Oakland.

Le V.D.C. pratiquait la surchauffe émotionnelle; on y vivait un organisme permanent. Certainement pas un lieu de méditation.

La légende du comité Vietnam se répandit dans le monde entier. Qui n'était pas *avec* nous était *contre* nous.

L'Amérique allait bientôt connaître de nouveaux Nuremberg. Avec nous pour juges.

On avait des prétentions dingues, et ça nous faisait jouir à mort.

8. Un mouvement pour lequel on n'est pas prêt à mourir, c'est de la merde.

DES MILLIERS D'ÉTUDIANTS ET AUTRES S'ENGAGENT A BLOQUER LES ENTRÉES DE LA GARE MILITAIRE D'OAKLAND ET A LA FAIRE FERMER !

Les politiciens avaient pris notre menace au sérieux. L'état d'urgence fut proclamé et on mobilisa la Garde nationale. C'était plus qu'il n'en fallait pour assurer le plein succès de la manif ! Tout le monde rappliqua dare-dare à Berkeley.

Steve Smale, l'un des président du V.D.C., dévoila nos plans à la télé. Quel grabuge et quel émoi chez les universitaires ! Smale, un des mathématiciens les plus célèbres du monde, le professeur le plus renommé de notre chère vieille université, qui s'associait aux non-étudiants les plus enragés et complotait avec eux !

Smale annonça que le V.D.C. attaquerait par la voie des airs (en lançant des tracts depuis des avions), par mer (avec des milliers de tireurs d'aviron) et par terre (dix mille manifestants marcheraient du campus de Berkeley à la gare d'Oakland).

Le gouverneur passa à la contre-attaque en déclarant que des chiens policiers, des bombes lacrymogènes et trois mille six cent Gardes se tiendraient prêts à repousser les envahisseurs.

Pendant ce temps-là, partout dans le pays des groupes se mobilisaient pour le jour J : la première des Journées internationales de Lutte contre la guerre au Vietnam. Le même jour, il y aurait des manif dans toutes les grandes villes ! De New York à Berkeley, tout le monde était prêt pour un grand orgasme simultané.

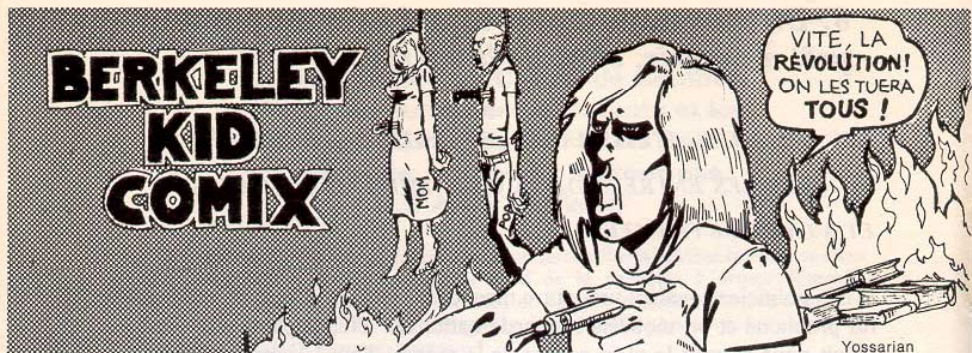
Les Minutemen⁴⁰ allaient-ils se poster sur les toits pour canarder la foule des manifestants ?

Le suspense régnait dans Telegraph Avenue.

Watts venait de brûler à peine deux mois avant.

LA MINUTE DE VÉRITÉ !

BERKELEY KID COMIX



Le « teach-in » était chiant. Trop de blabla et pas assez de monde. On était quatre mille à tout casser. Quelle désolation !

Mais vers sept heures du soir, le campus se remplit d'un seul coup. Des milliers de jeunes arrivaient en masse de partout. La plus grande manif qu'on ait jamais vue à Berkeley.

Plus de vingt mille personnes !

Les menaces des flics ne nous avaient pas fait peur !

Nous allions vraiment mettre fin à la guerre !

Plantant là les discours, la foule se déversa spontanément dans la rue et la manif démarra. Les membres du comité d'organisation se retrouvaient tout cons sur leur tribune. Ils cavallèrent par des rues parallèles pour essayer de rejoindre la tête du cortège.

Les limites d'Oakland étaient en vue et les flics locaux barraient la chaussée, en rangs serrés, armés de grenades lacrymogènes, de « bidulles » et de chiens policiers.

Au moment où le groupe de tête arrivait en vue de la zone militaire, la queue du cortège n'avait pas encore franchi l'entrée du campus. Une chaîne humaine longue de plus de deux kilomètres !

Nous marchions, braves entre les braves, bras-dessus, bras-dessous, ivres de joie et chantant à tue-tête.

Des rumeurs parcouraient la foule :

« Ils ont des grenades ! Ils vont nous gazer ! »

Nous n'avions encore jamais reçu de lacrymos.

Le comité d'organisation se mit à discuter : que faire ? Prendre à gauche, vers Oakland ? s'asseoir ? foncer droit devant ? faire demi-tour ?



Derrière nous, on scandait : « A gauche ! A gauche ! A Oakland ! A Oakland ! »

« Nous ne pouvons pas retourner en arrière, ai-je dit. Ça va être le plus grand soir de l'histoire américaine ! »

« Oui, mais si nous continuons, il va y avoir des morts. Ce serait la fin du mouvement » répondit un des membres du comité d'organisation.

« Ce sera vraiment la fin du mouvement si on recule » gueula Smale.

« Je ne veux pas être responsable de la mort de quelqu'un. On va tous se faire arrêter. Tous en prison, plus de mouvement » renchérit un autre organisateur.

Derrière nous, ça scandait de plus belle : « A gauche ! A gauche ! »

« Ça c'est les militants, les premiers rangs. Ils se foutent pas mal de ceux qui sont derrière. »

Un militant dit : « A la manif de décider. On est neuf, on ne peut pas prendre des décisions pour vingt mille personnes. On n'a qu'à s'arrêter et aller chercher le mégaphone, les gens discuteront de ça entre eux. »

« C'est complètement démagogique. Comment tu veux faire de la démocratie en pleine rue, avec vingt mille mecs qui vont se faire gazer d'un instant à l'autre ? C'est les forts en gueule qui l'emporteront » répliqua le porte-parole des modérés.

La foule scandait de plus en plus fort :

A Gauche ! A GAUCHE ! A GAUCHE !



« Il va y avoir des morts. Je veux pas être responsable. »

« Un mouvement pour lequel on n'est pas prêt à prendre des coups, même à mourir, c'est de la merde. Nous n'allons pas tourner les talons sous prétexte qu'il risque d'y avoir des morts. »

Le comité vota le retour à Berkeley par cinq voix contre quatre.

La banderole flotta vers la droite.

Je rentrai dans le cortège, les larmes aux yeux.

La stupéfaction et l'incrédulité s'emparèrent de la foule : « Que se passe-t-il ? C'est pas la route d'Oakland ! Pourquoi on retourne sur Berkeley ? »

La joie et l'extase qui avaient baigné nos cœurs pendant la marche sur Oakland se dissipaient.

La manif se fit enterrement.

Funèbre et solennelle.

Au cul les « dirigeants ». Au cul les « organisateurs ».

Un mouvement pour lequel on n'est pas prêt à prendre des coups, même à mourir, c'est de la merde.

Dans l'après-midi du lendemain, huit mille personnes se rassemblèrent pour une seconde tentative. Quand la manif arriva en vue du barrage de flics d'Oakland, quelqu'un me glissa : « Les Hell's Angels⁴¹ sont là. »



Allen Ginsberg⁴², qui jouait des cymbales et chantait *Hare Krishna*, perché sur le camion en tête du cortège, était inquiet : « J'espère que ça ne va pas mal tourner, disait-il. Ils sont sûrement venus pour se cogner les flics. »

« Vive l'Amérique ! L'Amérique aux Américains ! Retournez à Moscou, les cocos au poteau ! »

Un Angel en blouson de cuir noir empoigna la banderole de tête et la déchira.

La bagarre éclata partout à la fois entre les Angels et le S.O. de la manif. Panique. « Ne courez pas, camarades ! Tous assis ! »

Les flics de Berkeley s'avancèrent, matraque levée. Un flic prit son élan et fendit d'un coup de matraque bien asséné le crâne d'un Angel gigantesque. Le sang jaillit.

Un Angel renversa un flic et lui cassa une jambe.

Mais, très inférieurs en nombre, les Angels se laissèrent embarquer. Les flics les firent entrer un par un dans les paniers à salade. Les marcheurs de la paix firent une ovation au flic à la jambe cassée qu'on emmenait sur un brancard.

Nous avons décidé de remettre ça dans trois semaines. Mais tout le monde se demandait : « Que faire si les Hell's Angels nous attaquent de nouveau ? »



Un soir, les marxistes rameutèrent toutes leurs troupes pour la réunion du V.D.C. et firent voter une résolution en faveur de l'auto-défense armée. Ils voulaient qu'on prenne tous des matraques et qu'on forme des commandos d'intervention.

Le lendemain, les pacifistes s'amènèrent en masse et firent voter leur résolution à eux : « Si nous sommes attaqués, nous saignerons sans mot dire. »

Ginsberg vint aussi proposer ses idées :

commençons par annoncer que les groupes les moins vulnérables psychologiquement (les Femmes pour la Paix, les grand-mères, les filles nues, les mères de familles, les petits enfants) formeront les premiers rangs de la manifestation. Si les Angels nous attaquent, tout le monde devra se mettre à faire des mouvements de gymnastique simples

tout en chantant immédiatement en chœur : « Trois petites souris grises » ou « Marie avait un blanc mouton ».

dès le premier signe de bagarre, les amplis diffuseront : « I Wanna Hold Your Hand ».

que chaque manifestant apporte des fleurs pour les offrir aux Hell's Angels, aux flics, aux politiciens et aux journalistes.

on devrait faire participer à la marche de grands chars avec des tableaux vivants représentant « Le Sacré Cœur de Jésus », « Thoreau en prison », « Les Hell's Angels Auréolés de Gloire ».

« Une manifestation, c'est pareil qu'une pièce de théâtre, disait Ginsberg. La vie, l'énergie, la joie qui en émanent peuvent en faire un spectacle exemplaire montrant aux gens comment se comporter dans une situation de danger et d'anxiété. »



Pourrait-on décider Bob Dylan à venir chanter pendant la manif? Ginsberg réfléchit un instant et dit : « Dylan viendrait peut-être si la marche ne faisait pas du tout référence à la guerre. Si par exemple nous portions tous des pancartes avec sur chacune l'image d'une variété de fruits. »

Personne ne sut tirer parti des idées de Ginsberg, de leur humour acide, yippie avant la lettre.

La ville d'Oakland interdit de nouveau la manifestation. Mais un juge fédéral proposa un compromis : pas question de nous laisser bloquer la gare militaire, mais on nous autorisait à tenir un meeting dans un des parcs d'Oakland.

Les Hell's Angels convoquèrent une conférence de presse pour annoncer qu'ils passeraient la journée à se saouler la gueule.

La manifestation eut lieu.

Vingt mille personnes, armées de paniers à pique-nique, marchèrent jusqu'à Oakland et écoutèrent les discours pieusement, l'estomac plein. Le tout — ironie — sous la protection des flics d'Oakland.

Le maire d'Oakland loua le service d'ordre des organisateurs pour son « sens des responsabilités ».

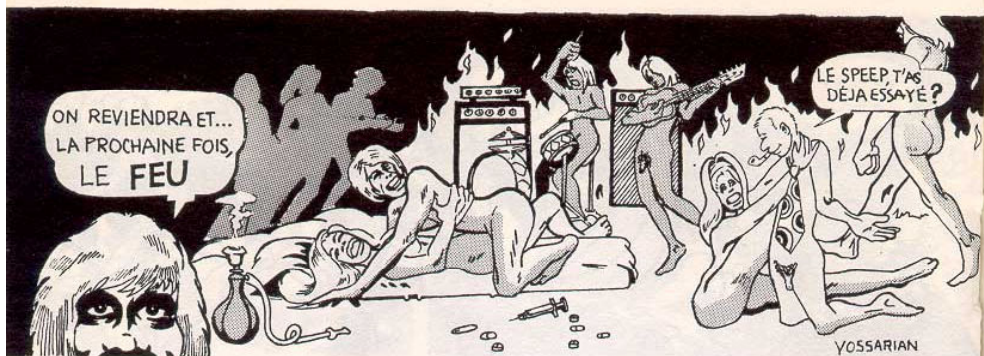
Puis ce fut la dislocation et tout le monde rentra chez soi.

Le mouvement était saigné à blanc.

Le local du V.D.C. puait le cadavre.

Un jour, une bombe démolit la moitié de l'immeuble.

Nos espérances étaient mortes et enterrées.



Et ce furent deux années de défonce et de baise. On apprenait à mieux se connaître en préparant les prochaines batailles de la lutte à mort qui nous oppose aux fauteurs de guerre : la Semaine Contre la Conscription à Oakland et le siège du Pentagone.

Et pendant ce temps-là, la guerre continuait.

9. Le premier con venu peut être candidat à la mairie.

Avec vingt-cinq signatures et vingt-cinq dollars, le premier con venu peut être candidat à la mairie de Berkeley.

Je serai candidat.

Car c'est le meilleur moyen de se foutre du système.

On organisera d'abord un teach-in pro-marijuana en face du commissariat et on distribuera des joints aux flics.

Il y aura une marche des gosses de dix ans qui se rendront aux bureaux de vote pour réclamer le droit de vote.

Si je suis élu, je renoncerai à mon poste. Tout le monde sera maire pendant un jour par roulement.

On occupera la mairie, comme Castro occupa le Hilton de La Havane.

Je parcourais Telegraph Avenue pour demander aux gens leur avis sur mon projet.

« Toi, maire ? Ha, ha, ha ! » Tout le monde se marrait.

C'était exactement la réaction que j'attendais.

On venait de m'arrêter à Berkeley pour avoir troublé l'ordre public. Je déclarai que si j'étais élu, je m'amnistierais moi-même — et tous les autres — au cours d'une grande fête populaire.

Berkeley est une petite ville américaine avec une révolution sur les bras. Son maire, qui n'a pas un poil sur le caillou, est un entrepreneur républicain. Un jour, il s'est lancé dans les affaires et a bossé, bossé, bossé à mort jusqu'à pouvoir s'offrir des employés, et il a continué à bosser, à bosser dur pour gagner toujours plus de fric.

Le maire Wallace Johnson représente l'« autre Berkeley » — celui des banquiers, des militaires en retraite et des milliers de grand-mères en chaussures de tennis. Le Berkeley avec sa Chambre de commerce, sa section de l'Amerikan Legion⁴³ et ses boy scouts.

Le Berkeley qui vivait heureux et prospère depuis des années. Et qui, un beau jour, se retrouva grouillant d'anars, de dingues, d'obsédés, de

camés et d'enragés. La petite ville était devenue l'épicentre de la révolution mondiale.

Ma campagne visait le Berkeley de Babbitt⁴⁴. On s'est d'abord introduit dans l'entreprise de Johnson. Un militant s'y fit embaucher. Il passa ses deux premiers jours à regarder la tête des employés — rien que des Blancs. Le lendemain, la ville fut mise sens dessus-dessous par notre piquet de grève qui tournait devant l'usine en traitant le maire de patron raciste, d'esclavagiste installé au beau milieu du quartier noir de Berkeley.

Le maire fit une grosse bourde quand on l'interrogea sur le racisme à l'intérieur de son usine : « C'est une affaire *privée*. Cela ne concerne pas le public. »

Ce qui est chouette dans une campagne électorale, c'est qu'on a l'occasion de parler devant des groupes confessionnels, des associations de parents d'élèves, des groupements de petits patrons, des sections de patriotes — en même temps que son adversaire.

A chacune de mes apparitions en public avec Johnson, je me déchaînaï à fond contre lui à coups d'attaques personnelles. Je le traitais de chien raciste.

Cochon de capitaliste.

Trouillard.

Politicien sans couilles.

Conard.

En plein milieu d'une de mes attaques, Johnson se leva pour déclarer : « Je n'écouterai pas ces insultes plus longtemps. » Puis il quitta la salle de réunion avec dignité. Au moment où il faisait claquer la porte, je me tournai vers l'auditoire, un club féminin :

« Vous trouvez qu'il se conduit comme un bon maire ? »

On n'arrêtait pas de me demander : « Êtes-vous sérieux ? Êtes-vous sérieux ? »

Dans le jargon électoral, « sérieux » veut dire seulement :

Avez-vous une chance d'être élu ?

Peut-être que je serai élu ?

Il y avait encore deux autres candidats en lice, un trotskyste et un membre de la John Birch Society⁴⁵. Les démocrates soutenaient Johnson.

Je combinais des alliances pour être élu. Les étudiants et les non-étudiants voteraient pour moi s'ils s'inscrivaient sur les listes électorales. Les Noirs aussi — contre l'usine raciste de Johnson. Et, enfin, les petits-bourgeois libéraux qui créchaient tout en haut des collines de Berkeley. Ils en avaient marre de la guerre du Viet-nam, mais ils n'étaient pas prêts à renoncer à voir la vie en rose. Pour qui allaient-ils voter : pour un businessman belliciste ou pour un trublion pacifiste ? Des militants allèrent faire du porte-à-porte pour parler des élections dans toute cette putain de ville.

On découvrit un truc incroyable.

La plupart des gens ne savaient même pas qu'ils avaient un maire.

Très peu connaissaient son nom.

Personne ne pouvait décrire sa gueule.

C'était nous autres, les radicaux, qui devions endoctriner les citoyens et leur apprendre qu'un bon maire pouvait changer des tas de choses, que leur vote et les élections étaient autre chose qu'un piège à cons, et que les institutions démocratiques pouvaient fonctionner.

Pendant une semaine, je me suis cassé le cul avec Stew à rédiger un programme tout à fait constructif. On a gratté cinq mille \$ pour faire imprimer quarante mille brochures de vingt-cinq pages, splendides et psychédéliques — sans doute le programme politique le plus au point jamais distribué auparavant au cours d'une campagne électorale en Amérique.

Je passais mon temps dans les supermarchés à distribuer mes brochures aux gens. « Je m'appelle Jerry Rubin. Je suis candidat à la mairie de Berkeley. J'espère que vous voterez pour moi. » Au cours d'une réunion, mon brain-trust électoral vota contre l'idée d'avoir un maire par roulement parce que « personne n'allait élire un candidat qui renonce d'avance à occuper ses fonctions ».

On laissa tomber l'idée du teach-in pro-marijuana.

Je me payai un costume tout en or.

Je me fis couper les cheveux et tailler la moustache.

Je passais des nuits entières à me demander si j'étais vraiment sérieux.

« Je m'appelle Jerry Rubin. Je suis votre candidat. J'espère que vous voterez pour moi. »

« Je m'appelle Jerry Rubin. Je suis votre candidat. J'espère que vous voterez pour moi. »

Ça devenait presque une rengaine.

Je n'oublierai jamais l'ahurissement de Stew quand il me vit pour la première fois dans mon costume, trois semaines avant l'élection. Il fit une boule avec une feuille de papier et me la lança à la figure avec dégoût.

Nos relations devinrent tendues.

Je faillis rompre avec Nancy à force de faire trimer tout le monde comme des dingues.

« Chaque minute perdue est une voix en moins. »

Je travaillais de 6 heures du matin à 2 heures du matin. Je voulais que toute l'équipe en fasse autant. Ceux qui flemmardaient un peu devenaient des saboteurs.

Je disais aux gens : « Un peu de sérieux ! »

Je me mis à embrasser des bébés et à secouer toutes les mains qui étaient à ma portée. Pas une seconde pour la défonce.

Je ne voyais plus des êtres humains mais des « électeurs ».

Les gens qui allaient voter pour moi étaient les plus chouettes de la création.

Les autres étaient des ennemis.

On était ou bien pro-Rubin ou bien anti-Rubin.

Je ne sortais jamais sans ma chemise blanche, ma cravate et mon beau costume.

Le soir de l'élection, j'étais vraiment sûr de mon affaire. Puis on commença à compter les votes :

Johnson. Johnson. Johnson.

Je perdis courage. *Johnson. Rubin. Johnson. Johnson.*

Je paniquais.

Il y avait un bulletin « Rubin » par ci, par là. J'étais eu jusqu'au trognon.

J'étais second avec 7385 voix, 22% du total, et je n'arrivais en tête que dans trois bureaux, tous situés dans la circonscription du campus. Je me suis fait rétamé dans les collines et très peu de Noirs votèrent pour moi.

Ce fut une bonne leçon. Désormais je savais qu'on ne peut pas construire une nouvelle société en barbotant des voix aux élections.

J'avais demandé les suffrages des parents des gosses que j'avais poussé à plaquer l'école pour fumer du hasch et se baiser entre eux.

Pour réussir dans les combines électorales, il faut être malhonnête. Notre nouvelle société est pure.

Les élections mettent en vedette les individualités. Notre nouvelle société est collectiviste.

J'avais renié mon style de vie pour mendier des voix bourgeoises.

Fini le beau complet cousu d'or.

Que les électeurs aillent se faire foutre !

VIVRE la révolution.



10. Vivre la révolution.

Des hippies de San Francisco invitèrent un jour des radicaux de Berkeley dans leur temple bouddhiste. D'abord on se défonça, ensuite on décida d'unir les tribus du Haight-Ashbury⁴⁶ et de Berkeley.

Une réunion de toutes les Tribus. Golden Gate Park⁴⁷. Musique à l'œil avec tous les groupes de la ville.

Les hippies appelaient ça un « human be-in⁴⁸ ».

Personne ne savait ce que c'était.

On s'est défoncé avec de l'herbe du tonnerre. Un gauchiste de Berkeley demanda : « Sur quels mots d'ordre vous la faites, cette manif ? »

Les hippies lui expliquèrent patiemment que ce n'était pas une « manif » et qu'on était là seulement pour *être* ensemble.

« On se branchera mutuellement. »

« Que de bonnes vibrations. »

« Pas question de mots d'ordre. »

Le gauchiste en revenait toujours à ses mots d'ordre. On lui donna du papier et un crayon pour qu'il en fasse une liste.

C'était vraiment sévère. Si bien qu'à la fin un hippie s'est levé pour dire : « On manque d'amour par ici, *faut rouler d'autres joints.* »

Les gens au-dehors sentaient qu'il se passait quelque chose. Ils ont tout de suite pigé. Si on avait fait une manif politique, ils auraient demandé : « Qu'est-ce que vous voulez ? Quels sont vos mots d'ordre ? Pourquoi on se joindrait à vous ? »

Mais là tout le monde pigeait.

On voulait seulement *être*.

Golden Gate Park :

Du rock.

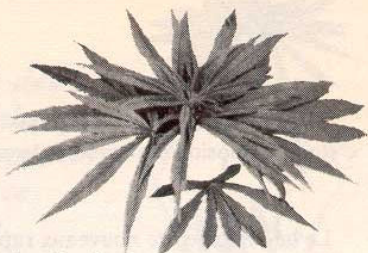
De l'herbe.

Soleil. Corps superbes.

Extase. Arcs-en-Ciel. Tous unis !

Sourires. *Pas de pancartes, pas de banderoles.*

Nos corps nus étaient nos slogans.



Pareils à des gosses imaginatifs, on jouait « à faire comme les grands ». Tout est possible quand on est petit.

Al Copeland



On était des cow-boys et des Indiens, des pirates, des rois, des romanchels et des Grecs anciens. Un vrai panorama historique.

Les groupes de rocks nous unissaient dans un défoulement tribal, animal.

Nous étions une secte, une famille, une civilisation, avec notre musique à nous, nos fringues, nos règles de vie, nos stimulants et nos media.

Et on était sûrs que notre énergie allait *brancher le monde entier*.





Toute cette énergie concentrée en même temps au même endroit, c'était l'Explosion atomique de la culture des jeunes.

Le be-in : créer de nouveaux rapports humains. Un pôle magnétique attirant tous les maniaques, les hippies, les désespérés, les jeunes, les bienheureux, les curieux, les criminels, les doux, les aliénés, les obsédés, les frustrés, les défoncés, les artistes, les isolés, tous réunis au même endroit. On pouvait se voir, toucher d'autres corps et se sentir *ensemble*.

Réaffirmer notre révolte, complètement.



Une nouvelle prise de conscience.

Au lieu de *parler* de communisme, nous commençons à le *vivre*.

La vie éclatée dans l'Amérique capitaliste — la division entre le travail et le jeu, l'école et la récréation, la propriété et la liberté — était reconstituée par ces joyeux célébrants.

Jamais les mouvements pour les droits civiques, ni le F.S.M., ni le mouvement antiguerre n'avaient pu atteindre leurs objectifs. Nous avions découvert au plus profond de nous-mêmes que la révolution ne s'arrêtait pas à la fin de la guerre ou à la suppression du racisme. La vraie révolution, c'était la création d'hommes et de femmes nouveaux.

Changer de vie.

Sur terre.

Et maintenant.

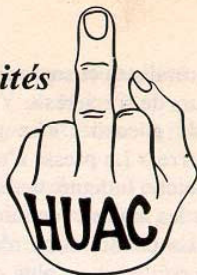


La vie, c'est vivre.

La révolution, c'est faire la révolution.

Nous sommes tous des « human be-ins ».

11. Où la commission des activités anti-américaines ⁴⁹ fabrique des obsédés de la convocation et rencontre la première révolution américaine.



« La Commission des activités anti-américaines envoie des convocations ! »

La nouvelle se répandit comme une trainée de poudre.

« Le Congrès a ouvert une enquête sur le comité Viet-nam de Berkeley. »

« Je me demande si j'en aurai une. »

« T'en as une, toi ? »

« Elle est comment, fais voir. »

« La mienne est plus grosse que la tienne. »

« Ben dis donc ! »

Ceux qui étaient convoqués devinrent des héros. Les autres étaient en proie à un nouveau symptôme freudien : l'envie de convocation. Ça devenait presque sexuel :

« Qui a la plus grosse ? »

« J'en veux une, moi aussi. »

« Fais voir la tienne. »

Je téléphonai à la brigade anti-rouges pour leur demander si j'allais être convoqué. J'étais en train de glisser le jeton dans l'appareil quand quelqu'un me tapa sur l'épaule. C'était Chick Harrison, de la brigade anti-rouges de Berkeley.

« Jerry Rubin, j'ai quelque chose pour vous. Une convocation de la Commission des activités anti-américaines du Congrès. »

Je lui arrachai le papelard et me mis à cavalier comme un dingue, en faisant des claquettes. J'avais la plus belle, la plus grosse de toutes les convocations !

Deux heures plus tard, j'étais sur les marches de la mairie de San Francisco, devant quatre caméras de télé, cinq photographes, quatre

journalistes et sept micros, accusant le Congrès d'être infesté de « chasseurs de sorcières ».

Je gueulai : « Le gouvernement veut étouffer les opposants à la guerre. » La presse n'en perdait pas une miette. Je jouais à l'Homme de Gauche Indigné, mais je rigolais à part moi et j'avais envie de marcher sur les mains et de faire des pirouettes.

La Commission n'étouffait pas les opposants, elle en faisait naître de nouveaux — plus ça allait plus ça montait. Ceux qui n'avaient pas leur convocation se disaient qu'ils n'avaient pas assez manifesté contre la guerre. « N'ai-je pas donné assez de sang pour le Viet Kong ! » gémissait un type à côté de moi : « N'ai-je pas brûlé assez de papiers militaires ? » « N'ai-je pas fait assez de manifs ? »

Un des privilèges des radicaux, c'est de se faire payer de temps en temps le voyage de Washington pour voir notre belle démocratie en pleine action. Tu te souviens des visites de Washington organisées par tes profs ? C'était rien à côté. Deviens un subversif et tu verras vraiment le gouvernement des coulisses. En plus, c'est lui qui te paiera la visite.

Le Congrès te file vingt-cinq cents par kilomètre. Si tu viens de Californie, ça te fait le double du tarif étudiant. Avec la différence, tu peux vivre à ses frais pendant deux mois.

La Commission des activités anti-américaines finance la révolution !

La grande réunion de tous les convoqués et de leurs avocats, où l'on devait discuter de notre stratégie, devint vite une bagarre générale entre les générations, plus de 30 ans contre moins de 30 ans. Tous les plus de 30 ans voulaient nous briser le moral. Si vous essayez de faire quoi que ce soit devant la Commission, ils vous inculperont d'outrage à magistrat et vous récolterez un an de prison ferme.

Les membres du Parti « communiste »⁵⁰ et du Comité national pour la suppression de la Commission nous conseillaient de tout fonder sur le 1^{er} amendement et de faire appel aux droits sacrés de l'opposition⁵¹ — de mener le combat pour « les libertés ». Ils voulaient que nous refusions de témoigner.

Je gueulai : « **ALLEZ VOUS FAIRE FOUTRE !** Je ne vais pas laisser passer l'occasion de remuer toute cette merde. »

D'ailleurs, les Américains se foutent pas mal du 1^{er} amendement. L'Américain moyen qui ne se passionne que pour le baseball et le foot-

ball n'a rien à branler des finasseries de la Constitution. Nous devons les faire bander autant qu'un match avec les New York Mets⁵².

Un type du P.C. me répondit : « La Commission peut briser la réputation d'un homme et lui faire perdre son boulot. »

La réputation ? On n'avait *pas* de réputation à perdre. Un boulot ? On n'avait *pas* de boulot à perdre. La Commission pouvait rien contre nous. Comment allait-elle nous baptiser ? Nous traiter de communistes ? D'anarchistes ? De traîtres ? D'enculés ? Plus ça serait gros, mieux ça irait.

Les autres types convoqués étaient des pro-chinois du Progressive Labor Party⁵³ qui était encore dans sa période d'aventurisme et de témérité. Ils allaient dire au nez des congressistes : « Oui, on est des communistes et on en est fiers. »

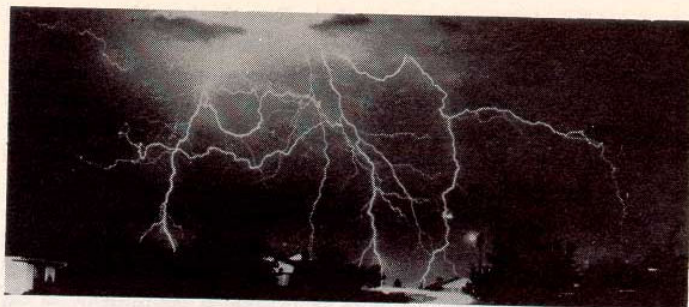
Ce truc-là, c'est subjectif. Ça n'est jamais plus fort que ta paranoïa. Si tu en as peur, c'est terrifiant. Si tu te paies leur gueule, tout le monde en fera autant. Que pouvait faire la Commission devant une bande d'exhibitionnistes encore plus avides de publicité que Jésus-Christ ?

La Commission devenait pour moi un vaudeville : je savais que je ne pourrais pas me mêler à l'intrigue parce que le président allait tout diriger avec son marteau. Je devais donc monter ma propre farce à moi pour les baiser et capter l'attention du pays tout entier. Mais comment ?

Je racontai à Ronnie Davis⁵⁴, de la San Francisco Mime Troupe, que je voulais aller aux séances de la Commission coiffé d'un chapeau de volontaire de la Guerre d'Indépendance.

« Pourquoi seulement le chapeau ? Mets donc tout l'uniforme. »

BOOOOOO



United Press International, Inc.

Un éclair de génie !
Le Congrès devenait un bal costumé.

Un témoin se présentant au Congrès dans des frusques aussi dingues chiperait son entrée en scène à Joe Poole⁵⁵ et ses Tueurs de Rouges cosmiques. Tout ce qui est inhabituel et choquant attire l'attention et se change en mythe. Et s'ils m'obligeaient à enlever mes fringues ?!!!!

BOOM!

Presque tous ceux à qui je parlais de mon projet me déconseillèrent de me présenter déguisé devant le Congrès.

Tout ce cirque était organisé pour faire passer au Congrès la loi Poole qui transformerait nos activités à Berkeley en crimes passibles de vingt ans de prison. On me répétait tout le temps : « Tu vas te ridiculiser. » Tout le temps : « Ridiculiser. Diculiser. Culiser. »

Où dénicher mon déguisement ? Je téléphonai au loueur de costumes le plus proche. « Bien sûr que nous avons des costumes de la Révolution américaine. » J'essayai le tricorne. Houla ! Quelle métamorphose ! Quand on change d'habits, on change de comportement.

« Combien ?

25 \$ par semaine.

D'accord. »

Je voulais distribuer à chacun des membres de la Commission des copies de la Déclaration d'Indépendance⁵⁶, imprimées sur parchemin. Vous ne devinerez jamais quel est le seul endroit de la région de San Francisco où l'on trouve encore des exemplaires de la Déclaration d'Indépendance ? La librairie de la John Birch Society ! Avec Stew, j'ai « libéré » les derniers exemplaires qu'il leur restait.

La veille de l'ouverture, dans un véritable contre-coup de théâtre, nos avocats, Bill Kunstler, Arthur Kinoy et Beverly Axelrod⁵⁷, obtinrent d'un juge de Washington particulièrement niais la suspension des audiences, à la suite d'une chinoiserie constitutionnelle à laquelle je ne bitais rien.

Mais, six heures plus tard, un juge un peu plus haut placé envoya balader l'autre juge et cassa cette décision. Et, du coup, les acteurs, critiques et le public se préparèrent comme pour une première à Broadway.



Wide World Photos, Inc.

J'arrivai au Congrès dans mon uniforme; pas un bouton de guêtre n'y manquait. J'étais défoncé à mort, au point de ne pas sentir la chaleur d'août dans mon costume de laine. Les poches bourrées de tracts et de brochures, je traversai les halls du Congrès, sous l'œil des caméras de télé. Les flics ricanaient, les secrétaires et des centaines de spectateurs me regardaient avec curiosité. J'arrivai enfin devant la porte de la salle d'audience et là, le flic-en-chef m'arrêta. Il me dit, en faisant les gros yeux :

« Les distributions de tracts sont interdites dans l'enceinte du Congrès. »

Il essaya de m'arracher mes papiers.

Je gueulai : « Mais, c'est mon témoignage ! » Coup au but.

Ma merveilleuse avocate, Beverly Axerold, gueula à son tour : « Au secours ! Je suis l'avocat du témoin et la police nous empêche d'entrer. Au secours ! »

Qui peut résister aux hurlements d'une femme ? Poole, qui était dans la salle d'audience, donna un coup de marteau et ordonna de nous faire entrer, avec les brochures, le costume et tout le bataclan. Les projecteurs et les caméras ronronnèrent. Nous faisons notre entrée.



Pictorial Parade

Je fis le tour de la salle, histoire de sentir mon public. J'étais le seul à avoir un costume en rapport avec les lieux. Nos avocats entrèrent en action. Kinoy Bouche d'Or commença à bondir sur son siège pour donner à Poole des leçons élémentaires de jurisprudence et de savoir-vivre.

La nuque de Poole rougissait à vue d'œil.

« Taisez-vous donc à la fin ! » cria Poole. Mais Arthur continuait.

Alors Poole prit une initiative qui ramenait le Congrès cent ans en arrière : il demanda aux gardes d'expulser Kinoy et de l'arrêter.

Quel pied de voir ces trois énormes enculés de gardes empoigner le minuscule Kinoy pour le sortir de la salle d'audience du Congrès des États-Unis.

Arthur nous dit plus tard : « C'est la première fois à ma connaissance qu'on arrête un avocat et qu'on l'inculpe de désordre pendant qu'il défend la cause de son client. »

Nos avocats se levèrent alors et se désistèrent tour à tour avant de quitter la salle. Nous nous retrouvions sans avocats.

C'était vraiment le coup dur.

Ces salauds d'avocats nous volaient la vedette.

Le témoin principal du gouvernement était Philipp Abbot Luce⁵⁸. Je me penchai sur mon siège : je ne voulais pas manquer le spectacle. J'avais déjà vu Luce une fois, deux ans plus tôt, lors d'une conférence de presse sur notre éventuel passage devant cette même Commission, à la suite de notre voyage illégal à Cuba. Luce avait gueulé sous sa fière moustache en guidon de vélo : « Le sang va couler dans l'enceinte du Congrès, et ce ne sera pas notre sang. » Luce : le poète de P.L., le parti pro-chinois.

Luce avait retourné sa veste. Quel monde ! Luce, l'organisateur des voyages à Cuba, Luce qui eut l'insigne honneur de se baigner en compagnie de Fidel, avait rallié le F.B.I. et dénonçait tous ses anciens camarades.

C'est le *seul et unique* cas de désertion dans toute l'histoire de notre mouvement. Dans les années 40 et 50, on s'aperçut que bien des membres du P. « C. » travaillaient pour le F.B.I. Aujourd'hui, des gens de droite et des libéraux rejoignent la gauche, et des gauchistes se transforment en yippies. Mais dans toute l'histoire de la Nouvelle Gauche, il n'y a jamais eu qu'un seul Philipp Abbot Luce.

Son étrange personnalité me fascinait. P.L. racontait qu'il se fixait à l'héroïne et que le gouvernement s'en était servi pour le faire chanter. Mais je brûlais de l'envie de juger sur pièces.

On le fit entrer par derrière, tandis que nous autres, les témoins « inamicaux », nous entrions par la grande porte. Pour les audiences, il s'était payé un complet bleu tout neuf coupe F.B.I. Il portait un attaché-case frappé à ses initiales. Il était rasé de près. Ultra-convenable. Il ressemblait aux agents du F.B.I. comme on les montre au cinéma.

Dès qu'il ouvrit la bouche, tous les membres de P.L. présents dans la salle se mirent à hurler en chœur : « Fermons la gueule à ce salaud ! Traître ! Ordure ! Traître ! » Les gardes essayèrent de faire évacuer le public. La mêlée fut bientôt générale. Le sang que Luce avait promis deux ans plus tôt était en train de couler, mais lui n'était plus du même côté.

La bagarre se calma, vingt personnes furent arrêtées et Luce commença son témoignage en disant : « Ces gens refusent tout dialogue démocratique. »

Luce, c'était vraiment l'assommoir. Sa technique de délation était si routinière, si incolore, asexuée, mécanique et chiente, que ça finissait par être diabolique. Son discours aurait pu être écrit par J. Edgar Hoover. *Il était tellement moins emmerdant quand il était gauchiste.*

L'extrême-droite et le F.B.I. devaient refiler un gros paquet de fric à leur chouchou pour mettre un peu d'ambiance à la fin des banquets de son nouveau groupe, celui des étudiants fascistes, alias « Jeunes Américains pour la Liberté⁵⁹ ».

Mais l'ennui en Amérique, c'est qu'on doit perdre tout son temps avec les gens qui vous paient. Et ni les fascistes ni le F.B.I. n'ont la réputation d'être des petits marrants.

Quand vint notre tour de témoigner, le vaudeville céda la place au plus pur burlesque. Anatole Anton⁶⁰ se prenait pour James Bond. Il appelait Poole « Jojo » et l'avocat du gouvernement « Monsieur le Larbin ». Selon les termes du *New York Times*, Steve Cherkoss prêta serment avec « le poing levé et le medius tendu ». Stuart McCrae fit le salut nazi en arrivant à la barre. Il commença par dire que l'audience le dégoûtait tellement qu'il allait « peut-être bien dégueuler sur la table ». Jeff Gordon cria à Poole : « Nous sommes les camarades des soldats américains. Toi et Johnson vous êtes leurs ennemis parce que vous les avez condamnés à mort. » Quand on lui demanda sa date de naissance, Steve Hamilton traita le comité de « trouillards racistes » et de « mauviettes » et commença à raconter l'histoire de l'Amérikkke fasço-raciste. Il se mit à faire de l'obstruction. Et on dut l'arracher de force de la barre pour lui fermer la gueule. J'attendais mon tour en soufflant des bulles géantes avec mon chewing-gum, je sifflotais aussi des chants patriotiques et je faisais des remarques sarcastiques en sautillant comme un singe.

On entendait le marteau de Poole toutes les deux minutes.

C'était un cirque et il y faisait l'aboyeur.

Après quatre jours de ce bordel, ce fut à moi de témoigner. Je me levai.

Me dirigeai vers la barre des témoins.

Poole m'arrêta.

Il suspendit les audiences.

Les fédés m'empoignèrent par les bras et par les jambes pour me virer de la salle.

Je gueulai : « J'veux témoigner ! J'veux témoigner ! »

Je perdis mon tricorne dans la bousculade et fus inculpé pour avoir troublé l'audience. Joe McCarthy⁶¹ a dû se retourner dans sa tombe.

Les pauvres libéraux étaient bien emmerdés. Les audiences portaient atteinte à la « dignité du Congrès ».

La loi Poole resta dans les tiroirs de son rapporteur.

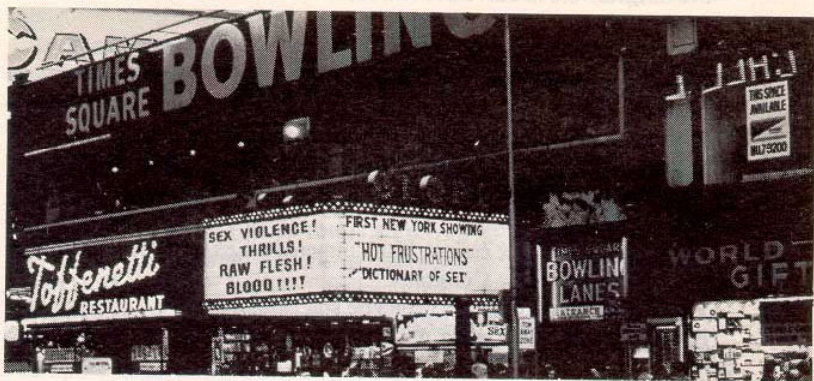
Poole regagna son Dallas natal, où il fut accueilli par une foule en délire.

Et quant à nous, nous sommes rentrés à Berkeley.

Une foule en délire nous y attendait.

Les enrégés des deux bords s'étaient amusés comme des fous.

12. Le mouvement pour la paix⁶² est engagé par hollywood pour sa super-production : « la bataille du pentagone ».



La guerre des générations a éclaté au sein du Mouvement pour la paix au Viet-nam. C'était le 15 avril 1967, à San Francisco. Assis à la tribune, des profs, des curés, des démocrates libéraux, des pontes syndicaux, tous atones et sans vie, enfilaien discours chiant après discours chiant. Et la foule des cheveux-longs, des beatniks, des étudiants, des malappris, des mal-lavés occupait la rue. Pourquoi écouter ces cons-là ?

Ils interrompirent Country Joe et The Fish⁶³ au beau milieu d'une chanson pour pouvoir blablater un peu plus. On s'emmerdait vraiment. Le Mouvement pour la paix s'efforçait de présenter une façade respectable, histoire de convaincre les petits-bourgeois qu'on n'a pas besoin d'avoir les cheveux longs pour être contre la guerre. Il se servait toujours de photos d'enfants brûlés au napalm pour faire honte à l'opinion, ce que la C.B.S. faisait tous les jours dans ses émissions du soir — et en couleurs !

Le Mouvement de la Paix était foutrement trop poli. La seule force de Martin Luther King, c'était le Noir debout derrière lui, un cocktail Molotov à la main. « Si vous ne m'écoutez pas, vous aurez affaire à des nègres vachement coriaces. » Les pacifistes n'ont d'autre force que celle des révolutionnaires enragés qui, derrière eux, sont prêts à tout faire cramer.

Cette manifestation m'avait plongé dans une de mes « crises d'identité » : je n'avais plus qu'une envie, faire mon barda et plaquer tout ça. Nancy et moi avions décidé de vagabonder autour du monde comme correspondants du *Berkeley Barb*. Nous étions en train de faire nos malles quand Dave Dellinger⁶⁴ nous téléphona de New York. Il me proposait de venir dans l'Est pour préparer la manifestation de Washington, organisée au mois d'octobre par le Comité national de mobilisation — le MOBE⁶⁵.

Je partis donc pour New York.

« A Berkeley, on pense qu'il faudrait essayer de bloquer le Pentagone en manifestant sur le thème de la désobéissance civique de masse » annonçai-je à Dave. Il sourit et me fit un clin d'œil. Il a passé la cinquantaine, mais il est resté un vrai gosse. Un trublion-né. S'il y en avait un million comme lui, il n'y aurait pas de conflit des générations.

« Nous y avons pensé, me répondit-il, mais le Pentagone se trouve en Virginie, de l'autre côté du Potomac⁶⁶. Il suffit que le gouvernement bloque les ponts et nous n'arriverons jamais à traverser. »

Et merde ! Sur la côte Ouest, nous n'avions pas envisagé le problème sous l'angle géographique. Nous ne pensions qu'à une superproduction hollywoodienne : « La Bataille du Pentagone. »

United Press International, Inc.



Il suffit d'un rien pour foutre en l'air le plus beau des scénarios. « Nous voulons créer un mythe, oublions les détails » dis-je. « Si nous faisons du Pentagone le symbole même du Mal, nous pourrions inventer n'importe quoi, et ça marchera. »

Cinq d'entre nous firent le voyage de Washington pour repérer les lieux. Ça dépassait tous nos espoirs.

Notre guide déclara avec fierté que nous avions là le plus grand bâtiment administratif du monde : vingt-huit kilomètres de couloirs ! *L'administration du génocide*. Et, comme dans n'importe quelle administration, chacun y fait son petit travail de bureau.

Nous jurâmes de verser sur le seuil même du Pentagone le symbole du but final de ce travail administratif : du S-A-N-G.

Scénario : On menace de bloquer toute cette saloperie. Ce qui déclenche une crise de paranoïa chez le gouvernement américain, qui se charge lui-même d'organiser nos troupes en nous refusant l'autorisation de manifester. A ce moment-là, ce qui n'aurait pu être qu'une manifestation parmi d'autres devient le dramatique affrontement de la Liberté contre la Répression, et le monde entier a les yeux fixés sur nous. Dès que tout est en place, on met une sourdine à nos proclamations ; face à cette masse de manifestants, le gouvernement est contraint de transiger. *Et, à la fin, nous prenons le Pentagone !*



Karl Bermann

Pour faire gamberger l'univers, pour réveiller le paranoïa de tout le monde, il nous fallait une conférence de presse à grand spectacle. Nous avons donc été chercher, pour nous prêter main-forte, le nègre le plus mauvais, le plus vachard, le plus violent de toute l'Amérique; à l'époque, c'était H. Rap Brown⁶⁷ qui collait le mieux au rôle. La présence de Rap à la conférence de presse, qu'il vienne ou non par la suite au Pentagon, allait faire naître des visions d'APOCALYPSE. Rap accepta de nous aider.

Les seconds rôles furent distribués conformément au scénario : il y avait un ancien du Viet-nam, un curé, une ménagère des Femmes pour la Paix⁶⁸, un prof, un dirigeant des S.D.S.⁶⁹, et des gens comme Dick Gregory⁷⁰. Dave Dellinger était le meneur de jeu; sa rhétorique incendiaire tranchait avec son air bonasse et plein d'aménité — il aurait pu être votre Brave Oncle Dave. Bob Greenblatt, de la coordination nationale du MOBE, qui enseignait alors à l'université Cornell, complétait le tableau en y mettant une touche de prestige académique. Quant à moi, avec ma tignasse hirsute et ma moustache en crocs, j'étais l'anarchiste lanceur de bombes, le terroriste capable de *tout*.

Notre déclaration liminaire consista à dire que le Mouvement de la Paix était solidaire des émeutiers de Detroit et de Newark⁷¹. Les journalistes s'empressèrent de demander à Rap s'il viendrait à Washington avec un fusil.

Il répondit : « Ça ne serait pas malin de ma part de l'annoncer à l'avance, vu que la dernière fois je me suis fait piquer avec mon fusil. *Mais peut-être bien que je viendrai avec une bombe, hé connard.* »



Le colonel Jerome Z. Wilson⁷², du *Strategic Air Command*, qui s'était fait la tête d'Abbie Hoffman, leur promit qu'une troupe de bonzes allait «encercler le Pentagone, en psalmodiant et en jouant du tambour, jusqu'à ce que le Pentagone commence à léviter. Et quand il sera suspendu à cent mètres de hauteur, tous les esprits du mal le quitteront.» Le colonel Wilson, qui venait de plaquer son unité à cause des «mauvaises vibrations», annonça en outre qu'il faisait pousser de la marijuana sur la pelouse du Pentagone, et que la récolte serait prête pour le 21 octobre.

«Nous pulvériserons du défoliant sur les cerisiers de Washington et nous teindrons le Potomac en violet» ajouta-t-il.

Ce fut à mon tour de parler : «Des milliers de manifestants bloqueront toutes les entrées du Pentagone. Nous créerons une communauté de joie dans cet endroit où l'on ne s'occupe que de meurtres et de tueries. Puis nous mettrons hors d'état de nuire chacune des institutions fondamentales de la société américaine.»

La presse réagit de façon géniale.

Elle mit en relief une phrase sans importance dans les déclarations de Dellinger : «Pas un seul bâtiment gouvernemental ne sera épargné par nos attaques.» Du coup, Dave, le pacifiste, devenait le chef des commandos de casseurs. La dépêche d'A.P. disait : «Quand on lui demanda si ses partisans resteraient non-violents à Washington, Rap Brown refusa de répondre.»

Et encore : «De son côté, un représentant du ministre de la Défense Robert McNamara s'est refusé à tout commentaire.»

Le Pentagone était pris d'avance.



Mais, comme toujours, ce ne furent ni le Pentagone ni le gouvernement qui bousillèrent notre plan — mais le Mouvement pour la Paix lui même.

Les Enragés de Berkeley (Nancy, Stew, Karen Wald et moi-même) se chargèrent de la rédaction du premier numéro du journal du MOBE, le *Mobilizer*; c'était un journal à diffusion interne qu'on expédiait aux groupes locaux du Mouvement pour la Paix dans tout le pays. Nous y avons fait passer un article de Keith Lampe : « Comment foutre une belle merde. » Il y faisait des suggestions comme celles-ci : « Au moment où les caméras de télé commenceront à prendre les images habituelles de « contre-manifestants », nous retournerons les pancartes « BOMBARDEZ PÉKIN » et on pourra lire de l'autre côté « JOHNSON AIME-T-IL TAILLER DES PIPES ? » Huit mille hippies iront faire la manche aux portes des ambassades, pour créer un gros embarras diplomatique. Nous ferons une grande fête populaire devant la Maison Blanche. Au beau milieu de la fête, un gamin de neuf ans escaladera la grille d'entrée et se mettra à pisser, à pisser, à pisser... »

Pour une belle merde, ce fut une belle merde.

Les délégués des Femmes pour la Paix au Comité national se métamorphosèrent soudain en petites vieilles en chausseries de tennis glapissant contre ces « obscénités ». Elles convoquèrent des réunions extraordinaires pour gueuler : « Comment pourrions-nous distribuer des journaux pleins de mots comme « merde » ou « pisser » ? »

Parmi les dirigeants du MOBE, il y avait un gars qui était aussi un ponte du Syndicat des employés de commerce. L'article de Keith le fit flipper complètement. Keith suggérait aussi qu' « un millier d'enfants



organisent des pillages de masse dans les grands magasins pour s'attaquer au fétichisme de la marchandise qui est un élément moteur de la guerre de génocide». Le syndicaliste se leva au milieu d'une réunion et se mit à gueuler : « Comment voulez-vous que je demande à mes gars de venir à cette manifestation s'ils apprennent que vous voulez piller les magasins qui les emploient ? »

Notre numéro du *Mobilizer* fut mis sous séquestre. On en avait tiré pourtant cinq mille exemplaires. Il vaut maintenant cinquante dollars au marché noir du Mouvement de la Paix.

Ils firent sortir un autre *Mobilizer* avec un article de fond intitulé « Sid Peck⁷³ Répond Aux Questions Que Se Posent les Mères de Familles sur la Manifestation de Washington » (Sid Peck leur assurait qu'elles pouvaient amener les enfants sans crainte et qu'elles auraient le temps de rentrer pour le dîner).

Cette censure au sein du Mouvement me mettait en rage. Tous ces bonzes avaient plus de 40 ans. Ils préparaient une manifestation où des jeunes mecs de 15 à 25 ans allaient verser leur sang et se retrouver en tôle.

Encore une fois, on avait les vieilles crevures à la tribune et les mêmes en bas pour les applaudir.

Les projets d'assaut contre le Pentagone furent progressivement mis au rencart, et l'on insista sur le côté pacifique et légal de la manifestations. Les vieux cons du MOBE voulaient ma peau.

J'avais de plus en plus envie de faire ce que je conseille à tout le monde : plaquer tout ! — planter là cette merdouille bureaucratique. Nancy l'avait déjà fait. Elle était partie rejoindre Abbie et les Diggers⁷⁴ dans le Lower East Side de New York. Mais, au beau milieu d'une des plus âpres de nos luttes fractionnelles au sein du MOBE, notre meilleur allié nous réconcilia brusquement.

Notre meilleur allié : le gouvernement des États-Unis !



Harry Van Cleve, chargé de mission issu d'une de nos meilleures universités, avait été désigné par le Pentagone et les flics pour négocier avec nous. Il nous avertit que si nous ne renoncions pas à notre projet de « bloquer le Pentagone », le gouvernement n'allait pas autoriser notre manifestation.

C'était aussi beau que la musique des Beatles ! Le Mouvement de la Paix avait déconné, mais *le gouvernement, lui, jouait son rôle à la perfection.*

Il ne fallut pas deux jours pour que Martin Luther King, Benjamin Spock⁷⁵ et les S.D.S. se rallient à nous. Avant, ils n'étaient pas très chauds. King ne pensait qu'à son propre mouvement, Spock craignait d'éventuelles violences de les S.D.S. pensaient que les manifestations nationales épuisaient les énergies des groupes locaux. Le gouvernement triompha de ces réticences qui tombaient dès lors qu'une manifestation était interdite !

A l'écoute de nos conversations téléphoniques, le gouvernement dut se rendre compte qu'il était dans la merde. Van Cleve appela Dave Dellinger en demandant une nouvelle rencontre. Et, au cours des deux semaines qui suivirent, il y eut six réunions successives pendant lesquelles des criminels négocièrent avec le gouvernement sur la manière dont ils allaient commettre leurs délits. Van Cleve essaya de nous avoir en nous faisant le coup de l'amitié et en n'envisageant les choses que sous l'aspect « purement technique ». On se serait cru en train de discuter de la fusion de deux trusts.

Le gouvernement essayait une nouvelle stratégie pour contrôler la manifestation. L'interdiction pure et simple ayant échoué, Van Cleve jouait au chirurgien qui doit procéder à l'ablation particulièrement délicate d'un organe abîmé. Sa stratégie consistait à ôter tout son côté dramatique à l'affaire en soulevant mille points de détails dans les négociations.

Il nous grignota nos horaires, ne nous laissa qu'un pont sur le Potomac au lieu de deux, nous interdit d'utiliser des hauts-parleurs aux abords du Pentagone, et décida que nous ne pourrions pas arriver à la Machine de Guerre avant 4 h 30 de l'après-midi (c'est l'heure de la sortie des bureaux).

Les négociations touchèrent à leur fin la veille du siège. Mais il restait encore un détail à régler : le choix de la route que nous prendrions, une fois passé le Potomac, pour nous rendre au Pentagone. Nous voulions emprunter l'autoroute Washington-Jefferson parce que de là, le

Pentagone reste visible tout le temps. L'émotion pourrait donc monter au fur et à mesure qu'on s'en rapprocherait. Mais, sous prétexte de « problèmes de circulation », Van Cleve ne voulait nous accorder qu'une route secondaire, sinueuse et banale, qui menait latéralement au Pentagone.

Je conseillai de rompre les négociations. Mais Dave fit remarquer, avec raison, que « nous ne pourrions pas expliquer aux gens qu'ils se font arrêter et matraquer près des ponts uniquement parce que nous n'aimons pas la route qu'on nous a « autorisée ».

Dellinger signa un accord en notre nom. Nous allions enfreindre les lois, munis d'un papelard officiel ! Faire une manifestation qui aurait un début, un milieu et une fin fixés à l'avance ! Des militants du Mouvement de la Paix allaient venir de tout le pays avec des tickets de bus « spécial week-end » ! Une émeute pour banlieusards en goguette !

Il faisait un temps idéal pour le football, et des dizaines de milliers d'émeutiers en puissance gagnèrent en masse Washington pour le match de l'année. La veille, des milliers de jeunes de Berkeley s'étaient battus contre les flics et avaient fait fermer le bureau de recrutement d'Oakland : la première émeute blanche !

Les journaux parlaient de la manifestation de Washington en employant le jargon militaire : mobilisation, état d'urgence, déploiement de troupes, bataille rangée ! Pour protéger le Pentagone. Johnson avait fait venir le 82^e aéroporté, spécialisé dans les « désordres intérieurs » (ils avaient déjà fait Detroit, Newark et Saint-Domingue).

D'abord le Rassemblement : des discours à la con. Sono pourrie. On retrouve de vieux amis. Les manifestations nationales sont des retrouvailles géantes.

Puis le défilé : on se met en marche ! Les dignitaires devant. Moins vite ! Moins vite !

Super Joel au docteur Spock : « Hé Doc, ça va pas assez vite pour nous — nous on fonce, on marche aux amphés ! »

Le bruit court que les soldats qui entourent le Pentagone ont mis baïonnette au canon.

On passe le pont. Aux termes de notre « accord », nous devrions nous arrêter au parking nord pour écouter encore des discours avant 4 h 30.

Mais les manifestants ne sont pas au courant. Nous approchons du Pentagone.

The Bettmann Archive



Chargez !

On défonce une barrière qui sépare le périmètre prévu pour le meeting de la Grande Saloperie. Le Pentagone est pris d'assaut de trois côtés à la fois.

The Bettmann Archive



C'est le siège !

La guerre entre les pacifistes à cheveux longs et les soldats casqués, baïonnettes pointées. Ça fuse de partout. Les manifestants essaient de se frayer un passage dans le cordon de troupes pour arriver jusqu'au bâtiment. Nous lançons des pierres, des boîtes de bière et des détritius, et les soldats nous assomment avec la crosse de leur fusil. Le premier sang versé devant le Pentagone.

Deux cents garçons et filles, parmi les plus braves du pays, enfoncèrent un des cordons en se servant des hampes de leurs drapeaux viet kong comme de massues, et pénétrèrent à l'intérieur du bâtiment, *dans le Pentagone!* L'armée des États-Unis n'était pas capable d'empêcher les manifestants d'y entrer! Le Pentagone n'était pas invincible!

Les crosses des mousquetons nous repoussèrent et nous battîmes en retraite avec vingt crânes fêlés.

Des torrents de sang.

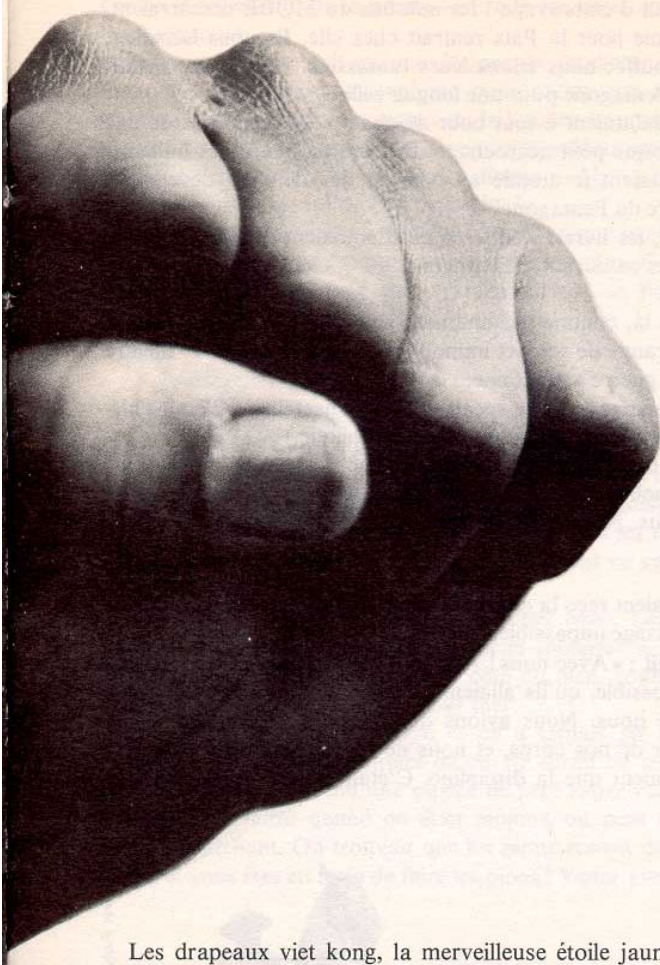
Les manifestants firent la chaîne en face des soldats qui essayaient de les disperser. « La chaîne! La chaîne! »

La chaîne résista et l'armée s'arrêta net. L'armée se retira, nous laissant le terrain que nous avions conquis de haute lutte.

Victoire !



Mei Zimmer



Les drapeaux viet kong, la merveilleuse étoile jaune sur champ de rouge et d'azur, flottait bien haut à quelques mètres du Pentagone!

Des manifestants piquaient leur casque aux soldats et regagnaient en courant la zone libérée. Ils criaient : « Un souvenir ! J'ai un souvenir ! »

De très belles filles à poil allaient voir les GI's et leur proposaient de se débarrasser de leurs uniformes et de venir faire un tour avec elles.

Super Joel planta une fleur dans le canon d'un fusil.

Il y eut un bruit d'embrayage : les autobus du MOBE démarraient. La classe moyenne pour la Paix rentrait chez elle. Ils nous laissaient des tonnes de bouffe; nous étions leurs fantassins. Nous nous installâmes devant le Pentagone pour une longue veille.

Des bagarres éclataient à tout bout de champ. Les caméras de télé enregistraient chaque petit accrochage. D'heure en heure, les bulletins d'information tenaient le monde au courant des derniers développements de la guerre du Pentagone.

Au crépuscule, les livrets militaires qui flambaient faisaient comme un mur de lucioles entourant le Pentagone.

La nuit tomba.

Et nous étions là, comme des animaux nus, puants et velus, faisant face à plusieurs rangs de soldats immobiles, devant le décor de théâtre de la machine de guerre américaine.

Le tout illuminé par la lueur spectrale des projecteurs. (C'était l'histoire de l'Amérique dans le goût de l'imagerie biblique.)

Nous fumions du hasch, nous passant les sticks à tour de rôle et nous prenions une bouchée de sandwich ou d'une pomme avant de les faire circuler entre nous. Nous nous serrions les uns contre les autres pour nous tenir chaud.

Les soldats avaient reçu la consigne de ne pas remuer un seul muscle et de garder un visage impassible.

On leur gueulait : « Avec nous ! Avec nous ! » On croyait dur comme fer que c'était possible, qu'ils allaient balancer leurs casques et venir s'asseoir près de nous. Nous avions des filles, de la défonce, de la bouffe, la chaleur de nos corps, et nous ne recevions d'ordres de personne. Eux n'avaient que la discipline. C'était la lutte de la défonce



Culver Pictures, Inc.

contre le règlement, de la liberté contre la loi, de la spontanéité contre le refoulement.

Pendant toute la nuit et toute la journée du dimanche, les manifestants se relayèrent au mégaphone pour parler aux soldats. Pendant quinze heures d'affilée, les jeunes de la lumpen-bourgeoisie américaine dirent tout ce qu'ils avaient sur le cœur aux soldats américains qui gardaient le Pentagone. Un mec devint dingue : « Mon père est officier, et ils font de lui un assassin ! J'en peux plus ! »

Des rumeurs se mirent à circuler : on disait que trois soldats avaient vraiment balancé leur casque pour se joindre à nous. Il y eut des vivats ! Pour peu qu'on fût resté une semaine devant le Pentagone, le 82^e aéroporté aurait déserté au grand complet !

Stew prit son tour au mégaphone dans l'après-midi du dimanche. Dès les premiers mots, il capta l'attention des soldats :

« Nous avons grandi dans le même pays, et nous avons à peu près le même âge. Nous sommes frères, parce qu'en grandissant nous avons écouté les mêmes programmes de radios, regardé les mêmes films à la télé, et nous partageons les mêmes idéaux. C'est ce système de merde qui nous sépare.

Mes idées, je ne les ai pas trouvées chez Mao, Lénine ou Ho Chi Minh. Je les ai trouvées dans « Le Justicier solitaire⁷⁶ ». Le Justicier solitaire, celui qui combat toujours du côté du bien, contre le mal et l'injustice. Celui qui ne tire jamais pour tuer...

J'ai été en classe à Brooklyn et on a jamais pu blairer les profs vachards. On espérait toujours qu'on en aurait de moins vaches. Le gouvernement est devenu une espèce de prof super-vache. Et ce qu'on pouvait pas blairer quand on était mômes, on peut encore moins le sentir maintenant. On trouvait que les pions étaient des salopes et des putes, et vous êtes en train de faire les pions ! Venez avec nous ! »

Des flics fédéraux sortaient des rangs de temps en temps pour essayer de choper ou de matraquer des gars qu'ils avaient repérés. Des bagarres éclataient sec et se propageaient rapidement. Le bruit courut que d'ici une demi-heure, les soldats allaient charger et nous massacrer sur les marches du Pentagone. On prenait au sérieux n'importe quel bobard. Pendant la nuit, alors que les équipes de télé étaient allées

se coucher, ils chargèrent en effet et quelques centaines d'entre nous furent arrêtés ou matraqués.

En regardant autour de nous, nous nous sommes rendus compte que nous formions vraiment le dernier carré de la manif des cent mille pacifistes. Les gueux, les pouilleux, les cheveux-longs, les nègres-blancs de la société américaine — et aussi les nègres-blancs du Mouvement pour la Paix. Nous avions peur mais nous étions entre frères.

Dimanche, à minuit. Nous étions là depuis trente heures. Une voix mécanique, la voix du Grand Frère d'Orwell, sortit du bâtiment du Pentagone et annonça que tous ceux qui ne videraient pas immédiatement les lieux seraient arrêtés. Les grands cars arrivèrent.

Nous nous étions jurés d'échapper autant que possible à toute arrestation, mais il fallait une fin théâtrale à la prise du Pentagone. En un quart d'heure, les fédéraux et les soldats eurent ramassé cinq cents d'entre nous et les entassèrent dans les cars.

Je fus arrêté au moment où j'allais accomplir un acte religieux : pisser contre le mur du Pentagone. Cela me permettait de satisfaire un besoin urgent tout en adoptant une attitude morale dont l'importance n'échappera à personne. J'exigeai qu'on m'incolpe pour « avoir uriné contre le Pentagone » : un crime à la fois politique et sexuel. Mais ils m'arrêtèrent pour « vagabondage » et me gardèrent trente jours en prison. Après qu'ils nous eurent embarqués, des équipes de nettoyage s'amènèrent pour enlever le reste des ordures. Ils firent de leur mieux pour tout passer au peigne fin, afin que le personnel, lors de la relève de cinq heures, le lundi matin, ne s'aperçoive de rien. Mais l'inscription que nous avions « bombé » sur la façade : LE CHÉ VIT, résista à tous leurs efforts.

toutes les machines de l'Homme
et tous les esclaves de l'Homme
ne purent laver le sang
en temps voulu.





13. Manuel du parfait yippie.

On s'est payé une sévère défonce pour aborder le problème *avec* logique.

C'est la révolution de la *jeunesse* : *Youth*.

Je retiens « Y ».

Elle est *internationale*.

Je retiens « I ».

Elle est faite par des gens qui veulent se marrer, connaître l'extase, la vraie vie — c'est une *party*.

Et je retiens « P ».

Et qu'est-ce j'obtiens ?

« Youth International Party » — Party internationale de la jeunesse.

Paul Krassner⁷⁷ saute en l'air et se met à gueuler : « YIPpie ! On est des yippies ! »

Un mouvement venait de naître.

C'était la nuit du nouvel an. Et, sur l'instant, tous ceux qui étaient réunis ce soir-là ont su qu'en quelques mois, « yippie » allait passer dans le langage courant.

Abbie, Anita, Paul, Nancy et moi nous nous sommes mis à faire des bonds en criant : yip-yip-yippie !

Les gens allaient-ils adopter ce nom de « yippies » ?

Quelques mois plus tôt, Dean Rusk était venu à Berkeley et nous avions parcouru les rues en tous sens, mis le feu aux boîtes à ordures, éclaboussé de sang les voitures officielles et bloqué la circulation. En cavaland, on criait quelque chose qui ressemblait à « yippie » !



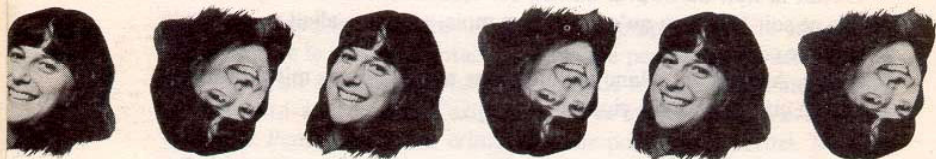
Yippie, le bruit d'une manifestation de rue.

Yippie — le nom d'une organisation qui n'en est pas une, d'un parti qui n'est pas politique : Party internationale de la jeunesse, Y.I.P. Le nom, aussi, de celui qui prend part à la Party : un yippie ! Et son cri de guerre :

YIPPIE !

Les mythes proposent à la jeunesse un modèle auquel elle peut s'identifier.

Les mythes de l'Amérique — de George Washington à John Wayne en passant par Tarzan et Superman — sont morts. La jeunesse américaine doit créer ses propres mythes. Un homme nouveau venait de naître. L'homme qui fume du hasch tout en faisant le siège du Pentagone. Mais il n'y avait pas de mythe pour décrire ces jeunes mecs givrés qui n'attendent pas d'avoir passé 14 ans, même au beau milieu du Kansas, pour se défoncer à l'acide, laisser pousser leurs cheveux et désertier leur famille et leur école. Il n'y avait pas d'image pour représenter tous ces artistes qui s'échappent de la prison de la classe moyenne américaine et vont vivre et créer dans la rue.



Le marxiste super-planant, le bolchevik psychédélique. Il ne se sent pas à sa place dans les S.D.S., et pourtant il n'est ni un hippie fleuri, ni un étudiant gauchiste. Il pratique la défonce militante. C'est un croisement hybride de gauchiste et de hippie, différent de l'un comme de l'autre, entièrement nouveau.

C'est le camé qui aime le combat de rues, le marginal qui se balade avec un flingue à la ceinture.

C'est le super-enragé, dingue, pas commode, chevelu, barbu, plein de poils partout. Sa vie est un théâtre en mouvement perpétuel; chaque jour il crée la nouvelle civilisation sur les ruines de l'ancienne qu'il est en train de démolir.

La réalité était là. Tout ce qui manquait, c'était un mythe pour rassembler les énergies.



Les yippies ont fabriqué ce mythe de toutes pièces, et le mythe à son tour a réveillé les ardeurs des yippies en puissance dans toutes les petites villes et tous les villages américains, et ils ont balancé leurs bouquins, et ils se sont mis à jouir.

Les yippies allaient se servir de la Convention démocrate et de ses pompes théâtrales pour bâtir leurs tréteaux et mettre en scène le mythe; nous allions piquer le premier rôle aux Démocrates, la presse ne s'intéresserait qu'à nous, et le spectre yippie allait commencer à hanter l'Amérique.

Le mythe devient réel quand il offre aux gens une scène sur laquelle ils viennent *jouer* leurs rêves et leurs désirs.

Le mythe dépasse toujours ce qui l'a fondé. Le mythe du Che est beaucoup plus puissant que l'individu Che Guevara. Le mythe des S.D.S. est plus fort que les S.D.S.

Le mythe yippie renversera le gouvernement.

Le mythe fait la révolution. Marx est un mythe. Mao aussi. Bob Dylan est un mythe. Il y a un mythe des Panthères noires.

Les gens essaient de réaliser le mythe; c'est là qu'ils tirent le meilleur d'eux-mêmes.



Le secret du mythe yippie, c'est qu'il est absurde. Son préambule officiel est une feuille de papier vierge.

Aussitôt le gauchisme officiel nous tomba dessus : on nous accusait d'être un ramassis de camés apolitiques complètement délirants, et de vouloir détourner la «révolte politique des jeunes» vers la drogue, le rock et les «be-ins». Les hippies voyaient en nous des marxistes en costumes psychédéliques, utilisant les mêmes arguments pour politiser la jeunesse en appelant sur elle la répression policière.

Les hippies nous prennent pour des militants, et les militants nous prennent pour des hippies. Il n'y a que la droite qui ne se trompe pas sur notre compte.

Le slogan des yippies c'est : «Révoltez-vous ! Y en a marre des patates au lard⁷⁸ !» La presse bourgeoise s'imagina que «patate au

lard » était une allusion à Lyndon Johnson et que nous voulions lui faire perdre son emploi. Quelle erreur ! Ça nous faisait marrer, parce que nous aimons bien Johnson. Johnson était notre leader, notre père spirituel, notre gourou. Que serions-nous devenus sans Johnson ?

Les patates au lard, tout le monde connaît ça. Pour certains, ce sont les examens, pour d'autres les dettes, pour d'autres encore, c'est l'acné. Les yippies sont pour la participation absolue. Pour devenir yippie, on n'a pas besoin de faire état de telle ou telle idéologie.

Invente tes propres slogans. Proteste contre ce que tu voudras. Chacun est son propre yippie.

Tout ce qu'on a à faire pour être yippie, c'est d'être un yippie.

« Yippie » : rien d'autre qu'un *prétexte* à ta révolte.

Si tu demandes : « Est-ce que les yippies existent ? », c'est que tu n'es pas un yippie.

Si tu dis : « Les yippies, ça n'existe pas », tu n'es pas non plus un yippie.

Le yippie de l'année dernière est déjà chenu.

Le yippie de cette année fait chier.

Les yippies font les dingues pour que les jeunes se disent : « Je peux me conduire comme un dingue, ça marche ! » Si quelqu'un va plus loin dans le délire que les yippies, ça veut dire qu'il est temps de le rattraper et de le dépasser, ou sinon de dissoudre le mouvement.

Le credo des yippies c'est qu'il ne peut pas y avoir de révolution sociale sans révolution dans les esprits, et qu'il ne peut pas y avoir de révolution dans les esprits sans révolution sociale.

Un « dirigeant » yippie, ça n'existe pas. Il y a 646,5 millions d'espèces différentes de yippies, et le yippie est par définition un *dirigeant*. Les yippies sont tous des *dirigeants*, des *chefs*, sans personne pour les suivre.

Les yippies font tout ce que nous avons envie de faire, au moment où ça nous prend. Les yippies savent que nous sommes sains d'esprit et que tous les autres sont fous, c'est pourquoi nous nous appelons « les Dingues ». Les yippies disent : si tu prends pas ton pied, laisse tomber !

Pour nous, le sexe, le rock'n'roll et la came font partie d'un vaste complot communiste ourdi contre l'Amérique.



Quand nous pleurons, nous rions; et quand nous rions, nous pleurons.

Pour être un vrai yippie, il faut regarder chaque jour la télé en couleur pendant au moins deux heures (surtout les informations).

Pour un yippie, prendre un *pied fantastique*, c'est : renverser le gouvernement.

Les yippies sont tous maoïstes.

Les yippies ne sont pas sérieux : ils prennent leurs désirs pour la réalité.

Nous vengerons le meurtre du Che.

Un journaliste : Où les yippies trouvent-ils leur argent ?

Un yippie : Demande plutôt au pape où il a trouvé son anneau !

Les yippies sont une faune citadine. Dans un embouteillage, nous sommes chez nous.

La gauche revendique le plein emploi pour tous; nous revendiquons le chômage généralisé. Le monde *doit* nous entretenir !

Les bourgeois font dans leur froc quand les yippies leur exposent

quel est le problème politique le plus important dans l'Amérique d'aujourd'hui : les chiottes payantes !

Les yippies veulent cavalier à poil dans les couloirs du Congrès.

Les yippies font des réunions stratégiques ultra-secrètes avec Ronnic Reagan pour trouver des moyens de radicaliser les étudiants de Berkeley.

Les yippies se défontent rien qu'à écouter les discours de Fidel.

Nous avons démarré le mouvement avec un bureau, une liste d'adresses, trois lignes téléphoniques, cinq permanents appointés, des assemblées générales hebdomadaires et des réunions tout aussi hebdomadaires du comité directeur. Nous étions l'équipe la plus disciplinée, la plus dure à la tâche qu'on ait jamais vue — mais ça ne nous empêchait pas d'exalter et de vénérer la fainéantise et l'indiscipline. En tant que yippies, nous sommes une contradiction vivante.

La marijuana est obligatoire à toutes les réunions yippies.

Les yippies prennent de l'acide dès le petit déjeuner. Ça nous met plus près des réalités.

Holden Caulfield⁷⁹ est un yippie.

Le Nixon de jadis était un yippie; le Nixon d'aujourd'hui ne l'est plus.

Les yippies pensent que tous les non-yippies sont des yippies refoulés. Nous essayons de faire sortir le yippie qui sommeille dans l'inconscient de chacun.

Les yippies proclament : « Amortis du monde entier, plaquez tout ! Vous n'avez rien d'autre à perdre que vos chemises empesées ! »

Et quand tout le monde sera

Yippie!

Ce sera la révolution.

14. Nos dirigeants ont sept ans.

L'Amérique dit : **Ne fais pas ça.**

Les yippies disent : **Fais-le !**

Toutes les actions des yippies sont destinées aux gosses de 3 à 7 ans.

Nous dévergondons les enfants.

Notre message, c'est : ne grandissez pas. *Grandir, c'est abandonner ses rêves.*

Nos parents mènent une guerre de génocide contre leurs propres enfants. Le système économique n'a rien à foutre de la jeunesse, il n'en a pas besoin. Tout a *déjà* été construit. Notre seule existence est *déjà* un crime.

En toute logique, ils devront nous éliminer.

Alors, l'Amérique envoie ses « nègres de jeunes » se faire crever la peau au Viet-nam.

L'école a pour unique fonction d'empêcher les jeunes des classes moyennes d'être à la rue. Les lycées et les universités sont des crèches pour jeunes, sous leurs noms à la gomme.

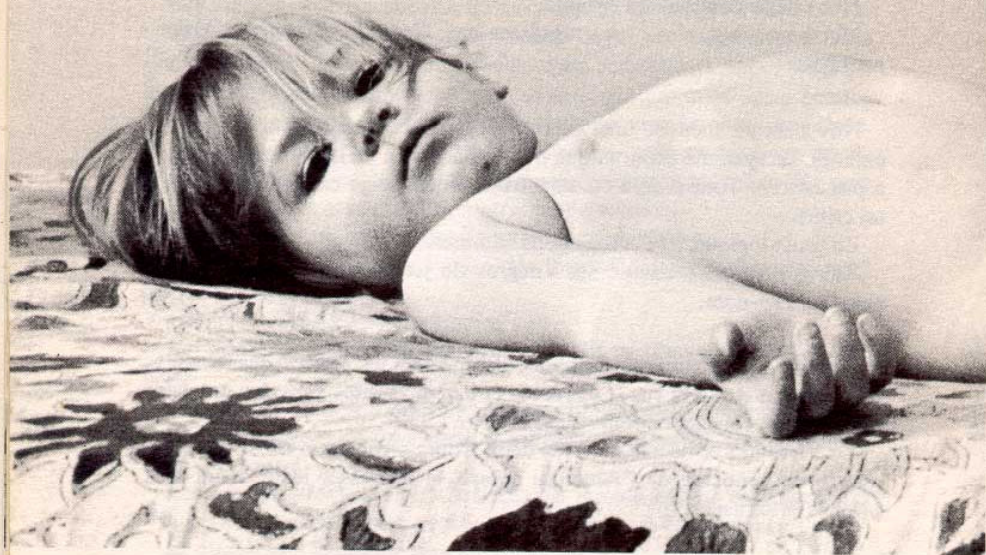
Le Viet-nam et l'école sont les deux fronts principaux où se livre la guerre de génocide de l'Amérique contre sa jeunesse, juste avant les prisons et les asiles.

L'Amérique dit : l'Histoire est *finie*. Intégrez-vous. On a découvert le meilleur système de toute l'histoire de l'humanité — c'est *le nôtre*. On n'aura jamais rien de mieux, parce que l'homme est égoïste, avaricieux, parce qu'il porte le stigmate du péché originel. Et si nous ne voulons pas nous intégrer, ils nous bouclent.

Mais pour les masses du monde entier, l'histoire ne fait que commencer. Et nous, les mêmes, nous voulons aussi tout recommencer à partir de presque rien. Nous voulons être des héros, comme ceux des livres d'histoire. Nous n'avons pas vécu la Première Révolution américaine. Ni la Deuxième Guerre mondiale.

Nous avons manqué les révolutions chinoise et cubaine. Allons-nous passer notre vie à faire des grimaces béates en regardant la télé ?

*Une société qui abolit toute aventure, fait de l'abolition de cette société la seule aventure possible*⁸⁰.



Les gros pontes républicains voient leurs gosses devenir les leaders du S.D.S. Les enfants des marchands de canons deviennent hippies. Des fils de sénateurs se font prendre à fumer du hasch.

La guerre des générations dépasse les barrières de classe et de race et installe la révolution dans chaque living-room bourgeois.

La révolution a secoué les lycées en 1968. Bientôt, elle gagnera les écoles primaires, puis les cours élémentaires.

Les dirigeants de notre révolution ont 7 ans.

15. Ne fais jamais confiance aux plus de 40 ans.

« NE FAITES JAMAIS CONFIANCE AUX PLUS DE 30 ANS. »

Ainsi parla Jack Weinberg, au cours d'un meeting du Free Speech Movement de Berkeley, et les deux mille participants se levèrent pour l'acclamer.

La guerre des générations commençait.

Tout le monde était d'accord sur les objectifs du F.S.M. Mais certains disaient : « Soyez patients, suivez la voie habituelle », tandis que d'autres criaient : « J'en ai marre de glander. »

Tout à coup nous nous sommes rendus compte de ce que ça signifiait. Au lieu de se casser le cul à interroger les gens sur leurs convictions politiques, contentons-nous de leur demander leur âge !

Quand on a dépassé 30 ans et qu'on n'est pas mort, c'est qu'on s'est fait son trou dans la société en oubliant les idéaux de sa jeunesse. Les plus de 30 ans sont dans une barque qui fait eau de toutes parts, ballottée par une mer orageuse. Et ils nous disent : « Ne secouez pas trop la barque ! » Mais bientôt, ce beau slogan des radicaux, « Ne fais jamais confiance aux plus de 30 ans », fut repris par les conservateurs qui en firent un usage détourné ; et les plus de 30 ans nous dirent : « Quand vous aurez 30 ans, vous serez comme nous ! » Pour eux le mouvement révolutionnaire correspond à une crise d'adolescence qui se terminera dans les banlieues résidentielles. Certains parmi nous ont eu 30 ans. Nous n'avons toujours pas mûri. Nous disons : « Ne fais jamais confiance aux plus de 40 ans. »

Nous sommes d'éternels adolescents.

Nous refusons la classe moyenne, ses carrières et sa barque.

Notre culture — la culture des hippies chevelus — n'a pas d'âge. Que nous ayons 40, 30, 20 ou 10 ans, nous vivons ensemble au coin des mêmes rues.

L'âge ? Qu'est-ce que c'est ? Nous n'avons même pas de montres.

Aucun cheveux-longs ne demandera jamais son âge à l'un de ses semblables.

Ce serait contre-révolutionnaire. Avec les cheveux longs et les barbes, tout le monde a le même âge.

Quand nous aurons 35 ans, nous espérons en paraître 15.

Nous ne nous connaissons que par nos *prénoms*.

C'est *maintenant* que nous vivons.

Les libéraux du *Village Voice*⁸¹ et le maire de Chicago, Daley⁸², utilisent contre nous le même argument : notre âge.

Ils gueulent en chœur : « C'est qu'une bande de types de 30 ans qui veulent dévoyer la jeunesse. »

Ça nous fait rire d'entendre ça, vu que nous avons découvert la fontaine de jouvence. On a l'âge qu'on veut bien avoir. L'âge, c'est dans la tête.

On est né deux fois.

La date qui compte est la deuxième — la date de naissance révolutionnaire.

Je suis né à Berkeley en 1964 avec le F.S.M.

J'ai 5 ans !

Et quand le *Village Voice* et Daley disent : « Ne faites jamais confiance aux plus de 30 ans », je leur réponds :

J'ai encore 25 ans devant moi !

Devenir adulte, c'est accumuler de la merde. Rester jeune, c'est rejeter autant de merde qu'on en reçoit. Je suis pour le droit de vote à 5 ans et qu'interdiction soit faite aux plus de 40 ans de voter ou d'être élus tant qu'ils n'auront pas dégueulé toute leur merde.

L'un des plus yippies d'entre les yippies a été Bertrand Russell, qui fit son premier « sit-in » alors que le calendrier lui donnait 90 ans bien sonnés.

Nikita Kroutchev, 60 ans, Premier ministre de toutes les Russies, martela sa table avec son soulier aux Nations unies, dans un accès de rage enfantine.

Il n'y pas d'âge pour devenir yippie !

On ne peut pas avancer comme excuse son âge physique.

Les années cinquante ont marqué un tournant dans l'histoire de l'Amérique. Ceux qui sont devenus adultes avant ces années-là vivent aujourd'hui dans un univers mental nazi, un univers de camps de concentration, de dépression économique et de rêves communistes enstalnisés. Un enfant d'avant les années cinquante qui sait encore rêver est une rareté.

Les jeunes qui ont grandi depuis vivent dans un univers de supermarchés, de télé couleur, de guerre de guérilla, de communication de



masse, de psychédéisme, de rock et d'hommes marchant sur la Lune. Pour nous, *rien n'est impossible*. Nous pouvons *tout* faire.

Ce fossé entre les générations est le plus large de toute l'histoire humaine. La génération d'avant 1950 n'a *rien* à enseigner à celle d'après 1950. C'est pourquoi le système scolaire se casse la gueule.

Le désespoir de la génération d'avant va croissant. Nous, les rêveurs, nous troublons le sommeil sans rêves de l'Amérique.

Ils ont vécu le temps où l'Allemagne construisait des camps de concentration pour les juifs et autres fauteurs de troubles.

Vont-ils nous envoyer, nous, leurs enfants, dans des camps de concentration ?

16. Les cheveux longs?
— Mais, tante Sadie, c'est un
complot communiste !



J'ai fait connaissance avec le communisme à travers des histoires de famille et grâce à un consommé de poulet du tonnerre de Dieu. Il y a une brebis galeuse dans chaque famille. Chez nous, c'était tante Sadie, qui habitait New York.

On racontait dans la famille qu'elle était allée en Russie voir Staline.

Quand j'étais gosse, nous allions souvent rendre visite à tante Sadie. Son consommé de poulet était le meilleur du monde. Elle me disait toujours : « **JERRY**, tu as sûrement encore faim. Fais-moi plaisir, reprends-en **JERRY CHÉRI**. Mange encore un peu de ce bon consommé. »

Et elle en versait une nouvelle louchée dans mon bol déjà plein à ras-bord en me soufflant au passage : « Les capitalistes ont besoin de chômeurs pour maintenir leurs salaires de misère. »

Je perdis de vue tante Sadie et je devins à mon tour une brebis galeuse. Puis, un beau jour, sans s'être annoncée, tante Sadie frappa à la porte de ma piaule du Lower East Side. Je ne l'avais pas revue depuis



dix ans. « Tante Sadie ! criai-je en l'embrassant très fort, moi aussi je suis un coco ! »

Elle ne daigna même pas sourire.

Elle n'était donc plus communiste ?

« Tante Sadie, qu'est-ce qui ne va pas ? »

Elle hésita. « **JERRY**, pourquoi ne vas-tu pas chez le coiffeur ? »

Je lui servis un grand bol de consommé du tonnerre de Dieu que Nancy avait préparé et je me mis à expliquer :

« Tante Sadie, les cheveux longs, c'est un complot communiste ! Les cheveux longs dérangent plus que l'idéologie. C'est un moyen de communication en soi. Nous formons une nouvelle minorité ethnique, une communauté de cheveux-longs qui a pris pied dans tout le pays. C'est une nouvelle identité, de nouvelles valeurs. Nous autres cheveux-longs, nous pratiquons la fraternité des rues.

Pour les mêmes, les cheveux courts symbolisent l'autorité, la discipline, la vie chiante, le règlement, la haine de la vie ; tandis que les cheveux longs, c'est se laisser aller, être libre, être disponible.

Notre stratégie consiste à arracher les enfants de bourgeois à leurs parents. Écoute ! Hier, une bagnole m'a croisé dans la rue. Il y avait un couple sur le siège avant, et à l'arrière leur gosse, qui avait peut-être 8 ans. Et le gosse m'a salué du poing !

— **MAIS, JERRY...** balbutia tante Sadie.

— Tante Sadie, les cheveux longs font de nous des *nègres*. Pour quel-qu'un qui a les cheveux longs, l'Amérique n'a plus le même visage. Nous sommes des parias. Nous, les enfants de la classe moyenne blanche, nous nous identifions aux Indiens, aux Noirs, aux Vietnamiens, à tous les exclus de l'histoire américaine.



— **MAIS ENFIN JERRY** me coupa tante Sadie, les Noirs des ghettos se font du tort, avec tout ce vandalisme et ces exactions...

— Les cheveux longs polarisent, tante Sadie. C'est tout de suite le choc des cultures. Ça force les gens à *agir* au lieu de *subir*. Et, dans une société de consommation passive, c'est déjà révolutionnaire.

Avoir les cheveux longs, c'est comme quand on dit « Bonjour » à tout le monde dans la rue. Il y a des gens qui répondent machinale-

ment « Ça va ? », mais la plupart sont furieux parce qu'on dérange leurs habitudes.

— **JERRY**, tu as tant possibilités. Mais fais-toi donc couper les cheveux. Ça te rend ridicule. Personne ne te prend au sérieux.

— Mais non, tante Sadie, au contraire ! Tout le monde me prend au sérieux justement à cause de mes cheveux longs ! Partout, nos cheveux longs expriment ce que nous pensons du Viet-nam, de Wallace, de la lutte sur les campus, de la drogue. Nous sommes une publicité vivante pour la révolution. Des pancartes ambulantes.

Chaque réaction en face de quelqu'un qui a les cheveux longs équivaut à une crise de conscience pour les gens « normaux ». Nous forçons les adultes à ramener toutes leurs répressions à la surface, à dévoiler leurs vrais sentiments.



Roz Payne

— **LEURS SENTIMENTS ? ALLONS DONC, JERRY**, dit tante Sadie. De mon temps, je t'assure, j'étais une vraie révolutionnaire. J'ai été invitée à un congrès en Union soviétique, en présence de Staline. Et qui crois-tu qu'on désigna pour nous représenter ? Hein, qui ? Je vais te le dire : des gens corrects, propres, des gens comme il faut. Je n'avais pas les cheveux longs, moi. Je ne sentais pas mauvais...

— Tante Sadie, j'en ai rien à foutre des congrès.

— Peut-être bien, répondit-elle, en repoussant avec brusquerie le bol plein de l'excellent consommé de Nancy (qu'elle n'avait même pas goûté), n'empêche que tu pourrais être propre et net. Ta mère t'as pas appris à sentir mauvais, dis !

— Tante Sadie, que tu me croies ou non, tu as honte de ton corps. C'est naturel qu'un homme se laisse pousser les cheveux et qu'il ait une odeur d'homme. Nous descendons du singe, et nous devons en être fiers. Nous sommes des fils de la nature perdus dans le monde des machines et des ordinateurs. Les cheveux longs, c'est plus beau que les cheveux courts. Nous aimons notre corps. Et même, parfois, nous nous reniflons sous les aisselles.

Les grandes personnes racontent aux enfants que les Noirs sentent mauvais. Quand on leur demandait : « Qu'est-ce qu'ils ont de spécial, les nègres ? » ils répondaient : « Vas les sentir, et tu comprendras. » Aujourd'hui, ça a changé. Si un petit-bourgeois se risquait à dire des trucs pareils, le Pouvoir Noir lui écraserait sa face de con d'un coup de poing ; alors, il s'en prend aux hippies. Nous leur disons : « Venez nous renifler un peu et vous comprendrez » et ils répondent en nous criant de loin : « Va te laver, crasseux ! »

Les Américains sont puritains. L'Amérique a peur du sexe. L'Amérique est une prison sexuelle, et les hommes qui y sont enfermés croient avoir besoin de jouer les surmâles ; ils croient que faire montre de tendresse, c'est de la faiblesse. On enseigne aux femmes que s'affirmer soi-même, ça n'est pas féminin. Et les Marines vont au Viet-nam, et ils se font botter le cul par les femmes viet kong.

Avec les cheveux longs, nous commençons à nous libérer de l'oppression sexuelle qui est à la racine de cette société militarisée. C'est le début d'un assaut sexuel généralisé qui détruira les structures économiques et politiques de la société américaine.

— Dieu fasse qu'elle soit détruite, **JERRY**, gémit tante Sadie, le visage dégoulinant de larmes de consommé. Mais ça irait sûrement plus vite si tu te coupais les cheveux et si tu t'habillais correctement. »

On en était au même point. Quelle tristesse ! Les deux brebis galeuses de la famille n'arrivaient pas à s'entendre !

« **JERRY**, dit tante Sadie avant de partir, souviens-toi seulement d'une chose : il y a deux classes, la bourgeoisie et le prolétariat. On est d'un côté ou de l'autre, mais ça n'a rien à voir avec les cheveux. Vas donc chez le coiffeur. Tu ne fais que te nuire à toi-même... »



Je l'embrassai, acceptai les vingt dollars qu'elle m'offrait «pour acheter des vêtements plus convenables» et nous nous séparâmes.

Je lui criai dans l'escalier : «Tante Sadie, méfie-toi ! Il y a des chauves qui ont les cheveux beaucoup plus longs que moi !»

17. *La marijuana est illégale ? Bravo !*

La marijuana fait de chacun un Dieu.

Défonce-toi, et tu auras envie de brancher le monde entier. On ne dit jamais « ma came », on dit toujours « notre came ». Tout est à tous. C'est la drogue communiste.

L'herbe transforme le milieu ambiant. Toutes les barrières qui nous protègent les uns des autres sont abolies.

L'herbe voyage à travers une chambre comme un baiser sans cesse en mouvement. Fume un joint dès le matin. Et plane, plane toute la journée.

La journée de huit heures, voilà l'ennemi.

Quand on est défoncé au hasch, on ne jouit que d'une chose : l'instant qui passe. Une minute dure une heure; une heure passe comme une minute. « Merde, j'ai oublié que j'avais un rancart ! » Les rendez-vous, les horaires, l'heure, les délais, plus rien de cela n'existe. On ne fait plus que ce qu'on veut, quand on veut.

La marijuana est le théâtre de rue de l'esprit.

La marijuana, c'est la destruction des écoles. L'enseignement conditionne. Le hasch déconditionne. L'école fait de nous des cyniques. Le hasch fait de nous des rêveurs.

L'enseignement fixe toutes nos capacités mentales sur des « sujets », des « catégories », des séparations, des concepts. Le hasch brouille tout dans nos cerveaux et le monde devient un fouillis complet.

Nous nous roulons par terre en nous tordant de rire quand les profs, les experts, les psychologues (nos soi-disant maîtres) se mettent à nous analyser, à débattre de notre culture et du hasch. Nous réagissons comme les sauvages d'Afrique quand Margaret Mead⁸³ leur est apparue armée d'un stylo-bille et d'un bloc-note.

Quelqu'un qui parle du hasch sans en avoir jamais fumé, c'est comme une bonne sœur qui pexerait sur le sexe.

Le seul expert, c'est celui qui en prend.

Une famille qui se défonce est une famille unie.

L'herbe est une drogue magique parce qu'elle saute par-dessus le

fossé des générations. Nous devons tous brancher nos vieux. La marijuana rajeunit les vieux; elle ravive tout le passé qu'ils ont refoulé.

Mais il n'y a pas beaucoup d'adultes qui osent seulement tirer une taffe. Ils en parlent comme leurs parents parlaient de la masturbation. Combien de mômes — des milliers ? — ont été bouclés dans des hôpitaux psychiatriques par leurs parents parce qu'ils fumaient du hasch ! L'école n'est pas aussi efficace que la prison; mais quand on est entré dans un hôpital psychiatrique, on n'en sort plus. Les profs ont peur de se faire inviter par les étudiants : et si des fois on leur passait un joint ? C'est illégal. Et si c'est illégal, ils risquent de se faire arrêter. Et s'ils se font arrêter, ils perdent leur boulot. La logique de la peur. On n'a rien à apprendre de gens qui ont peur.

En 1968, l'usage de la marijuana s'est généralisé dans l'armée. Et en 1969, c'est le mauvais moral, et même l'insubordination qui se sont généralisés.

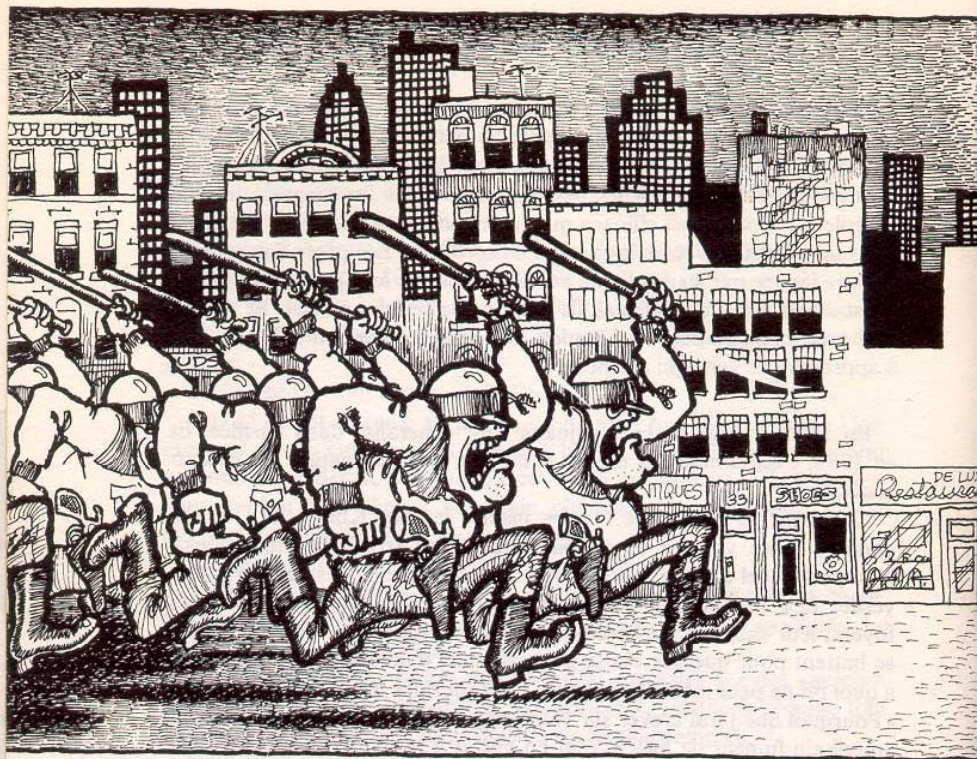
Comment se fait-il que l'herbe inspire le Viet Kong alors qu'elle annihile toute volonté de se battre chez les troupes américaines ? N'importe quel fumeur vous le dira : la marijuana, c'est un sérum de vérité. Les Viet Kongs défendent leurs parents, leurs enfants, leurs foyers; leur sacrifice est héroïque et noble. Tandis que les Américains se battent pour quelque chose d'impalpable, d'invisible, quelque chose à quoi on ne peut même pas croire. Leur sacrifice est absurde et inutile. « Pourquoi que j'irai crever sur Hamburger Hill⁸⁴ ? » demande le soldat américain fumeur de hasch, tout en visant à la tête l'officier qui vient de lui donner l'ordre de prendre une colline que les Viet Kongs sont seuls à vouloir vraiment.

Si le Pentagone essaie d'éliminer l'usage du hasch dans l'armée, il devra détruire l'armée pour y arriver. Mais si on laisse les troupes se défoncer, les casernes seront bientôt aussi agitées et incontrôlables que les universités. Qu'est-ce qui se passera quand les appelés rentreront chez eux ? « Quoi, on est assez grands pour faire la guerre et se faire tuer, mais pas pour fumer de l'herbe ? »

Les gauchistes disent : je proteste.

Les hippies disent : je suis.

L'herbe a détruit le gauchisme en tant que mouvement minoritaire et a construit à sa place une nouvelle culture de la jeunesse.

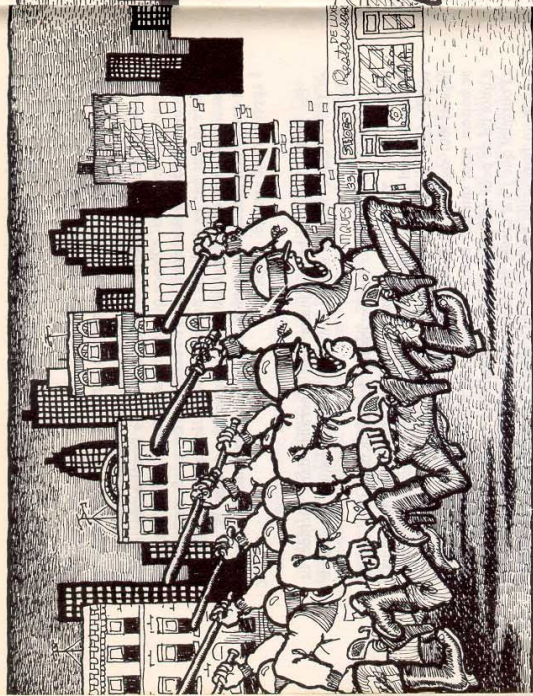


L'herbe nous dit que notre vie est en jeu, pas nos consciences. En tant que «drogués», nous sommes immédiatement confrontés au monde réel : les cochons, la taule, les juges, les procès, les flics des stups déguisés, la paronoïa, la guerre contre les parents.

Toute une génération de fumeurs de fleurs a été déclarée hors-la-loi. Il y a plus deux cent mille personnes en taule pour possession de marijuana. Tant qu'un seul d'entre eux restera en prison, nous sommes tous des prisonniers. C'est la solidarité des salives.

L'herbe nous dit de nous foutre de la loi et des tribunaux. A qui se fier : à Richard Milhous Nixon ou à nos propres sens ?

Nous sommes ce qui nous défonce.



L'herbe nous dit que notre vie est en jeu, pas nos consciences. En tant que « drogues », nous sommes immédiatement confrontés au monde réel : les cochons, la taule, les juges, les procès, les flics des stupés déguisés, la paranoïa, la guerre contre les parents.

Toute une génération de fumeurs de fleurs a été déclarée hors-la-loi. Il y a plus de deux cent mille personnes en taule pour possession de marijuana. Tant qu'un seul d'entre eux restera en prison, nous sommes tous des prisonniers. C'est la solidarité des salives.

L'herbe nous dit de nous foutre de la loi et des tribunaux. A qui se fier : à Richard Milhous Nixon ou à nos propres sens ?

Nous sommes ce qui nous défonce.

Les polivrots boivent en suisse. Ils se saoulent et ils sont déguaulasses. Ils dégueulent partout. Ils tombent dans les vapes. L'alcool affaiblit les sens.

Les haschichins fument ensemble. La défonce nous rapproche les uns des autres. Nous nous interpenétons. Comment faire la révolution sans être ensemble ?

Légalisez la marijuana, la société se délinguera.
Continuez à l'interdire, vous aurez bientôt une révolution.

18. *Ho Chi Minh est un Agent Yippie.*

« La révolution a pour but d'ouvrir toutes les portes et de faire sauter toutes les serrures. » C'est ce que je disais au douanier de Vancouver tandis qu'il me coinçait derrière une porte solidement verrouillée pour vérifier si je présentais toutes les garanties morales nécessaires pour entrer au Canada.

« Faites-vous usage de drogues ? me demanda-t-il.

— Hé oui, dis-je. Je ne sais pas mentir, moi.

Son stylo se mit à triquer. Il fit une croix sur la case correspondante.

« Quelles drogues ?

— Le coca-cola.

— Voulez-vous renverser le gouvernement du Canada par la violence ?

— Non, dis-je. J'étais encore sur le territoire américain, et je trouve qu'il est incorrect de vouloir renverser le gouvernement d'un pays où l'on ne se trouve pas. Il y a un tas de salopards aux U.S.A. qui ne se gênent pas, à chaque fois qu'ils peuvent, pour prôner le renversement de toutes sortes de gouvernements — de Chine, de Russie, de Cuba, du Nord-Vietnam — le leur excepté bien sûr.

J'en avais ras le bol de ce douanier.

« Plaque tout ça ! Il n'y a pas de frontière entre les U.S.A. et le Canada ! Elle est dans ta tête ! Nos corps suffisent comme passeports ! La terre est ronde ! » J'essayai de le convaincre d'enlever son uniforme. C'était une barrière entre nous deux.

« Cette saloperie de machine ne tombera en panne que le jour où toi et tes semblables balancerez vos stylos. Viens avec moi dans les facs ! Tu y trouveras du sexe, de la défonce, des émeutes — la liberté !

— Je ne fais que mon boulot, dit-il.

Je prouvai ma bonne moralité (en mentant effrontément) et me retrouvai de l'autre côté de la frontière. On m'avait invité à venir faire mon numéro d'incitation à l'émeute à l'université de Vancouver. Deux heures plus tard, j'étais dans un amphithéâtre bondé, face à deux mille étudiants. Les foules, j'aime ça. Nos parents, quand ils voient une foule,

pensent automatiquement à Hitler et à l'hystérie de masse. Pour nous, les foules, c'est la liberté.

J'arborais mon drapeau viet kong dans un océan de huées et de vivats. « L'amphi où nous sommes est un territoire libéré ! » m'écriai-je. « Quand vous tombez sur une loi ou un règlement, violez-les ! La société nous a mis un flic dans la tête, elle nous a appris à être notre propre flic. Ce n'est qu'en violant les règlements que nous saurons *qui* nous sommes.

Il faut détruire les universités, démolir cet amphi, faire sauter notre prison, écrire sur tous les murs. L'école nous apprend à critiquer la vie. Au cul les critiques ! Au cul la pensée critique ! Arrêtez de critiquer, et commencez à vivre !

Je ne veux pas que vous restiez assis sur votre cul à penser « je l'approuve sur tel point, mais je ne suis pas d'accord sur tel autre ». D'accord ou pas d'accord, on n'en a rien à branler ! Tout ça c'est des coullonnades universitaires. Je ne veux pas que vous soyez d'accord ou pas d'accord. Ce que je veux, c'est *votre vie*. La révolution a besoin de vos corps. »

L'amphi commençait à chauffer.

Je demandai : « Y a-t-il un endroit à libérer dans cette putain de fac ? »

Une voix cria : « Le Club des enseignants. »

Un groupe se leva aussitôt pour y aller. Et bientôt tout l'amphi marcha spontanément sur le Club, pour le libérer.

On s'est tous pointés en se bousculant dans le petit club privé. Chez les profs, c'était la panique. Ils renversaient leur potage sur leurs complets-vestons en s'enfuyant.

Nous avons libéré les lieux.

On a commencé par les boissons. Chacun eut droit à son alcool gratuit. Une heure après, d'innombrables joints circulaient. On se roula même des joints dans des billets de cinq et de dix dollars.

Des gens se mirent à poil pour profiter de la piscine privée des profs. Un étudiant américain grimpa sur une chaise et brûla son livret militaire. Quelqu'un me prit mon drapeau viet kong : quelques instants plus tard, il flottait sur le bâtiment.

La télé s'amena pour interviewer les libérateurs.

Les gens n'arrêtaient pas de demander : « Mais au fait, pourquoi on fait ça ? ». Pas un ne comprenait ce qu'il était en train de faire. Il y avait

là des athlètes, des minets, des étudiants en économie, des forts en thème, des hippies, des militants, des imberbes, des moustachus, des cheveux longs, des cheveux courts. Tous les spécimens d'étudiants étaient représentés. Nous avions réveillé des émotions communes et qui n'avaient pas de noms.



Le président du Club des enseignants, un prof du département d'Études commerciales, essaya de récupérer notre orgie. Debout sur une chaise, il nous remercia d'être venus, et nous invita à passer tout l'après-midi au Club.



« C'est bien la première fois que tu nous invites ! » cria quelqu'un. Sous l'avalanche de huées et de cris d'animaux, le prof perdit son sang-froid. « Vous volez les alcools. Nous pourrions appeler la police et engager des poursuites. Malgré tout, je vous autorise à rester à condition de ne pas provoquer d'incendie. »



L'orgie dura trente-six heures. Elle secoua tout le Canada. Les journaux canadiens, d'habitude si posés, n'y comprenaient rien. Comment des étudiants d'habitude si calmes avaient-ils pu se livrer à cet accès spontané de révolte infantile ?

« Il est atterrant de constater, écrivait l'éditorialiste du *Vancouver Province*, qu'un charlatan comme Jerry Rubin a pu transformer aussi facilement certains de nos étudiants en moutons de Panurge... Il est quand même réconfortant de noter que les dirigeants syndicaux étudiants ont accusé Rubin d'être un révolutionnaire de bastringue, et dit que ses thèses sur l'université n'avaient aucun intérêt pour les étudiants canadiens. »



Les commentateurs américains cherchent partout des causes au désordre dans les universités. Ils accusent la guerre du Vietnam. Ils s'imaginent que dès que l'armistice aura été signé, tout rentrera dans l'ordre sur les campus. La libération du Club des enseignants de l'université de Vancouver, le 24 octobre, nous met devant la vérité refoulée. Cette libération ne s'est faite au nom d'aucune revendication. Nous n'avions pas de but « politique ». C'était la spontanéité des masses en action. Et l'action contient sa propre vérité.

Nous ne contestons pas le Club des enseignants; nous contestons la culture occidentale. Nous ne voulons pas de vos miettes pour réintégrer, une fois satisfaits, la vie « normale » : *notre vie « normale », c'est celle qu'on nous empêche de vivre !*

La révolution se fout des mots et des frontières.

S'il n'y avait pas eu de guerre du Vietnam, nous en aurions inventé une.

Et si elle s'arrête un jour, nous en trouverons une autre.

L'Oncle Ho est un agent yippie.

19. Une télé couleur pour chaque révolutionnaire !

Walter Cronkite⁸⁵, qui présente les informations sur la chaîne C.B.S., est le meilleur propagandiste des S.D.S. L'Oncle Walter commente une carte sur laquelle figurent toutes les universités où il y a eu des troubles dans la journée. Le rapport quotidien.

Et tous les mômes qui sont devant leur télé se disent : « Merde, j'aimerais bien voir *mon* université sur cette carte. »

La télé illustre la théorie des dominos : si une université tombe, toutes les autres suivent.

La première des « insurrections étudiantes », en 1964, prit aussitôt les dimensions d'un mythe en éclatant sur tous les petits écrans de l'Amérique. A l'époque, la première génération d'enfants qui avaient été gavés de télé dès leur naissance avait entre 9 et 11 ans. Ils se dirent tous : « Dès que je pourrai, je ferai comme ces types à Berkeley. »

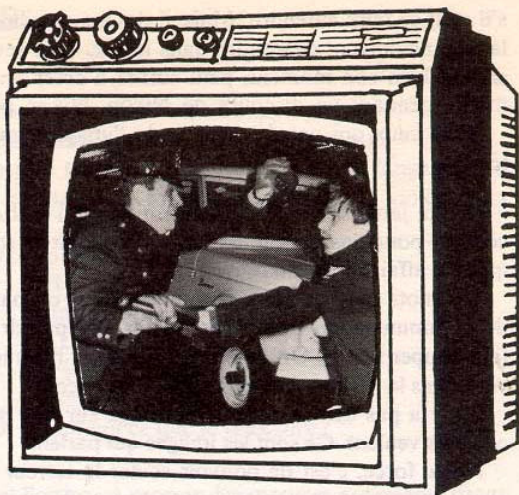
Et l'occasion s'offrit à eux quand ils entrèrent au lycée cinq ans plus tard — en 1969 : cette année-là tous les lycées de l'Amérique se soulevèrent ! D'après une enquête gouvernementale, il y eut des « troubles sérieux » dans trois lycées américains sur cinq, au cours de l'année 69.

La télé est le mentor de générations entières de gosses qui, quand on leur demande ce qu'ils feront plus tard, répondent : « J'irai aux manifs. »

A la télé, les manifs ne sont jamais chiantes. Le seul fait qu'elles passent à la télé les rend intéressantes. Même un piquet de grève, à la télé, c'est passionnant. La télé crée des mythes plus forts que la réalité.

En général, une manif dure des heures, et la plupart du temps il ne s'y passe rien. Mais dès qu'elle est finie, nous nous dépêchons pour ne pas manquer les informations du soir. La critique dramatique. La télé condense la manif en deux minutes; c'est un flash publicitaire gratuit pour la révolution.

L'idée de l'« événement » est révolutionnaire en elle même, parce que s'il y a eu un « événement », cela veut dire qu'il s'est passé quelque chose d'inhabituel. Tout journaliste est un dramaturge : il prend la vie et il en fait une pièce de théâtre.



Les actes criminels font la une des journaux; mais pas la «loi et l'ordre». Une révolution fait les grosses manchettes; ce qui n'est pas le cas de la paix civile. Les media ne *rendent pas compte* de l'«événement», mais le *créent*. Un événement n'existe qu'à partir du moment où la télé en parle et le transforme du même coup en mythe.

Les media ne sont pas «neutres». Avec l'intervention d'une caméra, une manif change du tout au tout, et on devient des héros. Quand la télé est dans le coin, nous hésitons moins à courir des risques parce que nous savons que le monde entier sera au courant quelques heures après.

La télé nous pousse à l'escalade; nos tactiques deviennent complètement inefficaces dès qu'elles n'éveillent plus l'intérêt.

On donne l'antenne aux politiciens pour qu'ils viennent faire une déclaration. Rockefeller n'a pas besoin de se mettre en tête d'une manif

s'il veut se faire entendre. Mais si des gens ordinaires veulent passer à la télé, ils doivent descendre dans la rue. Une seule personne, en choisissant bien son moment, peut suffire à créer un mythe. Si on fout la merde pendant un discours de Nixon, Nixon passe au second plan.

Seuls ceux qui ont du cran et de l'imagination peuvent passer à la télé.

Je n'ai jamais compris les gauchistes qui mettent une cravate et un costard pour passer à la télé. Si on coupait le son, on pourrait croire qu'on a affaire à un élu municipal.

Les mots ont beau être révolutionnaires ou pas, la télé est un mode de communication non-verbal. Pour comprendre ce qu'est la télé, il faut couper le son. On oublie les discours; mais les images restent gravées dans la mémoire, et en technicolor encore!

Il n'y a pas de « mauvais » reportage sur une manif. Ils peuvent dire ce qu'ils veulent. Ce sont les images qui parlent.

Notre force, c'est de pouvoir semer la terreur chez l'ennemi; alors, plus la presse en remet, mieux ça vaut. Nous commencerons à être inquiets quand elle dira du bien de nous.

Si les yippies contrôlaient la télévision, au bout d'une semaine les Black Panthers et le Viet Kong feraient se pâmer toutes les ménagères entre-deux-âges de l'Amérique!

Les révolutionnaires sont beaucoup trop puritains quand il s'agit de faire usage des communications de masse. Tant pis pour Karl Marx! D'ailleurs il n'avait pas la télé.

Aujourd'hui, tout révolutionnaire doit avoir un appareil de télé! C'est aussi important qu'un flingue!

Un bon guérillero doit aussi savoir se battre sur le terrain de la culture qu'il est en train de détruire.

20. J'encule Dieu.

Quand une civilisation meurt, rien n'en réchappe.

Le langage est une des premières choses à foutre le camp.

On ne communique plus tellement aujourd'hui avec le langage. Les mots ne peuvent plus exprimer les émotions, l'intimité, la violence ou l'amour.

Le langage *empêche* la communication.

SHELL QUE J'AIME

Comment dire

« Je t'aime »

Après avoir entendu

« Shell que j'aime ».

Est-ce que quelqu'un comprend ce que je *veux dire* ?

On parle de la « loi et l'ordre » à propos des mesures antinègres. Pour le vol on dit « capitalisme ».

UNE « RÉVOLUTION » DANS LE PAPIER TOILETTE !

UNE « RÉVOLUTION » DANS LA LUTTE CONTRE LA MAUVAISE HALEINE !

HOLLYWOOD PRÉSENTE UN NOUVEAU FILM « RÉVOLUTIONNAIRE » !

Ces capitalistes ne respectent donc rien ?

Mais il y a des mots qu'ils n'ont jamais pu abîmer.

Et qui ont conservé intactes leur puissance émotionnelle et leur pureté.

Ils ne peuvent pas les détruire, ils n'osent même pas s'en servir.

C'est illégal !

Les derniers mots qui nous restent :

bite ! con ! enculé !
baiser !

A Berkeley, par une belle journée d'hiver, John Thomson griffonna sur un bout de carton les mots : « J'ENCULE LA GUERRE », et

s'assit par terre. Deux minutes après, il était arrêté. Deux autres gars l'imitèrent et s'assirent avec deux pancartes identiques. Ils furent arrêtés aussi.

Le Front de Libération du Langage était né.

A l'école, on se branle avec le langage. Le F.S.M. nous fit perdre notre virginité. Nous lancions un défi verbal à la société et les flics venaient nous chercher sur le campus. Mais après leur départ, on recommençait à se branler.

Quand on a baisé une fois, la masturbation manque de charme; on n'en a plus envie. La frustration sexuelle qui régnait sur ce putain de campus incita John à fonder le Front de Libération du Langage.

«Si j'avais baladé une pancarte avec «TUEZ LES VIETNAMIENS», personne n'aurait bronché» expliqua John.

Il écrivit donc «J'ENCULE LA GUERRE», et ce mot tout-puissant fut le grain de sable qui bloqua la Prestigieuse Université.

Chez les vieux cons, c'était le flip complet. «La voilà votre liberté d'expression! Tas de petits merdeux!» Cette bite de Clark Kerr, l'enculé qui tenait lieu de bordel de doyen à cette putain d'université, donna sa foutue démission. Il dit que tout le putain d'avenir de tout cet enculé de système scolaire était remis en cause. Ce vieux con, je lui pisse au cul. Il ajouta que si des obscénités comme ENCULER n'étaient pas bannies de la putain de tête de ces enculés d'étudiants, ça serait vraiment la merde pour eux.

Mais la plupart des gauchistes ne voulaient pas se battre pour le mot ENCULER. Les militants du F.S.M. voulurent nous discréditer, ils disaient qu'ENCULER, ça ne faisait pas *sérieux*. Les voilà qui devenaient tout à coup fétichistes du beau langage.

Et ce fut, en effet, la merde. Dans la même foulée, Kerr reprit sa démission et encula les enculeurs. Ils furent vidés de l'université et emprisonnés pour «indécence». Et la plupart des militants s'en branlèrent.

Le F.S.M. se trouva tout autant baisé que le Front de Libération du Langage. Le mouvement était salement divisé. C'était un signe avant-coureur du futur schisme entre les militants et les hippies/yippies.

Comment peut-on séparer politique et sexualité ? Ça forme un TOUT.

RÉALITÉ POLITICO-SEXUELLE : le corps nu est immoral pour la religion chrétienne ; il est donc illégal pour la bourgeoisie américaine. La nudité, c'est de l'« exhibitionnisme ». « Baiser » est un mot sale parce qu'il faut être nu pour baiser. Et que c'est la fête.

Quand nous commençons à jouer avec nos « parties honteuses », nos parents gueulent : « Ne fais pas ça ! » Une mère qui dit à son gosse de « ne pas faire ça » est une criminelle.

On nous habitue à croire que ce que nous chions a une sale odeur. On nous apprend à avoir honte de l'acte auquel nous devons d'être au monde. Si on aime baiser, on nous dit qu'on devrait se sentir coupables.

Le puritanisme nous mène au Viet-nam. Notre inquiétude sexuelle nous entraîne à affirmer à tout prix notre virilité, et c'est l'impérialisme. La politique américaine, surtout au Viet-nam, n'a de sens que si on la considère sous l'angle sexuel. L'Amérique a un pénis insatisfait qu'elle essaie vainement de fourrer dans le vagin étroit du Vietnam, et cela pour montrer qu'elle est Le Mec⁸⁶.

La révolution part en guerre contre le péché originel, la dictature des parents sur leurs gosses, la morale chrétienne, le capitalisme et ses délires de masculinité.

La stratégie politique des yippies, c'est de s'allier avec Billy Graham ou n'importe quel prédicateur pudibond. Nous voulons que les mots « obscènes⁸⁷ » le restent ! Et en même temps, nous luttons pour qu'il soit licite de les employer quand ça nous chante. C'est une contradiction. Mais c'est de ce genre de contradiction que procède le génie d'une révolution.

Et notre tactique, c'est d'envoyer tous les nègres et la pègre des cheveux-longs à l'assaut des demeures de petits-bourgeois, pour faire l'amour au milieu du salon, faire du trapèze après le lustre, cracher leur sperme sur les images pieuses, briser le mobilier et écrabouiller une fois pour toutes l'Amérique du catéchisme, du napalm et du sang.

Nous ferons tout ce qui est interdit.

Nous choquerons la bourgeoisie jusqu'à ce qu'elle crève d'apoplexie.

Nous transformerons les universités en camps de nudistes.

21. *L'idéologie est une tumeur au cerveau.*

La révolution a lieu *maintenant*. Nous faisons la révolution en la *vivant*.

Que se passerait-il si la gauche des idéologues prenait le pouvoir ? — le Parti communiste, la Ligue trotskiste, les progressistes du travail, les socialistes autonomes, les internationalistes prolétariens de Mongolie extérieure ou n'importe quel machin en iste ?

Les flics « socialistes » commenceraient par ramasser tous les hippies. On nous forcerait à nous couper les cheveux et à nous raser une fois par semaine. On serait obligés de se laver tous les soirs, et on nous foutrait en tôle pour avoir dit des obscénités.

Le sexe serait proscrit, sauf pour faire des mômes au service de la révolution.

L'usage des drogues psychédéliques serait un crime. On décréterait la bière breuvage obligatoire.

On serait forcés d'aller se faire chier à des cours d'éducation politique au moins cinq fois par semaine.

Le rock serait complètement tabou. Ils interdiraient les minijupes, les films d'Hollywood et les illustrés.

Les gauchistes disent aux yippies : « Vous n'êtes pas sérieux. »

Ils nous disent que seule la « classe ouvrière » peut faire la révolution ; et ils vont s'asseoir à leur place habituelle dans la bibliothèque de l'université, le *New York Times* et le *New Republic*⁸⁸ sous le bras. Les militants étudiants auraient honte d'être surpris à regarder la télé, à lire le *New York Daily News*, ou à prendre leur pied à un match de baseball. Penses-tu ! Ils attendent que les ouvriers les rejoignent à l'université !

Les yippies ne commenceront à prendre les gauchistes au sérieux que le jour où ils publieront des bandes dessinées. Nous devons faire que la politique soit aussi facile à comprendre que les paroles d'une chanson de rock.

Ces cons de gauchistes vont distribuer des tracts aux soldats au lieu de leur distribuer des joints !

Les militants font du communisme une église, avec des prêtres qui définissent « la ligne ». C'est chrétien de bout en bout : étudie et sacri-



Martin Carey

fie-toi pour la révolution. La souffrance te libérera, et libérera la classe ouvrière.

La gauche des idéologues est composée de gens qui sont révolutionnaires à mi-temps, et leur style de vie fait la nique à leurs discours. Leurs actes sont à mille lieues de leur idéologie. Comment pourrait-on être révolutionnaire quand on va à ses cours dans la journée et aux réunions militantes le soir ? Comment peut-on travailler à mi-temps pour une révolution qui se fait tout le temps ?

Les yippies leur crient : « **PLAQUEZ TOUT!** » La révolution, ce n'est pas une opinion, ce n'est pas l'appartenance à une organisation, ce n'est pas une préférence électorale — c'est ce qu'on fait tous les jours, c'est la vie.

La gauche fait fuir les gens presque aussi vite que Nixon nous les amène (grâce au ciel, Nixon travaille mieux que la gauche). Les querelles idéologiques sur des tas de conneries doctrinales, les meetings chiants — c'est ça la vie d'un révolutionnaire ? Qui sera assez taré pour aller consacrer sa vie à un pareil mouvement ?

Les yippies crient : « Vous ne savez pas ce que vous manquez en ne faisant pas la révolution ! Yippie ! » L'attrait romantique de notre vie de révolutionnaires et de notre amour de la lutte et de la liberté, gagnera à la révolution les enfants d'ouvriers.

Beaucoup d'intellectuels de gauche se décernent avec arrogance le titre de « marxistes » (pauvre Karl !). Ils nous récitent mécaniquement leur bréviaire : les « lois du marxisme » nous enseignent qu'il n'y a de révolution que là où il y a exploitation *économique*.

Leurs belles théories oublient notre existence : un mouvement révolutionnaire surgit de l'abondance et non de la pauvreté. Nous ne correspondons à aucune de leurs catégories « scientifiques » prédigérées. Ils prétendent que la seule fonction des révolutionnaires blancs est de « soutenir » les Panthères Noires, « soutenir » la classe ouvrière, « soutenir » la Chine.

Les yippies disent que la jeunesse blanche d'origine petite-bourgeoise forme une classe révolutionnaire. Nous sommes des exploités et des opprimés, et nous luttons pour *notre liberté*. Nous ne nous sentons pas *coupables* de n'être ni noirs, ni chinois, ni ouvriers. Le capitalisme crèvera parce qu'il n'arrive même pas à satisfaire ses propres enfants !

Les intellectuels de gauche diront qu'on n'a encore jamais vu de révolution dans un pays industriel développé. Dans l'histoire, rien n'arrive avant d'être effectivement arrivé.

Sortez de vos universités, gauchistes !

Regardez la télé !

Branchez-vous ! Plaquez tout !

Défoncez-vous !

Agissez !



Culver Pictures, Inc.

Agissez d'abord; vous analyserez après. C'est l'action — pas la théorie — qui fait faire les grands bonds en avant. Le moment de la théorie est celui où on commence à se mettre en tête de comprendre ce qu'on a déjà fait. Mao dit : « Chaque insuccès nous rend plus avisés. »

Pendant des années, j'ai assisté à des meetings gauchistes et je ne suis jamais parvenu à piger quoi que ce soit à ce qui s'y passait. Un jour, j'ai commencé à prendre de l'acide, et brusquement j'ai tout pigé : il ne se passait absolument *rien*. J'ai fait vœu de ne plus jamais aller à un meeting gauchiste. Au cul les meetings gauchistes !

Ce ne sont pas des meetings gauchistes que sont sortis les grands moments historiques de notre mouvement (le Grand Be-In, la Marche sur le Pentagone, Chicago). Dans un meeting gauchiste, on aurait probablement voté contre !

Les yippies sont marxistes. Nous suivons la tradition révolutionnaire de Groucho, Chico, Harpo et Karl.

Les yippies vénèrent Karl Marx, le plus tristement célèbre de tous les terroristes hippies communistes pleins de barbe et de cheveux, qui se sont succédés dans l'histoire. Ils le vénèrent car il leur montre la nécessité de faire de la révolution un mythe, un grand spectacle mythique.

Karl était l'auteur et l'interprète de toutes les chansons de son meilleur album de rock : *le Manifeste communiste*.

Le Manifeste communiste : une chanson qui a renversé plus d'un gouvernement !

22. L'argent c'est de la merde, brûler de l'argent, piller, voler dans les magasins, c'est le pied !

L'employé de la Bourse a l'air soucieux. Il nous annonce : « Vous ne pouvez pas visiter la Bourse. »

Ça nous sidère. « Mais pourquoi donc ? »

« Parce que je vois bien que vous êtes des hippies et que vous voulez manifester. »

Sous l'offense, Abbie se met à gueuler : « Comment, des hippies ! Mais nous sommes *juifs*, et nous voulons voir la Bourse ! »

Ces quelques mots font au fonctionnaire l'effet d'un coup de karaté. Il cède.

flash : les manchettes des journaux du lendemain :

LA BOURSE INTERDITE AUX JUIFS

Quand nous entrons dans la galerie supérieure, toute la Bourse s'immobilise. La foule des courtiers cesse un instant de jouer au monopoly pour nous applaudir. Pour eux, c'est vraiment extraordinaire : des hippies chevelus au balcon, qui les regardent jouer !

Nous lançons des billets de banque du haut de la balustrade. Un nuage de capital flottant. Les courtiers se précipitent dessus comme une meute de bêtes sauvages, ils se battent pour attraper un billet d'un dollar.

Nous crions : « C'est ça, votre raison d'être ! Du vrai pognon ! Des vrais dollars ! Et au Biafra, des gens meurent de faim. »

Les flics rappiquent pendant que nous lançons tout ce fric. Ils nous empoignent, nous sortent de la galerie et nous poussent dans l'ascenseur. En bas, les courtiers se mettent à huer les flics.

Nous nous retrouvons devant le portail de la Bourse. Il est midi. Des créatures bizarroïdes grouillent de partout : ils ont tous les cheveux ras, des cravates, des costumes stricts et des serviettes.

Qu'est-ce qu'ils sont sérieux !



Wide World Photos, Inc.

Nous formons une ronde devant la Bourse : « Promenons-nous dans les bois pour voir si le loup y est pas ! »

Puis, nous commençons à brûler l'objet de leur culte : des billets de banque !

Des bourgeois se mettent à beugler : « Non ! Ne faites pas ça ! »

Un type se jette sur Abbie pour essayer de lui arracher le billet de cinq dollars qu'il vient d'allumer. Trop tard. Les cinq dollars sont partis en fumée.

Un attroupement s'est formé. L'émotion monte. Les flics font circuler. Nous filons par le métro.

Trois semaines plus tard, entrefilet dans le *New York Times* : « La Bourse de New York a fait poser cette nuit des vitres à l'épreuve des

balles surmontées d'un grillage sur la galerie réservée au public. D'après la direction, ces installations répondent à un « souci de sécurité ».

Le 24 août dernier, un groupe de hippies avait jeté des billets de banque depuis la galerie — spectacle que les officiels de la Bourse préférèrent ne pas voir se répéter. »

Le Grand Hall socialiste est décoré d'immenses portraits de Trotsky, de Malcolm X et de Che Guevara. On m'a invité à porter la contradiction à Fred Halstead⁸⁹ (cent kilos), candidat trotskyste à la présidence des États-Unis en 1968. Le thème du débat : « Où va le Mouvement antiguerre⁹⁰ ? »

J'arrivai encadré par deux gardes du corps : Keith et Judy Lampe. Keith arborait un uniforme de flic anglais, et Judy s'était déguisée en espionne de la C.I.A. enceinte. Vêtue d'une gabardine à col montant et d'un chapeau mou, elle était armée d'une grosse torche électrique.

« J'ai reçu beaucoup de menaces de mort avant ce meeting, vous savez » expliquai-je aux quatre cents personnes assises dans la salle.

Les groupuscules gauchistes veulent toujours nous faire croire que leurs réunions sont des événements historiques. Le public doit rester sagement assis comme dans une salle de classe. Les orateurs disposent de trente minutes pour pexer, et de dix minutes pour entendre réfuter ce qu'ils ont dit. Puis, un jeune larbin trotskard parcourt la salle en vendant *le Militant*⁹¹ et réveille tout le monde : qui a des questions à poser ? A la fin, la puissance invitante tire en trois minutes la conclusion de tout ça.

Bien entendu, la vérité finit toujours par l'emporter.

C'est à moi. Sur le tourne-disques portatif que j'avais emporté, je mets une chanson de Dylan : « Ballad of a Thin Man » (« Il se passe quelque chose, mais vous ne savez pas quoi, M'sieur Jones ») et une des Beatles : « I am the Walrus » (« Gou-gou-gou-djoub »).

« Quel con ce type ! » fait une voix de femme. « Mais il ne dit rien du tout ! »

C'était bien la première fois dans l'histoire du mouvement socialiste que quelqu'un restait muet pendant le temps qui lui était donné pour présenter ses arguments.

Je brûlai mon livret militaire. La salle devint un véritable boxon. Tout le monde parlait en même temps. La musique libérait toutes les inhibitions.

Puis je brûlai un billet de banque.

« Pourquoi tu ne vas pas plutôt donner ce billet à quelqu'un qui en a besoin ? » me lança un « socialiste ».

J'étais choqué. Les « socialistes » se font la même idée de l'argent que les capitalistes. Ils croient que c'est quelque chose de réel.

« Comment pouvez-vous brûler de l'argent quand les pauvres crèvent de faim dans les ghettos ? » me demanda un autre « socialiste ».

Je lui souris et brûlai un autre morceau de papier vert. Dans la salle, tous les socialistes aux cheveux courts huaient et sifflaient.

« Au cirque ! » criaient-ils.

Dans tous les coins de la salle, des yippies se levèrent et se mirent à leur tour à brûler de l'argent.

Le fric, c'est une drogue. L'Amérique est peuplée de cinglés qui se fixent, qui ne peuvent plus s'en passer. Les billets de banque font un excellent papier à cigarette. Roule-toi un joint avec. Et fume.

« Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? »



United Press International, Inc.

Ce qui veut dire : « Comment te procures-tu ton fric ? » Le travail, c'est ce qui te donne ton fric. Et c'est ça qui te définit. Notre conscience est complètement pervertie par le fétiche vert !



Le fric est à l'origine de la séparation du travail et de la vie. On ne fait pas ce qu'on aime, à cause du saint-fric. On n'aime pas ce qu'on fait, parce qu'on le fait pour le fric.

Aucun artiste n'a jamais travaillé pour le pognon. Quand on est motivé par l'argent, on n'est pas un artiste.

Les gens ne se considèrent plus comme des êtres humains, mais comme des transactions financières. Le médium est le message. Le fric fausse tous les rapports humains.

Fidel Castro dit : « Nous avons éliminé beaucoup de privilèges et d'inégalités, et nous voulons les éliminer tous, mais le vrai problème n'est pas la redistribution des revenus ou l'égalisation des salaires. Nous devons en finir avec

le règne de l'argent, nous débarrasser définitivement de l'argent. Notre but n'est pas de gérer l'ancien système plus efficacement.»

Comme l'argent est la pierre de touche du système, les gens s'évaluent mutuellement et évaluent leur travail en termes financiers. Ils jugent que leur vie est réussie ou ratée d'après la quantité d'étrons fiscaux qu'ils ont accumulés.

Nous serons libérés quand nous cesserons de travailler pour le fric et que nous ferons ce que nous voulions faire quand nous étions enfants.

(Si les Beatles écoutaient leur propre musique, ils auraient déjà brûlé tout leur fric.)

L'économie fondée sur l'argent est immorale, car elle repose entièrement sur le pouvoir et sur la manipulation. Elle est une offense à l'échange naturel entre les êtres humains : un échange basé sur des besoins communs. Le pillage est le mode d'expression normal d'un système fondé sur l'argent. Un système de rapine ne peut pas condamner le vol. Tout doit être gratuit pour tous, du moment où tout est gratuit pour quelques-uns.

(Bonnie Parker et Clyde Barrow sont les modèles de la nouvelle jeunesse.)

L'argent, c'est forcément le vol. Dérober l'argent des riches est un acte sacré, un acte religieux. Prendre ce dont on a besoin est un acte d'amour et de libération. Par le pillage, on exprime son moi profond.

(Le vol à l'étalage, c'est le pied. N'achète jamais. Pique. Si tu considères un objet comme s'il était à toi, personne ne te demandera de le payer.)

Piquer du fric aux universités ou aux églises, c'est du gâteau. Les universités n'ont pas de défense de ce côté-là : elles savent d'où leur vient leur fric. Les églises ont un faible pour le profit. Dans l'église, un exploiteur est chez lui, il peut même se croire au paradis.

(Faire la manche dans les rues de ce pays est un acte noble, un acte libérateur. Qu'est-ce qu'un président d'université, sinon un mendigot, la « pudeur » en plus ?)

L'argent, c'est la violence. Il ne tue pas d'une manière aussi voyante que le napalm, n'empêche que l'Amérique tue plus à coups de dollars qu'à coups de bombes.

Sous les statistiques portant sur les échanges commerciaux entre les U.S.A. et les pays d'Amérique latine, lisez : « mortalité infantile, êtres humains exploités et sacrifiés, dignités piétinées. »

(C'est par l'argent que les Blancs espèrent continuer à dominer les Noirs. L'odeur du fric, c'est l'odeur du désir de puissance.)

L'argent est le lien qui enchaîne les enfants aux parents : en apparence il unit les familles, mais en réalité il les détruit. L'argent fait naître les notions d'honneur familial, de culpabilité et de dette, les obligations et les responsabilités.

(Que les enfants volent leurs parents, car ils se libéreront ainsi de l'éthique de l'argent : et ils sauront ce que famille veut dire.)

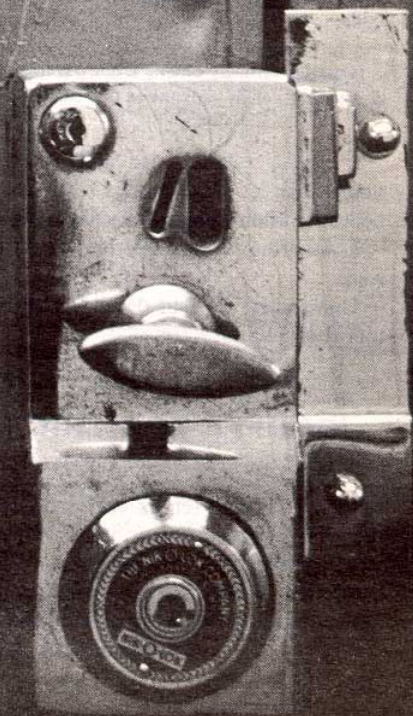
L'argent signifie : travaille aujourd'hui, et tu jouiras des « lendemains ». Et les « lendemains » n'arrivent jamais. L'argent engendre sans nécessité la discipline, l'ennui, la souffrance, la douleur.

L'Amérique ne sera libérée que du jour où le dollar ne servira plus à rien.

Une société qui fait de la nourriture un privilège et non un droit, ne mérite pas de survivre.

(BOUFFE TON FRIC ET CRÈVE, SALOPE)

Brûler l'argent (et les cartes de crédit, les banques et leurs immeubles) est un acte d'amour, un service rendu à l'humanité tout entière.



23. Je suis d'accord avec votre tactique, mais je me fous de votre programme.

Donnez-nous un doigt, nous prendrons tout le bras.

Cédez à nos revendications et nous en présenterons douze autres. Plus il y en aura de satisfaites, plus on en aura de nouvelles.

Quand je vais à une manif, je n'essaie jamais de savoir quels sont les mots d'ordre. Je laisse ça aux gens à qui ça fait plaisir de passer des heures dans les réunions pour décider des mots d'ordre.

Tout va bien du moment que nos revendications ne peuvent pas être satisfaites. Si la bourgeoisie satisfait nos revendications, c'est le bide total !

Quand on manifeste, on n'est jamais « raisonnables ». C'est la manière qui compte : nous sommes si arrogants et si odieux que le pouvoir ne peut pas nous satisfaire sans perdre complètement la face. Et alors, animés d'une juste colère, nous pouvons gueuler que le Pouvoir s'obstine à ne pas vouloir satisfaire nos revendications.

Si elles sont satisfaites, nous avons échoué.

Si elles sont rejetées, nous créons une communauté de lutte dans l'amour et la fraternité.

Les gens qui disent : « Je suis d'accord avec ce que vous proposez, mais je n'aime pas vos façons d'agir » répandent une odeur de vieille merde. Ce qu'on propose n'a aucune importance. Les actions, les tactiques, voilà ce qui compte.

S'il fallait qu'on se mette d'accord à l'avance sur nos objectifs ultimes, on passerait les mille prochaines années à discuter sans fin de ce que sera la société future. On se préoccupe du prochain pont à franchir au moment de le franchir. Ce qui importe à présent, c'est de faire sauter le pont qu'on vient de passer.

Agir. AGIR. AGIR. L'unité du mouvement se forge dans l'action. C'est par l'action collective que nous arriverons à former une communauté.

A ceux qui demandent : « Et votre programme ? », je tends le programme du Metropolitan Opera. Ou je réponds : « Regardez donc à la page des spectacles. Il y a tous les programmes. »

Les programmes, on s'en branle ! La révolution, c'est abolir tous les programmes et changer les spectateurs en acteurs. La révolution se fait en se faisant, et nous créerons l'avenir au fur et à mesure.

Castro dit : « Le but de la révolution cubaine est de faire de *chacun* un législateur. »

La démocratie *représentative*, voilà l'ennemi. Chacun est sa propre révolution.

Traverse quand le feu est au vert.

Au feu rouge, attends.

Distribue des pièces de monnaie aux gens dans la rue. « Vous voulez un peu de fric à l'œil ? » Tu verras comme ils ont la trouille de prendre quelque chose — même de l'argent — si on ne leur demande rien en échange.

Si tu es dans la rue et que tu as envie d'embrasser quelqu'un, fais-le. Embrasse !

Entre dans une banque, un magasin ou un bureau et demande les toilettes. On te dira : « Nous n'avons pas de W.-C. publics. » Mets-toi à sautiller sur une jambe en gémissant : « J'ai besoin-oin. »

Dis-leur que s'ils s'entêtent, tu chies par terre.

Chie par terre !

Nancy, Peter Rabbit et moi nous nous sommes fait éjecter du Festival de Newport⁹² pour avoir offert de la littérature pornographique à une bonne sœur — un tract qui disait : « Baise la première bonne sœur que tu rencontreras ! »

Téléphone aux renseignements, et propose un rencart à la standardiste. Demande lui quelle est sa couleur préférée, parle lui comme à un être humain, pas comme à une standardiste.

Quand tu prends l'avion, embarque en sifflottant *l'Internationale*, et tiens à la main un étui à guitare et un dictionnaire espagnol. Le rêve de toute hôtesse de l'air est que l'on détourne son zinc.

Quand tu passes au péage de l'autoroute, paye pour les deux ou trois voitures qui sont derrière toi.

Mais le mieux, c'est encore de dynamiter les postes de péage, parce que c'est une honte de faire payer les gens pour passer sur des terres qui sont à tout le monde.

Fous une bombe sur les Restauroutes Howard Johnson's⁹³ — Howard Johnson's, c'est l'oppresseur universel !

Dans le doute, fous le feu. Le feu est le dieu des révolutions. Le feu, c'est du théâtre instantané. Le feu parle mieux que tous les discours.

Les politiciens ne remarquent la misère que du jour où les ghettos brûlent.

Le feu qui a brûlé le premier livret militaire a fait au Pentagone l'effet d'un tremblement de terre.

Brûle le drapeau. Brûle les églises.

Brûle, brûle, brûle.

Toutes les tactiques sont bonnes. Ne jamais rien écarter à l'avance. Les fascistes de la John Birch Society nous ont appris qu'écrire systématiquement à tous les journaux était payant. Je connais une bonne femme dans l'Iowa qui ne quitte jamais son brassard de crêpe noir, même quand elle prend une douche.

Coupons-nous des masses.

Coupons-nous des masses.

COUPONS-NOUS DES MASSES.

Si on veut atteindre les masses, il faut d'abord se couper d'elles. Plus on se coupe des masses, plus on se rapproche d'elles.

Si vous préparez une manif, n'oubliez jamais de prévoir un rôle pour les flics. L'intérêt des gens ne s'éveille vraiment que quand les flics se ramènent. Il n'y a rien qui vous radicalise autant qu'un flic. Le rôle du gendarme de guignol leur va évidemment comme un gant.

Dans l'Amérique d'aujourd'hui, la question des vêtements est déterminante. Nous suivons l'exemple des Marx Brothers qui coupaient les cravates dans les restaurants. Les cravates et les costumes seront interdits dans la société communiste : le complet-cravate symbolise toutes les prétentions de la petite bourgeoisie.

La bourgeoisie emprisonne les gens en leur imposant un rôle bien défini. Et qu'est-ce qui permet de distinguer les rôles ? Les vêtements. Pour avoir un emploi, il faut avoir les fringues qui collent avec.

Tu veux être avocat ? Dégotte-toi un costume bleu foncé, quelques blocs de papier jaune spécial, une serviette et un client à défendre. Vas

au Palais de justice et, comme avocat, présente un tas de motions, de requêtes, de contre-motions, de suppliques, de pétitions, et tout ce que tu pourras imaginer. Personne ne te demandera de montrer tes diplômes.

Il suffit qu'un juge enfle sa robe pour qu'il devienne une Salope de Première. Qu'il l'enlève, et il est le premier couillon venu.

Tu veux être moine ? Prends l'habit.

Deviens un imposteur. Les yippies veulent libérer les gens en les persuadant d'échanger leurs vêtements. Comme stade transitoire avant l'avènement du communisme, les yippies demandent que chacun change de vêtements et d'emploi tous les deux ou trois mois. Nous devrions tous échanger régulièrement nos rôles afin de partager nos expériences.

La société communiste, c'est l'avènement de l'Homme universel. L'économie fonctionnera comme le jeu qu'on appelle «la polka des chaises». Tout le monde sera à la fois chauffeur de taxi, vendeur de chaussures, cultivateur, journaliste. Les experts-spécialistes seront bons pour le musée.

La société aura bouclé la boucle; partie de la non-spécialisation des tâches, elle aura passé par l'industrialisation et la spécialisation pour revenir à la non-spécialisation + l'automatisation.

YIPPIE!

Fais de chaque petit événement un mythe, une date historique. Deviens un symbole vivant.

La révolution est une guerre de symboles. Le Viet-nam, c'est quoi, finalement ? Un petit morceau de terrain dont l'Amérique n'a absolument rien à foutre. Le Vietnam est un symbole. Des Viet Kongs, il y en a aussi à San Diego.

Si le Viet Kong gagne, ce sera un encouragement pour tous les hommes libres : les U.S.A. sont un tigre de papier ! Si les U.S.A. en finissent avec le Viet Kong, ça ne pourra qu'encourager tous les cochons de tous les pays.

Les flics entrent dans une fac occupée pour arrêter les étudiants :

« Nous vous arrêtons pour atteinte à la propriété privée. »

« Mais nous sommes en train de renverser le gouvernement ! »

« Veux pas le savoir ! Je vous arrête pour atteinte à la propriété privée, un point c'est tout ! »

C'est dur de se prendre pour Che Guevara quand la société affirme qu'on est seulement en train de commettre une infraction mineure.

La bourgeoisie s'efforce de vider nos actions de toute leur signification symbolique. Il n'y a qu'à regarder le casier d'un militant. On dirait qu'il s'agit d'un maniaque, d'un obsédé sexuel : « Attentat à la pudeur, vagabondage, comportement de nature à troubler l'ordre public, bris de clôture, tapage. »

A Chicago, on m'a arrêté pour un délit qui a l'air de relever de la police des mœurs : « Incitation du public à l'émeute. »

La jeunesse américaine se cherche une raison de mourir. Quand on a une raison de mourir, on a une raison de vivre. L'Amérique ne nous donne ni une raison de mourir, ni une raison de vivre.

Wide World Photos, Inc.



Seuls, les révolutionnaires du monde entier qui luttent pour leur liberté donnent un sens à notre vie.

Si Richard Nixon en veut tant que ça au Viet Kong, il devrait se porter volontaire pour les premières lignes, au lieu d'y envoyer crever les enfants des autres.

Jack Kennedy a envoyé une troupe d'exilés cubains et de mercenaires américains «libérer» Cuba en 1961. Fidel a sauté dans un tank et a foncé vers la zone des combats. Si quelqu'un devait mourir pour défendre Cuba, c'était bien Fidel lui-même.

Le Che n'a pas contresigné un papelard ministériel pour envoyer des gens se battre en Bolivie : il y est allé lui-même en risquant sa propre peau.

Pour la jeunesse américaine, le Che est un héros d'une stature autrement imposante que les Kennedy. Des Kennedy, il ne reste que des bibliothèques nécropoles; leur mythe est mort avec eux. Che vit encore en chacun de nous. Pour devenir un Kennedy, il faut être né Kennedy. N'importe qui peut devenir un Che. Les révolutionnaires ne meurent jamais — ils vivent en chacun de leurs camarades.

Même Hollywood a pigé le coup. Hollywood a pondu un navet dégueulasse qui s'appelle «CHE». Imagine-t-on Hollywood faisant un film sur la vie de Richard Nixon, avec pour titre «DICK»? Qu'est-ce qu'on aurait comme genre de film? Une comédie musicale, peut-être, avec Nixon dirigeant son gouvernement comme Caravelli dirige son orchestre à la con.

Y a-t-il un seul gosse au monde qui veuille être comme Richard Nixon quand il sera grand?

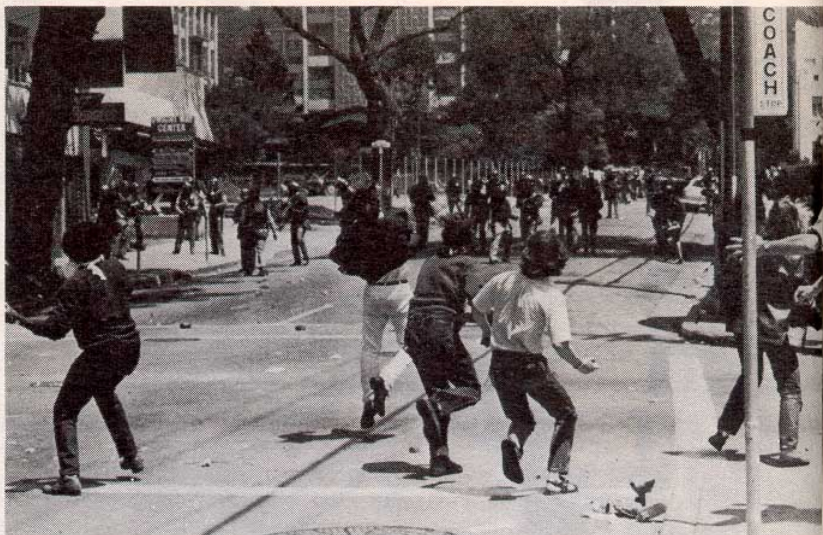
Nous, les yippies, nous sommes vaniteux parce que nous savons que l'HISTOIRE NOUS ACQUITTERA⁹⁴.

Dans les livres d'histoire, c'est nous autres qui serons les héros des années 1970, pas les bourgeois.

De toute façon, ces livres d'histoire, nous les écrirons nous-mêmes.



24. *La révolution c'est le théâtre dans la rue.*



Al Copeland

**Tu es le théâtre.
Tu es l'acteur.
Il n'y a pas de chiqué.
Pas de spectateurs.**

Nous voulons brancher tous ceux qui sont branchables et laisser les autres là où ils sont.

Ce théâtre n'a pas de règles, de formes, de structures, de modèles, ni de traditions; il est fait d'énergie à l'état pur, naturel, instinctif et anarchique. La révolution doit balayer tous les décors, mettre le feu aux cinémas et crier : « Au feu ! »

Les génies théâtraux d'aujourd'hui recréent le drame du Vietnam dans les universités qu'ils occupent dans toute l'Amérique.

Le Living Theatre⁹⁵, une troupe de théâtre de guérilla tout-à-fait d'avant-garde, vint donner une représentation à Berkeley un jour où il y avait des batailles de rues entre les étudiants et les Gardes nationaux. Les pacifistes du Living condamnaient ce genre d'action.

Le Living élimine la scène et se mêle au public : il fait du théâtre révolutionnaire. « Je n'ai pas le droit de fumer de la marijuana » sanglote un des acteurs. Aussitôt, cinq mains se tendent, lui offrant un stick.

Un autre acteur s'écrie : « Je ne peux pas me déshabiller ! » Autour de lui, tout le monde se met à poil.

À la fin du spectacle, le public sortit en manif pour continuer la révolution dans la rue. Mais pas les acteurs qui restèrent à l'intérieur.

Vouloir faire la « révolution en salle », c'est contradictoire. Ça nous fait chier de voir notre énergie révolutionnaire se gaspiller dans un théâtre qui a des murs et des portes, des horaires fixes et où il faut payer pour entrer.

Le seul rôle du théâtre est de faire sortir les gens dans la rue. Le devoir d'une troupe révolutionnaire est de faire la révolution.

Fin 1967 : les rédacteurs de la presse étudiante tenaient leur grand congrès à Washington. Ils avaient fait venir le yippie de service. Mais un yippie de service, ça n'existe pas. Là où il y a un yippie, il y a tous les autres yippies. Invitez-en un, vous en verrez arriver mille.

Nous sommes donc allés à Washington rencontrer les responsables des journaux étudiants.

Dès qu'on a débarqué, ça a été le vrai flip. Les étudiants rédacteurs avaient tous la même gueule. Une série de copies-carbones. Y aurait-il quelque part une usine pour produire des rédacteurs-étudiants à la chaîne ? Ils se parlaient comme on se téléphone. Ils étaient tous là, assis les uns à côté des autres, dans le décor snob d'un grand hôtel de Washington et leurs propos faisaient penser à des conversations sur l'interurbain ; leurs personnalités aussi d'ailleurs.

L'agitation avait fait rage sur leurs campus pendant toute l'année et leur seul problème était de savoir s'ils allaient ou non compromettre leur « neutralité » journalistique en faisant des éditoriaux sur le Vietnam.

Rester là, sagement, au milieu de toute cette merde, aurait été une compromission insupportable ; ç'aurait impliqué que le débat était

«raisonnable». La guerre du Vietnam ne serait donc qu'un sujet de désaccord poli entre gens «raisonnables»? Ces rédacteurs étudiants croient-ils qu'entre la matraque d'un flic raciste du sud et le crâne d'un noir il n'y a qu'une divergence d'opinion? qu'il s'agit d'une simple querelle entre deux «hommes raisonnables»? Paul Krassner⁹⁶, qui était sous acide, fut rendu complètement hystéro par leurs airs compassés et se mit à beugler : «Les gens meurent au Vietnam, et c'est tout ce que vous trouvez à dire!» Il sanglotait sans pouvoir s'arrêter.

Ces braves petits rédacteurs n'imaginaient pas à quel point les yippies aiment à conspirer. Nous avions infiltré le comité chargé d'organiser les débats de l'après-midi et nous leur avions mijoté un thème de discussion bien choisi :

«L'Association des rédacteurs de journaux étudiants doit-elle prendre position sur la guerre?» Le matin, nous avions tous pris de l'acide et nous les attendions de pied ferme.

Écoute ça : quelques-uns des participants au débat, qui avaient tout du rédacteur-étudiant bon teint : costume, cravate et cheveux courts, étaient en fait des acteurs du Théâtre de rue de Washington. Quinze seulement des cinq cents «rédacteurs» présents étaient des comédiens conscients, mais il était impossible de les distinguer du reste. Moi, je n'arrivais pas à croire qu'il pût y avoir un seul vrai rédacteur dans le tas. Ils se comportaient tous comme s'ils étaient en représentation. Tout le monde jouait le même rôle : celui du «rédacteur étudiant». Qui était réel et qui ne l'était pas? Mystère! Ils ont démarré la discussion la plus imbécile que j'aie jamais entendue : devons-nous prendre position debout? ou assis? Ou assis sur le siège des chiottes? Contre la guerre? L'Associated Press a-t-elle pris position sur la guerre? L'Associated Press, qui est-ce?

Quelqu'un fit passer une motion proposant d'ajourner toutes les résolutions et de ne prendre aucune position. La motion fut adoptée. Tout à coup, les lumières s'éteignirent et des diapositives furent projetées sur un des murs : scène de batailles de la deuxième guerre mondiale, villages vietnamiens en feu, Vietnamiennes en larmes et enfants napalmés. La salle résonnait de cris hystériques : «Arrêtez ça! Arrêtez ça! Bon Dieu!» Une voix de tonnerre retentit

dans un mégaphone : « Attention s'il vous plaît ! Je suis le sergent Haggerty de la police de Washington. Ces films ont été importés illégalement du Nord-Vietnam. Nous les avons confisqués et nous avons arrêté les responsables. Je vous ordonne d'évacuer cette pièce dans les deux minutes qui suivent, sous peine d'arrestation. »

Un mec trapu, les cheveux en brosse, en complet-cravate et portant un macaron indiquant qu'il venait d'une université mormonne de Salt Lake City, grimpa sur une chaise et se mit à gueuler : « Je reviens du Vietnam. J'ai vu mes frères mourir dans mes bras. Les idiots qui sont à la Maison Blanche vont nous tuer tous jusqu'au dernier. Nous sommes rédacteurs étudiants. Nous avons un certain pouvoir. Soyons courageux ! »

Était-ce un vrai rédacteur ? Ou un des acteurs du Théâtre de rue ? Je n'en savais rien. Mais ça n'y changeait rien. Tout était à la fois vrai et faux. Les rédacteurs-étudiants étaient abasourdis. C'était le chaos et l'anarchie. Le rédacteur-étudiant à cheveux longs qui avait comploté avec les yippies était épouvanté devant le monstre qu'il avait contribué à créer. « Décidez vous-mêmes si la police est là pour de bon ou pas. »

« On s'est fait ridiculiser », laissa échapper un autre étudiant-rédacteur. Il y avait des types qui pleuraient nerveusement. Ils s'étaient mis à se parler normalement, le téléphone était raccroché. Les émotions se libéraient.

Le théâtre leur avait révélé quelque chose sur eux-mêmes.

Regarde-toi et crève, salope.

Le sénateur Eugene McCarthy⁹⁷ venait leur faire une conférence de presse au cours du même après-midi. Les rédacteurs-étudiants allaient jouer à « Face à la Presse » avec un vrai politicien. Ils nous supplièrent de ne pas intervenir.

« Cause toujours » me disais-je. Le spectacle c'est le spectacle. Une conférence de presse est un théâtre ouvert à tous ceux qui savent en tirer parti.

La raison d'être d'une conférence de presse, c'est de produire l'événement. L'événement, c'est gratis. Pourquoi admettre a priori que seul un candidat répondant à des questions peut faire l'événement ?

Quelqu'un lisait le *New York Post* près de moi et je vis la manchette du journal : « Les rouges prennent la prison de Hué et libèrent deux mille détenus. » Une ruée sauvage ! Deux mille êtres humains qui étaient emprisonnés il n'y a pas plus de quelques heures sont maintenant en liberté !

McCarthy affirmait être contre la guerre. Si on est contre la guerre, c'est pour voir tous les Vietnamiens libres, non ?

McCarthy, distingué, modeste et grisonnant, expédia un discours d'un quart d'heure et s'éclaircissait la gorge pour répondre aux questions de la salle lorsque je sautai sur le podium, lui posai un bras sur l'épaule et me mis à gueuler joyeusement : « Eugène, ils sont libres ! Des gens ont été libérés au Vietnam aujourd'hui ! T'es pas content ? »

Les caméras de télé se détournèrent pudiquement. J'avais envie d'embrasser McCarthy mais il était trop frigide. Je me sentais comme un amoureux éconduit, il ne partageait pas mes sentiments. Eugène s'efforçait de m'ignorer et continuait sa conférence de presse comme si de rien n'était.

En quelques secondes, cinq autres yippies nous rejoignaient sur le podium, se mettant à quatre pattes comme de petits chiens en jappant et en essayant de lui mordre les mollets.

Les rédacteurs-étudiants flippèrent de nouveau. Ils nous suppliaient d'arrêter. Eugène était cerné par des Marx Brothers révolutionnaires. On lui faisait des grimaces. On l'applaudissait. On le huait. Et lui continuait son topo, essayant de désamorcer notre truc, exactement comme il essaie de désamorcer la crise vietnamienne avec ses compromis libéraux à la con.

Un tam-tam indien en fond sonore. Doum-doum-da-da-doum. Dix personnes s'avancèrent sur nous, l'air sinistre, portant à pas lents un grand cercueil, comme une procession funèbre. Plus ils s'approchaient, plus Eugène devenait nerveux.

Je lui dis : « Allez, Gégène, t'en fais pas. » Mais il faisait toujours semblant de ne pas me voir.

Les porteurs de cercueil s'arrêtèrent en face de McCarthy. Le cercueil avait une pancarte. « Politique électorale. » Ils le retournèrent et il en tomba une pluie de badges McCarthy et un drapeau américain tout fripé. McCarthy leur tourna le dos et quitta la conférence de presse.

Les rédacteurs-étudiants étaient furieux, pour de bon, cette fois. Ils marchaient sur moi. Ils voulaient du sang. Ils étaient la proie d'émotions beaucoup plus fortes que celles qu'ils avaient jamais éprouvées en pensant au Vietnam. Leur réputation professionnelle venait d'en prendre un sacré coup. Ils étaient complètement enragés.

« Qu'est-ce que vous avez ? Pas la peine de vous faire tant de bile, les gars » leur dis-je. « McCarthy nous a payé vingt dollars pour faire ce truc. Sa campagne était trop chiant. C'était le seul moyen pour lui de passer sur toutes les chaînes de télé. »

Des rédacteurs, embêtés, affichaient sur le mur des déclarations disant qu'ils se retiraient. L'un d'eux essaya même de casser la gueule à un yippie.

Étant moi-même ancien journaliste, je pensais avoir mon mot à dire. « Quoi, on vous donne de la copie, et ça vous fout en rogne ? Vous voulez être journalistes comme vos grands-pères ! Au cul les conférences de presse !

Rentrez chez vous et regardez la télé ! hurlai-je encore. La télé va tous vous foutre au chômage. »

Le bon public pense que les radicaux sont des gens qui tournent en rond avec des pancartes en criant des slogans, selon la bonne vieille tradition américaine. Il faut que les radicaux remettent leurs pancartes et commencent à faire preuve d'imagination.

Exemple : Bobby Kennedy venait à San Francisco pour prendre la parole au cours d'un banquet réservé aux gros pontes du Parti démocrate, à cinq cents dollars par tête.

500 dollars par tête !

Il faut vraiment avoir faim pour payer un prix pareil !

Comment font-ils, les démocrates ? Est-ce qu'ils jeûnent pendant une semaine pour arriver là-dedans comme un troupeau de lions affamés et engloutir d'énormes quantités de nourriture en reprenant sans arrêt

du rabe pour finir le repas sur un grand chœur de rots bien sonores et s'exclamer : « Bon sang, Bobby, on a fait un chouette repas à cinq cents dollars ! »

On trouvait que cinq cents dollars pour dîner, c'était vraiment une affaire pourrie. Il y en a pas mal parmi nous qui n'ont pas autant de fric pour vivre toute une année. Alors, on s'est pointé une heure à l'avance à l'hôtel où devait avoir lieu le banquet, on a installé un stand devant la porte avec du pain, du cervelas et de la moutarde et on a préparé des piles de sandwiches au cervelas pour les distribuer à l'œil à toutes les bonnes femmes en perlouses et à tous les types en queue-de-pie qui viendraient bouffer au Grand Dîner de Gala du Sénateur Kennedy.

Quand les bourgeois se sont pointés, nous leur avons crié : « Prenez un sandwich au cervelas, c'est gratuit ! Pourquoi payer cinq cents dollars pour avoir du cervelas là-dedans si vous en avez à l'œil ici ? »

« **Voyous, petits merdeux, ordures !** » nous répondent-ils d'une voix suraiguë.

Ben, moi qui croyais que seuls les Républicains parlaient comme ça !

Nous étions même prêts à accueillir les crapules libérales du genre de Jack Newfield⁹⁸ qui veulent se faire bien voir des révolutionnaires et prouver qu'ils sont copains comme cochons avec eux.

« On est pour Castro, vraiment, expliquent-ils, on ne travaille avec Kennedy que pour aider les révolutionnaires. En plus, on a droit à des entrées gratuites. »

Nous avons obligé tous ces libéraux à la mie de pain, à montrer qu'ils étaient de grands potes à nous en leur faisant bouffer nos sandwiches au cervelas. On s'est arrangé pour qu'ils en mangent assez pour se couper l'appétit. Comme ça, ils ne prendront pas leur pied au banquet à cinq cents dollars de Bobby.

On est ce qu'on mange !

Imaginons qu'un beau jour cinq mille camionnettes munies de hauts-parleurs sillonnent une ville en annonçant : « La guerre du Vietnam est terminée ! La guerre est finie ! Pour plus de détails, écoutez la radio ! » Deux minutes après, tout le monde appellerait sa mère au téléphone pour lui dire : « Hé, m'man, la guerre est finie ! » Il faudrait que Nixon se dérange pour venir rassurer à la télé le peuple américain et dire que la guerre continue.

Nous avons collé dans tout New York la reproduction d'une vieille affiche de la deuxième guerre mondiale représentant un marin qui retrouve sa belle après la victoire. Elles annonçaient la célébration de la fin de la guerre du Vietnam.

Deux mille adolescents et dingos en tous genres se réunirent à Washington Square dans Greenwich Village.

Comme on ne savait pas quoi faire, on tournait en rond en faisant du bruit avec nos crécelles et en nous annonçant les uns aux autres : « La guerre est finie ! » (pour la plupart d'entre nous, elle n'avait d'ailleurs jamais commencé).

Puis nous nous sommes assis les uns contre les autres et nous avons commencé le compte à rebours — 100, 99, 98, 97, 96... — et quand nous sommes arrivés aux alentours de 20, de nouveaux groupes nous ont rejoints, et quand nous sommes arrivés à 1, tout le monde a hurlé : « La guerre est finie ! », nous nous sommes levés et nous sommes partis en cavalcade sur la 5^e Avenue pour fêter cette grande nouvelle avec d'autres Américains.

Les flics étaient pris au dépourvu. Ils s'étaient imaginés que nous allions nous conduire comme des enfants sages et célébrer la fin de la guerre en faisant des pâtés de sable dans le jardin public durant tout l'après-midi.

Et, au lieu de ça, nous envahissions les rues en braillant : « La guerre est finie ! » Les chauffeurs de taxis klaxonnaient sur le même rythme. Des gens descendaient de voiture : « Qu'est-ce que vous venez de dire ? » Même des gens qui étaient manifestement pour la guerre demandaient : « C'est sérieux ? Comment avez-vous appris ça ? » Allen Ginsberg pénétrait dans les restomatiques, les bras levés au ciel, faisait des cabrioles en hurlant à tue-tête : « La guerre est finie ! La guerre est finie ! »

Tout contribuait à la célébration. Des flics à cheval et des voitures de police, toutes sirènes hurlantes, vinrent pour nous disperser. On fit comme si eux aussi s'étaient mis à fêter la fin de la guerre avec leurs propres crécelles et le reste de leurs accessoires. Les lumières rouges et vertes, des bestiaux, les embouteillages, le vacarme, tout cela faisait évidemment partie de la fête.

Personne n'avait l'air de regretter que la guerre fût finie. Plus surprenant encore, personne n'eut l'idée de demander qui avait gagné.

Tout le monde s'en branlait.

Notre célébration arrachait les gens à leurs habitudes. Ceux qui étaient pour la guerre ne savaient pas comment se défendre contre cette attaque psychologique. Ils ne pouvaient pas l'ignorer comme ils auraient ignoré des pancartes disant « A bas la guerre ».

Puisque le théâtre peut surgir n'importe où, le choix du moment est déterminant. En été 1967, il était tout à fait à propos de proclamer que la guerre était finie. Mais, depuis, Johnson nous a volé nos répliques en annonçant lui-même que la guerre était effectivement terminée.

Pendant que se déroulent les négociations de Paris, le Mouvement pour la Paix doit rappeler aux gens que la guerre continue.

La manifestation yippie de Chicago, en août 1968, était le contraire de la célébration new-yorkaise sur « La fin de la guerre ». A Chicago, nous avons couru dans les rues en gueulant « C'est la guerre ! »

La C.I.A. lance une vaste enquête pour identifier les copains qui se sont baptisés les Crazies, les Dingues, et qui ont semé la terreur dans tout New York. Ils envahissent les réunions publiques au moment favorable, se foutant complètement à poil en criant : « Rome n'a pas été détruite en un jour ! » et disparaissent aussi mystérieusement qu'ils sont venus.

Ils s'étaient déguisés en serveurs et en serveuses pour un grand gala donné à l'hôtel Hilton par les sénateurs libéraux. Le sénateur Fulbright, le sénateur Muskie et John Kenneth Galbraith⁹⁹, au lieu de la tarte aux pommes et du café qui étaient au menu comme dessert, se firent servir, sur de grands plateaux, des têtes de porc.

Puis Robin et Sharon¹⁰⁰ se mirent à poil; ils étaient là, debout, radieusement nus au milieu d'une foule de petits bourgeois. Des femmes, horrifiées, se cachaient les yeux dans leurs mains. L'actrice Shelley Winters¹⁰¹ leur lança son cocktail.

Des bonnes femmes se mirent à frapper à coups de parapluie sur les belles cuisses de Sharon.

L'une d'elles criait : « **Tapez-lui dessus ! Elle est toute nue !** »

Et dans la salle, tous les libéraux reprenaient en chœur : « **Tapez-lui dessus, elle est nue !** »



Le pouvoir impose automatiquement un ensemble de références qui force les gens à voir les choses avec les yeux de la bourgeoisie. Quand un flic abat un nègre, on parle de « maintien de l'ordre ». Quand un noir se défend contre les cochons, on parle de « violences ».

Les révolutionnaires doivent créer un théâtre qui impose des références révolutionnaires; définir les choses, c'est en avoir le contrôle.

Mille bouquins, mille articles, mille discours sur l'auto-défense des opprimés n'auraient pas pu définir la situation avec autant de clarté dramatique que ce qui s'est passé à Oakland (Californie) par un matin du mois d'octobre 1967. Une fusillade éclate entre deux flics et deux Panthères Noires. Un flic est abattu dans la rue. Huey P. Newton est arrêté et inculqué du meurtre du flic.

Le pouvoir a tout fait pour liquider Huey. Mais des millions d'hommes et de femmes — Blancs, Noirs, libéraux, radicaux, révolutionnaires et ménagères, médecins, étudiants et profs — se sont identifiés à Huey. Ils ont proclamé à leur tour qu'il est normal que les noirs prennent les armes contre la violence des cochons.

L'acte de Huey a redéfini la situation pour chacun d'entre nous et a obligé les flics à se mettre sur la défensive :

L'uniforme des Panthères, béret noir, veste de cuir et fusil, contribue à créer le mythe des Panthères. Tois Panthères dans la rue valent une armée.

Les conards qui font les « lois » de l'État de Californie devaient se réunir à Sacramento pour adopter une loi sur la réglementation des armes, qui allaient leur permettre de désarmer les victimes des flics, les Noirs. Alors les Panthères sont allés à Sacramento pour rencontrer personnellement leurs « élus ». Ils ont emporté leurs fusils. Et ils sont entrés avec dans le parlement de l'État.

L'image de nègres fous armés jusqu'aux dents envahissant la législature de l'État de Californie ! C'est le cauchemar de chaque gros-cul d'élus local ! C'est le summum du théâtre de guérilla !

La peur et la paranoïa sont des luxes que peuvent se permettre les gauchistes de salon qui habitent les banlieues résidentielles, les étudiants, les gens passifs.

Plus on est loin du mouvement réel, plus on a la trouille. Les Panthères n'ont pas peur. Les yippies n'ont pas peur. Et le Viet Kong encore moins.

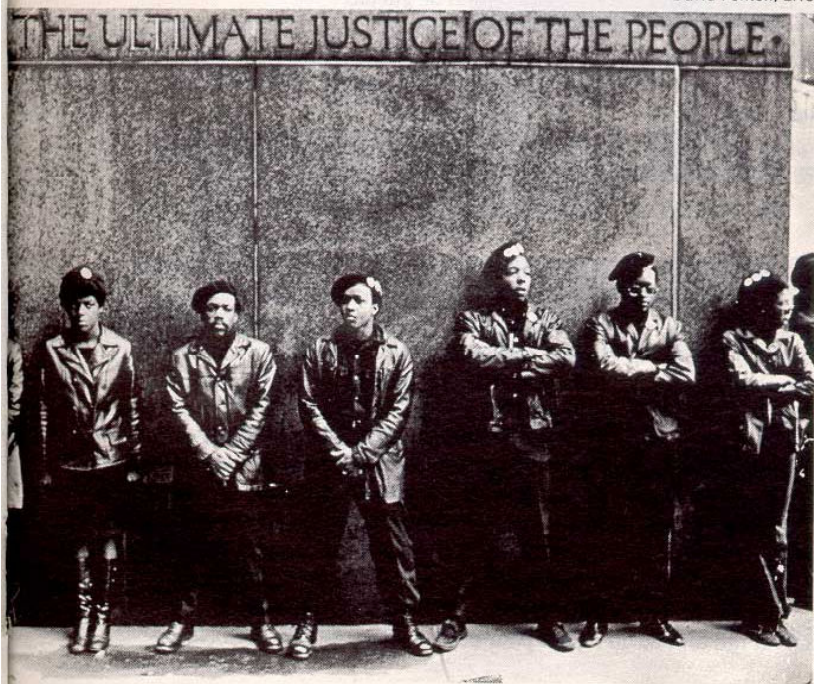
Mais quand on est seul dans sa piaule douillette, on crève de peur. Et le pouvoir ne souhaite que ça : que chacun reste chez soi.

Je n'ai jamais vu personne avoir vraiment la trouille au milieu d'une émeute. Pour éliminer la peur, il faut faire ce qui vous fait le plus peur.

Notre théâtre révolutionnaire veut amener le plus de gens possible à vaincre leur peur en s'engageant dans l'action.

Partout où nous allons, nous recréons la réalité en vivant nos désirs.

David Fenton/LNS



25. George Wallace, Bobby Kennedy travesti.

Stand Up
for
Amerika!

George Wallace, ou la fine fleur de la Culture occidentale.

Il est le parfait symbole d'un pays qui a massacré les Indiens, réduit les Noirs en esclavage, colonisé l'Amérique latine, lâché une bombe atomique sur le Japon, envahi Cuba et napalmé le Vietnam.

Il est l'incarnation du drapeau américain. Il est à la fois le cow-boy, le « marine », le missionnaire trimbalant ses bibles, le patron et le flic en service.

Y a quand même un petit problème avec ce bon vieux George : il est pas foutu de fermer sa putain de gueule.

George dit tout haut ce que les libéraux sont trop polis pour dire ailleurs que dans leurs chiottes. Wallace emmerde les libéraux parce qu'il y va franchement. Il appelle un chat un chat. Et un sale nègre, un sale nègre.

La seule différence entre Wallace et les libéraux, c'est les bonnes manières : George, lui, il en a pas du tout.

Alors, pendant que les libéraux font la guerre au Vietnam, surveillent leurs investissements en Amérique latine et dirigent l'oppression des Noirs, le yippie George Wallace se démène comme un dingue, déclamant en superbes tirades théâtrales toute l'idéologie américaine. Il fiche par terre toute la façade derrière laquelle se cachent les libéraux.

Nous, yippies, nous devons diffuser les discours de Wallace, s'arranger pour qu'il passe le plus souvent possible à la télé et lui ouvrir les bureaux dans tout le pays. Il est de loin le meilleur de tous les agitateurs marxistes américains. Il est notre meilleur propagandiste.

Wallace s'en prend pêle-mêle aux nègres, aux étudiants, aux hippies, aux démocrates, aux émeutiers, aux pacifistes, aux intellectuels, aux fumeurs de hasch, aux communistes, aux libéraux. Nous nous divisons en des tas de tendances. Wallace lui, nous fourre tous dans le même sac. Il fait tout ce qu'il peut pour nous unifier.

Stand Up
for



Les libéraux essaient de se servir de Wallace pour foutre la trouille à tout le monde, pour qu'on ne voie plus qu'ils font exactement ce que Wallace prône dans ses discours : en Amérique, le nazisme a pris le visage du libéralisme.

Les petits-bourgeois se font beaucoup de mauvais sang à cause de Wallace; les discours de Wallace les font frémir beaucoup plus que les actes des libéraux.

Nous, on sait comment agir avec Wallace; on l'adore, ce gars-là !

Les yippies sont allés à un meeting électoral de Wallace à San Francisco avec d'énormes macarons « LÈVE-TOI POUR L'AMÉRIQUE » et des pancartes qui demandaient « Des bombes pour le Vietnam » et « Coupez-leur les cheveux ».

En venant, nous avons croisé une cinquantaine de personnes qui formaient un « piquet » de protestation et marchaient en rond à l'entrée de la salle. En m'approchant, j'ai reconnu des membres du P.C. J'ai dit à Bettina¹⁰² d'un air choqué : « Tu n'as pas honte de manifester contre Wallace ? Il a tellement fait pour le P.C. Vous n'avez donc aucune gratitude ? »

Stand Up
for
America

Ils ont continué à tourner.

Alors, on les a plantés là, après leur avoir crié « ALLEZ VOUS LAVER, SALES COCOS ! TRAVAILLEZ COMME TOUT LE MONDE ! »

A l'entrée de Wallace, les yippies se sont levés comme un seul homme : « SIEG HEIL, SIEG HEIL, HEIL HITLER, HEIL HITLER. »
« Le prochain hippie qui se couchera devant ma voiture ne se relèvera plus jamais » dit Wallace.

« Tuez-les ! Gazez-les ! »

« Renvoyez-les en Russie, ces salauds ! »

« Renvoyez les nègres en Afrique ! »

Nous étions crevés à force d'avoir agité le drapeau américain et fait le salut nazi pendant tout l'après-midi. On faisait un tel bordel, on n'entendait plus que nous là-dedans.

La salle était pleine de petits rentiers et de petites vieilles bien propres. C'est ça, leur péril fasciste ? Ben merde !

Le péril fasciste, ça existe ; mais ça n'a rien à voir avec Wallace.

Le péril fasciste, c'est les Kennedy et le reste de la clique libérale.

L'extrême-droite est notre meilleure alliée.

Qui a été le premier à dire que les batailles de rues autour du Collège d'État de San Francisco¹⁰³ à la fin de 1968, étaient « une guerre de guérilla, le Vietnam dans nos rues » ?

Les S.D.S. ?

Jamais de la vie !

Ronnie Reagan¹⁰⁴ !

(Je peux vous dire un secret : la dernière fois que j'ai participé à une élection, mon suffrage de libre citoyen américain s'est naturellement porté sur la seule vedette de cinéma qui était dans la course, Ronnie Gueule-d'Amour.)

J'aime bien me battre contre les fafs, parce qu'ils ne sont pas hypocrites, eux. Ils aiment le sensationnel, la fantaisie, le romanesque. Pour se forger un mythe, ils exagèrent le nôtre ; il fabriquent de toutes pièces le péril yippie. Le péril imaginaire annonce le réel.

Stand Up
for
Amerika!



Wide World Photos, Inc.

Ils font de *nous* des héros légendaires.

Ils nous préparent une image modèle de nous-mêmes et nous obligent à devenir des véritables géants si nous voulons coïncider avec elle. Les fafs sont nos meilleurs metteurs en scène.

Ils sont tellement persuadés que leurs conneries sont paroles d'évangile qu'ils sont incapables de mentir, donc de gouverner. Contrairement aux libéraux, ils ignorent tout de la tactique «diviser pour régner».

Martin Luther King n'était pas refroidi depuis trente secondes que les libéraux se pointaient déjà à la télé pour verser des larmes de crocodile et dire que King était un type formidable. Pourquoi? Mais parce qu'il était opposé à la violence exercée par les Noirs. Ils essayaient d'utiliser le mythe de Luther King pour contrôler encore mieux les Noirs.

Stand Up
for

Les yippies ont été tellement soufflés par le brusque revirement des libéraux à l'égard de King qu'ils organisèrent une occupation du bureau du maire de New York « en souvenir de Martin Luther King ». Ils rendaient ainsi hommage à ses méthodes.

Nous avons invité un tas de Blancs — dont Lindsay lui-même, Humphrey, Nixon, Whitney Young et Roy Wilkins¹⁰⁵ — à participer à cette occupation.

Aucun ne répondit à l'invitation. Par contre, Lindsay fit protéger sa mairie par mille flics qui empêchèrent les yippies d'y pénétrer.

La presse d'extrême-droite parle de nos actions avec emphase, y met du suspense et de l'héroïsme. La presse libérale reste objective et atone. Quand des journalistes libéraux de gauche nous accordent un compte-rendu « favorable », ils prennent un ton condescendant et modéré; leurs articles manquent d'imagination et de stéréophonie. Quand les fafs fanatiques nous attaquent odieusement, c'est toujours spectaculaire et glorieux.

Le *New York Daily News*, journal d'extrême-droite, est le premier journal underground du pays. Il décrit les yippies en trois mots : « SEXE-CAME-EMEUTE. » Tandis que le *New York Times* (grand journal libéral sans humeur et sans humour) nous appelle le Parti international de la jeunesse.

L'extrême-droite, en plus, dit la vérité. Les fafs se servent des mots justes : guerre, émeute, révolution. La John Birch Society pige beaucoup mieux le monde où nous vivons que des débiles comme Arthur Schlesinger Jr ou Max Lerner¹⁰⁶ qui n'ont pas la moindre idée de ce qui peut bien se passer.

A nous de devenir tout ce que le *Daily News*, la John Birch, les Wallace et les Buckley¹⁰⁷ disent que nous sommes !

L'Amérique n'a pas la reniflette ni une petite angine; elle a un fameux cancer qui la ronge.

George Wallace est un travelo parodique de Robert Kennedy et du sénateur Fulbright, il désigne fièrement les symptômes et les plaies béantes.

Il aide les chirurgiens yippies à mettre au point les instruments dont ils auront besoin pour pratiquer l'inévitable ablation.

26. Les Kennedy auraient-ils un penchant naturel à se faire buter ?

Je prenais le métro avec Gil pour regagner notre hôtel, c'était par une belle nuit fraîche, à Londres. On venait de voir *Lawrence d'Arabie*. Un type assis à côté de nous tenait un journal à l'envers, avec une immense photo de John Kennedy en première page.

« Qu'est-ce qu'il a encore fait, Kennedy ? » Nous tordons le cou pour déchiffrer le titre :

KENNEDY ASSASSINE

« Qu'est-ce que c'est que cette blague ? » Et puis, nous voyons le titre du journal — c'est le *Daily Worker*, quotidien du P.C. britannique. Ces communistes anglais ont un sens de l'humour qui dépasse tout.

A l'hôtel, nous avons trouvé tout le monde en pleine crise, agglutiné autour des postes de radio pour écouter la Voix de l'Amérique.

Je me disais : « Kennedy — le joyau le plus précieux de l'Amérique... Il a suffi d'une balle, et adieu beauté, fric, gloire, puissance, dynastie familiale. Quel panard ! »

Le lendemain, les journaux publiaient en pleine page la photo du type qu'on accusait du meurtre, Lee Harvey Oswald. Je ne pouvais pas détacher mes yeux de cette figure pleine d'amertume. Cet air renfrogné, je l'ai vu tant de fois dans les rues de l'Amérique.

Le père de Lee Oswald a plaqué sa mère avant sa naissance. Sa mère a trimé jour et nuit comme une esclave pour le faire vivre. Il en éprouvait sans doute un sentiment de culpabilité. Il haïssait l'école. Il s'est engagé dans les Marines — sans doute parce que les affiches de propagande affirmaient qu'on y ferait de lui un homme. Il a erré de ville en ville et d'emploi en emploi. Il était semblable à des millions d'Américains anonymes qui n'ont droit à rien — ni au fric ni aux rêves ni à l'ambition. On ne prononce leur nom que du jour où ils tuent des rupins ou violent des filles de rupins.

Il y a beaucoup d'Oswald en Amérique. On leur promène sous le nez le mythe omniprésent de Kennedy et c'est comme un supplice de Tantale. «KENNEDY SE PORTE CANDIDAT.»

«KENNEDY VA À UNE PREMIÈRE», «KENNEDY INAUGURE UNE CRÊCHE.»

Dès sa naissance, Kennedy s'est entendu dire qu'il était un «Kennedy». Ce nom suffisait pour que tous les honneurs lui soient dus.

Oswald aurait voulu lui aussi des honneurs, mais tout le monde lui disait qu'il n'était qu'une merde. À l'école, on lui a expliqué que s'il ne devenait pas riche, beau et considéré, ça serait de sa faute et de celle de personne d'autre.

La biographie d'Oswald dit qu'il avait lui aussi des prédispositions; à l'école et à l'armée, il passait pour un trublion. Il en a eu ras l'bol et il s'est taillé en Russie.

Qui est Lee Oswald ? À l'aide d'un simple fusil, Lee a forcé le monde à ouvrir les yeux sur lui. Il a compris qu'il ne pourrait prendre part au rêve grandiose des Kennedy qu'en tuant un Kennedy.

RÊVE

Oswald se présente à la barre des témoins pour le procès politique du siècle, et il accuse l'Amérique de l'avoir assassiné à sa naissance. Il s'écrie :

«Amérique, j'en ai marre de rêver d'être un Kennedy ! J'en ai marre de me haïr ! Je suis un homme !»

Puis il fait un parallèle entre sa vie et les souffrances des Noirs américains et des péons du monde entier.

Qui saura jamais quelle divine fureur bouillait derrière ce visage revêche et amer. Personne. Grâce à la police de Dallas, à la commission Warren et — bien sûr — à la C.I.A.

En assassinant Robert Kennedy, Sirhan Sirhan agissait consciemment en tant que patriote arabe représentant les peuples opprimés et il a tiré une balle de pistolet qui fit voler en éclat la légende de la puissance américaine blanche; l'Amérique pousse les exploités du monde



entier à devenir des Lee Oswald, des Sirhan Sirhan, des Viet Kong.

La cupidité de l'Amérique inspire des dévouements et des fanatismes inouïs.

Le peuple américain répudie Sirhan en qui il ne voit qu'un extrémiste irrationnel et un cinglé. Mais c'est l'extrémisme du pouvoir américain et du pouvoir des Kennedy qui ne laisse comme seul recours au peuple que cet « extrémisme »-là.

« Ce qui paraît irrationnel du point de vue de la métropole, dit Eldridge Cleaver, peut paraître rationnel du point de vue de la colonie... »



27. Libérez les prisonniers et mettez les juges à leur place.

Toc, toc, toc.

Je n'oublierai jamais ce «toc-toc» là. Tendre et sexuel. Il tombait mal. J'étais en train de me rouler un joint.

« Qui est là ? »

Silence.

« Qui est là ? »

Silence.

« Qui est là ? »

— POLICE, OUVREZ ! »

En un éclair, j'ai vu qu'une expérience du genre «Ça ne peut pas m'arriver à moi» venait de commencer.

«Avez-vous un mandat de perquisition ?» En fait, en demandant ça, je me trouvais plutôt con. Les flics étaient en train de frapper à coups redoublés sur ma porte de bois déjà branlante, au dernier étage d'un immeuble croulant dans le quartier le plus misérable de New York, et tout ce que je trouvais à faire, c'était de leur demander s'ils avaient un mandat.

Silence.

«Qu'est-ce que vous voulez ?

— OUVREZ. Nous avons à vous parler d'un meurtre qui a été commis dans le Bronx.»

Un meurtre ? Ça n'est pas dans mes cordes.

J'entrouvris la porte, et vlan, trois énormes salopards de flics en civil firent irruption, exhibant des plaques de police, soufflant dans des sifflets, se marchant les uns sur les autres et me collant au mur.

«Allez, LES MAINS EN L'AIR.» Ils pouaient la bière à vingt mètres.

«Où est ton flingue ? Hein, où il est ? » beuglaient-ils.

«Qu'est-ce que c'est que cette histoire de mandat ? T'aurais pas

quelque chose de prohibé par hasard ? » Ils se mirent à fouiner partout.

Jones, celui qui avait un bide énorme, me tordit le bras en gueulant : « Où est la came ? Si tu nous le dis pas et qu'on en trouve, tu t'en repen-tiras ! »

Jones se tenait juste au-dessous de la photo grandeur nature de Fidel Castro. Son cerveau était traversé d'images de nègres et de bolcheviks en train de violer sa fille, et il flippait à mort.

« Sale coco ! Saleté de coco ! » Il arracha la photo de Castro et me brandit son poing sous le nez : **« Ah, si on restait seuls tous les deux cinq minutes, ma salope... »**

« Allez quoi, laisse-le tranquille » dit l'autre flic — Brown. Ils me jouaient la comédie policière habituelle, comme au cinéma : le gros vilain flic et le flic bien gentil. Brown feuilletait mon carnet d'adresses et lisait le courrier qui traînait sur mon bureau. « Hé, dis donc, c'est un vrai subversif ce mec-là. Regarde-moi ça ! »

Brown agita alors un bout de papier devant mes yeux. « Le voilà, ton mandat ! »

Ils se mirent à tout saccager. Comme dans un film sur les nazis; sauf que ces flics-là n'étaient pas des nazis. Ils avaient tout du blanc américain typique. Américain comme la tourte aux pommes. Soldats américains nettoyant un village viet. Flics blancs occupant le ghetto noir. Les envahisseurs venus d'une autre culture.

« Tu dois croire qu'on est des potes à Wallace. Justement pas. On préfère Goldwater. On blairait pas Kennedy, mais on était contre ce qui lui est arrivé. »

« Eh, Rubin, qu'est-ce qu'ils vont faire à Chicago, les yippies ? »

« Dis donc, dit Jones, je t'ai déjà cherché à l'université Columbia. T'y étais pendant la grève, pas vrai ? On se verra à la prochaine manif. Héhé ! »

« T'as pas des canards patriotiques ici, hein ? demanda Brown. Il s'agitait comme un tank en folie parmi les papiers.

— Doit y avoir un numéro de *Life* quelque part, murmurai-je.

— *Life* ! Mais c'est communiste, *Life* ! »

Je priai Brown d'appeler ma femme au téléphone et de lui dire que je ne pourrais pas être à notre rendez-vous.

Il fit le numéro et dit : « Allo, Nancy ? Je suis un copain de Jerry. Va au commissariat du 9^e district. Il vient de se faire piquer. »

« Foutons le camp d'ici, dit Brown, ça pue trop, j'y tiens plus. »

Ils ont rassemblé leur petit échantillonnage de drogues, m'ont passé les menottes et m'ont fait descendre les quatre étages avant de me pousser dans une petite voiture qui ne portait aucune marque distinctive en dehors des petits drapeaux américains collés sur toutes les vitres.

« T'en fais pas, dit Jones, je vais pas te cogner dessus pendant que tu as les menottes. »

« T'as du pot d'être américain, dit Brown d'un ton neutre. Si on était à Cuba, t'aurais même pas droit à un procès et on te couperait les deux mains. »

Jones me regardait avec une haine intense : *« Un jour, on vous ramassera tous, vous autres communistes, et on vous mettra au trou une fois pour toutes. »*

Quand Nancy apparut à la porte du commissariat, je lui criai : « Nancy, c'est un piège, fous le camp ! » Mais deux flics l'avaient attrapée avant qu'elle ait eu le temps de s'enfuir.

Les flics nous emmenèrent tous les deux au dépôt. Jones n'arrêtait pas de dire entre ses dents : **« Si on pouvait être seuls cinq minutes, sale coco... »**

Nous sommes entrés dans les locaux du dépôt. Jones m'emmena le long d'un couloir, seul. Il me pinçait le cou en me disant d'aller plus vite, moins vite, moins vite, plus vite, moins vite.

Au bout du couloir, j'aperçus un flic noir et je me sentis soulagé. Mais Jones lui cria : « C'est un communiste, ce type. Il n'aime pas l'Amérikke. Il n'en a que pour la Chine et la Russie ! »

Jones m'ordonna d'entrer dans une cellule. Dès que j'eus le dos tourné, il m'envoya un coup de pied à la base de la colonne vertébrale. Je m'écroulai.

J'avais terriblement mal. Je pouvais à peine marcher. Les autres flics ricanaien.

J'étais dans la chambre des tortures. Dans une cellule voisine, six flics étaient en train de passer à tabac un type en uniforme de l'armée.

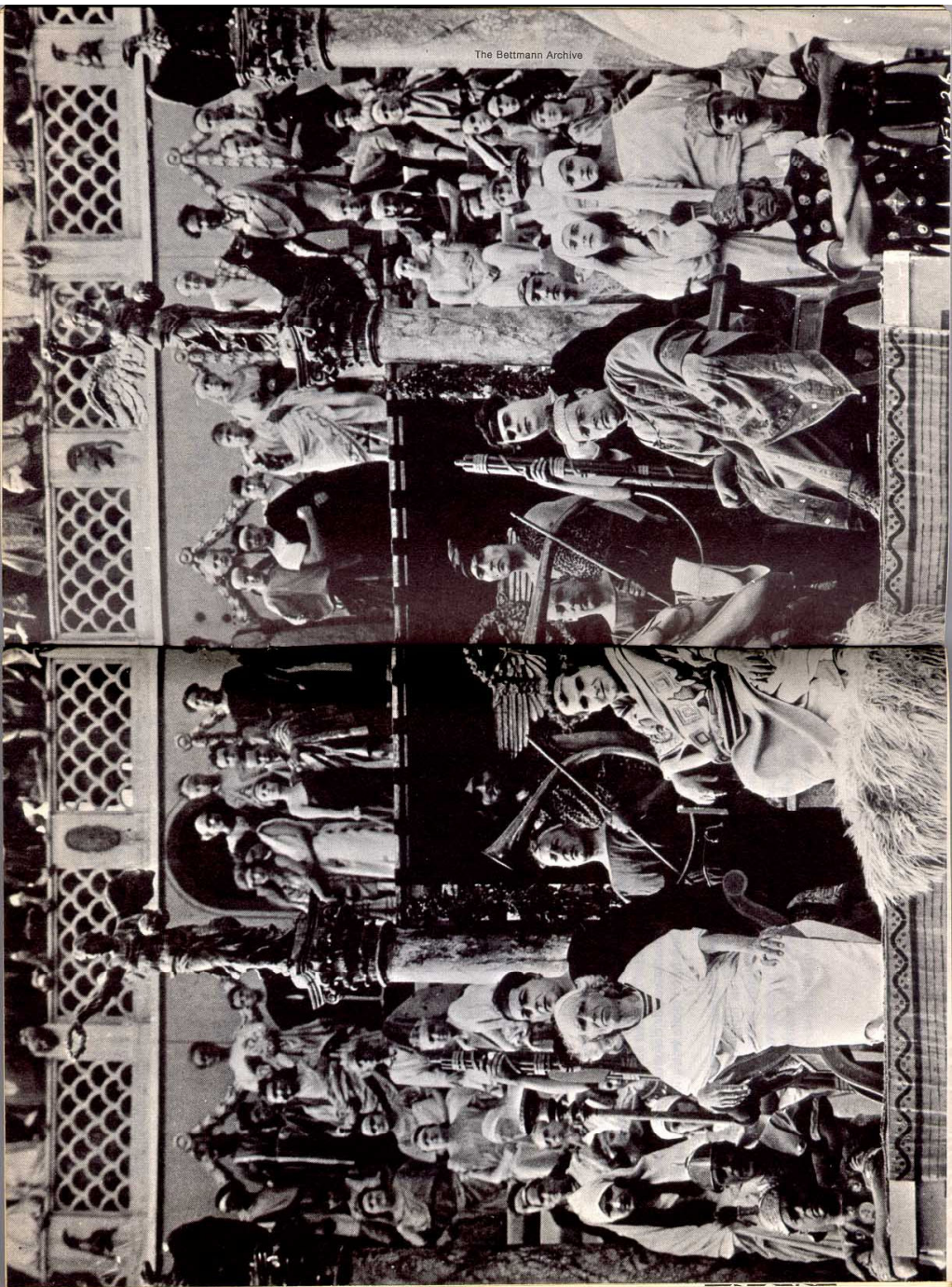
Je fus inculpé de détention de drogues dangereuses; ma caution fut fixée à mille dollars. Nancy fut relaxée. Des copains réunirent l'argent de la caution en l'espace d'une heure et je sortis de prison pour me rendre directement au service des urgences de l'hôpital Bellevue où on me fit une radio. J'avais une grave foulure du coccyx.

The Bettmann Archive



Paul Krassner me raconta que cinq minutes après mon arrestation, des milliers de chiottes débordèrent dans le coin, entraînant une sérieuse pénurie d'eau dans le Lower East Side¹⁰⁸. C'était la première fois, de mémoire de hippie, qu'on voyait un amateur de défonce se faire piquer chez lui dans le quartier : il y a une trêve tacite entre les fumeurs de hasch et les flics dans l'East Village.

Les lois contre la marijuana sont politiques. On s'en sert pour se débarrasser des indésirables — les Noirs, les hippies, les Porto-Ricains, les Mexicains, les fourgueurs, les trublions, les militants, les trouble-fête. L'origine de ma mésaventure était facile à trouver : c'était Chicago. Nous préparions depuis plusieurs mois la manifestation de Chicago, et les flics venaient de passer à la contre-offensive.



Mais s'ils espéraient en finir avec le mythe yippie en envahissant une piaule, c'était raté : ils avaient obtenu l'effet contraire. C'est de ça qu'on a besoin pour nous unir et nous stimuler. Mon arrestation nous donna une nouvelle impulsion. Quelque part dans le F.B.I., il y a un yippie camouflé.

Le rapport d'analyse chimique identifia les substances trouvées en ma possession : cinquante-cinq grammes de marijuana et des pilules non-narcotiques. Je savais que les flics avaient ratissé au moins cent cinquante grammes d'herbe, un peu de hasch, trois doses de mescaline et quatre pilules d'acide. Ce culot de venir me raconter que mes hallucinogènes de première qualité sont non-narcotiques !

Je dis à mon avocat, Bill Kunstler : « Dis donc, Bill, si ces substances ne sont pas narcotiques, pourquoi est-ce qu'ils ne me les rendent pas ? » Bill se contenta de rire. Évidemment, les flics avaient vendu le surplus. Les flics des stup's sont les plus gros fourgueurs de New York.

Je suis allé quinze fois au tribunal dans les dix mois qui suivirent. Pour m'entendre dire chaque fois que l'audience était reportée. Aller au tribunal, c'est comme aller à l'école. Ça vous tient à l'écart de la rue. On vous y enseigne les bonnes manières.

Au cours d'une de ces séances de routine, le juge échangea quelques mots en coulisse avec mon avocat. « La marijuana ? dit le juge. Après tout, ça n'est pas bien méchant. J'en fume moi-même. Dites à votre gars de plaider coupable de simple détention de stupéfiants et je le condamnerai à cinq minutes de prison. On n'aura que le temps de lui prendre ses empreintes... »

Quelques instants plus tard, je me retrouvai devant lui. Il me demanda : « Avant toute enquête, savez-vous à quelle sentence vous pouvez vous attendre ? » C'est là que je devais placer ma réplique. Un tribunal, c'est un vrai théâtre.

« Non », grommelai-je.

— Parlez plus fort, dit-il.

Je me dis : tu parles si je sais ce qui m'attend.

« Non » répétai-je.

Puis je plaidai coupable de simple détention et je fus condamné, comme prévu, à cinq minutes de prison.



Al Copeland

La justice américaine, c'est le prisunic. Les flics nous arrêtent pour des crimes de luxe et ils nous laissent nous en tirer en plaissant coupable pour des crimes de pacotille. Compromis à la con. Le juge joue au poker avec la vie des gens. C'est du chantage. Quand nous exigeons le respect de nos droits constitutionnels et donc d'être jugés par un jury, on nous condamne à des peines encore plus lourdes si nous sommes déclarés coupables.

Un procès, c'est une négociation entre l'État et le Criminel qui font un marché sur le prix que doit payer le Criminel pour avoir été arrêté. 95% des gens arrêtés acceptent ce genre de compromis pour être

condamnés le moins possible. Les pauvres sont écrasés par le pouvoir de l'État. Les riches ont droit à un traitement spécial; les pauvres à une justice de pauvres. Comme l'a dit Lenny Bruce : « Dans les cours de justice, il n'y a de justice que dans les couloirs. »

On m'a condamné à cinq minutes de prison parce que le juge d'instruction savait que personne ne déposerait contre moi et que le mandat de perquisition était illégal. Le département de la Justice avait reconnu avoir branché mon téléphone sur la table d'écoute et le F.B.I. avait passé le relais à la brigade des stupéfiants. Le juge d'instruction ne tenait pas non plus à se frotter à ce maître-gladiateur de la science juridique, mon avocat Bill Kunstler.

Nous, les trublions, on serait vraiment dans la merde jusqu'au cou sans les avocats du mouvement : des lutteurs comme Bill Kunstler, Charles Garry, Len Weinglass, Arthur Kinoy, Beverly Axerold, Irv Birnbaum, Jerry Lefcourt, Michael Kennedy, Fay Stender, Phil Hirschkop, Leonard Boudin¹⁰⁹.

A part eux, tout le monde respecte la règle du jeu dans un tribunal. Le juge, l'accusation, les avocats traditionnels. Tout le monde joue.

Mais les avocats du mouvement respirent avec nous, jouent avec nous, s'inquiètent avec nous, baissent avec nous, souffrent avec nous. Le procès qu'on nous fait, c'est aussi le leur. Quand nous allons en taule, ils y sont avec nous. Ils ne peuvent pas se permettre d'être cyniques comme les autres fantoches du tribunal. Ils défendent leurs frères et leurs sœurs.

Le mouvement doit créer un, deux, trois... de nombreux Kunstler et Garry afin que nous défendions tous les gens qui sont canalisés, comme à la manœuvre, de la rue au tribunal et du tribunal à la prison.

Toute arrestation en Amérique est politique.

Nous devons porter toutes les affaires jusque devant la Cour suprême.

Le premier acte des yippies après la prise du pouvoir sera d'ouvrir en grand les prisons.

Libérons les prisonniers et mettons les juges à leur place !

28. Sirhan Sirhan est un yippie.

Vision sous acide :

Ouverture de la Convention démocrate sous la protection des barbelés et des paras, avec grenades lacrymogènes et baïonnettes. On les a rapatriés en hâte du Vietnam pour l'occasion.

Des millions de gens tournent dans les rues, à la recherche du gouvernement perdu. Il y a du mouvement dans le ciel. Tous lèvent la tête.

C'est un oiseau ?

C'est un avion ?

Non, c'est Superlyndon qu'on amène en hélicoptère à la Convention assise.

Soudain, quelqu'un agite un mouchoir blanc à une fenêtre du bâtiment.

Le Parti démocrate fait sa reddition.

Les yippies, vainqueurs, prennent la Convention.

Extase.

Fin de la vision.

Le Festival de la Vie contre la Convention de la Mort : une moralité, du théâtre religieux à partir d'émotions simples et fondamentales, l'avenir et le passé, la jeunesse et la vieillesse, l'amour et la haine, le bien et le mal, l'espoir et le désespoir, bref, les yippies et les démocrates.

La presse était prête à fixer l'attention du monde entier sur la Convention pendant cinq jours et cinq nuits. L'occasion rêvée, pour nous, de toucher la conscience universelle. L'action opportune au moment opportun : branchement instantané. Personne ne pourrait ignorer les événements de Chicago. Un heurt localisé se changerait en guerre à mort entre le bien et le mal.

Notre tâche : perturber à tel point les démocrates qu'ils en viennent à foutre eux-mêmes la merde dans leur propre Convention et montrer au monde entier le deuxième terme de l'alternative : la culture révolution-

naire de la jeunesse. Les yippies se préparaient à lâcher sur les démocrates leur bombe H : une fête avec musique et bouffe gratuites.

Houla, quelle défonce ! Une orgie de rock attirant jusqu'à Chicago des millions de jeunes de tout le pays. Nous attendions tout ce qui compte dans la musique pop aux U.S.A. et en Angleterre : les Stones, les Beatles, Country Joe and The Fish, voire l'inscrutable Dylan.

Un festival de rock gratuit à Chicago, pour libérer notre culture emprisonnée entre les quatre murs de salles de concert aux prix d'entrée prohibitifs et la reprendre aux hommes d'affaires cupides, c'était en faire don à tout le monde, dans les rues et dans les parcs.

La bête aux libres instincts qui dort en nous, l'esprit de la musique Pure et Spontanée ont été domptés et dressés à faire du profit. Le profit, on chie dessus. La musique de rock engendre l'orgasme et la révolution.

Les techniciens yippies préparaient des sonos mobiles qui nous permettraient de nous battre contre les flics tout en dansant le rock.

Les yippies allaient camoufler leurs tires en taxis pour prendre les délégués à la sortie de leur hôtel et les débarquer dans le Wisconsin, de l'autre côté de la frontière de l'État.

Nous allions infiltrer les grands hôtels avec des grooms yippies qui baiseraient les femmes des délégués.

Des yippies habillés en Viet Kongs distribueraient du riz dans les rues et embrasseraient les bébés.

Et, un soir, cent mille mecs brûleraient en même temps leurs papiers militaires pour former en lettres de feu les mots : « BEAT ARMY. »

Rennie Davis et Tom Hayden se trouvaient au Nord Vietnam, terrés au fond d'un abri anti-aérien lorsqu'ils apprirent que la Convention démocrate aurait lieu à Chicago. Aussitôt, ils décidèrent d'un commun accord qu'ils feraient venir des centaines de milliers de manifestants à Chicago pour arrêter les bombes qui leur tombaient sur la gueule.

Chaque soir, avant de s'endormir, Dick Daley buvait du lait chaud, croquait des bonbons fourrés, grattait ses morpions (qu'il avait attrapés en approchant de trop près J. Edgar Hoover lors d'une de leurs rencontres secrètes) et feuilletait son livre de chevet *Les Exploits des yippies*.

Chaque jour à cinq heures, le service de renseignements de la police de Chicago venait en déposer un nouvel épisode sur son bureau.

Nous filions les papiers à un jeune loup des S.R. qui les passait à son chef, le sergent Healy, qui à son tour les faisait porter à Daley.

Les yippies avaient accès vingt-quatre heures sur vingt-quatre à la cervelle de Dick Daley par courrier extraordinaire.

Quel flot d'émotions devait affluer jusqu'à la tête molle de Daley couché dans son lit, à la lecture de ces récits d'orgies, de pillages de masse, de « smoke-ins » et de L.S.D. versé dans les canalisations !

A la fin, il flippa à mort.

Il concéda la victoire aux yippies cinq mois avant que la bataille de la Convention eût seulement commencé.

Il se pointa à la télé pour déclarer :

« J'ai conféré ce matin avec le préfet de police de Chicago. J'ai insisté très fermement pour qu'il fasse immédiatement passer une circulaire signée de son nom donnant la consigne d'abattre sans sommation tout incendiaire ou toute personne armée d'un cocktail Molotov parce qu'on doit considérer ces gens comme des assassins en puissance; et de tirer également, de sorte à la blesser ou à l'estropier, sur toute personne surprise à piller un magasin. »

Abattre sans sommation !

Blesser !

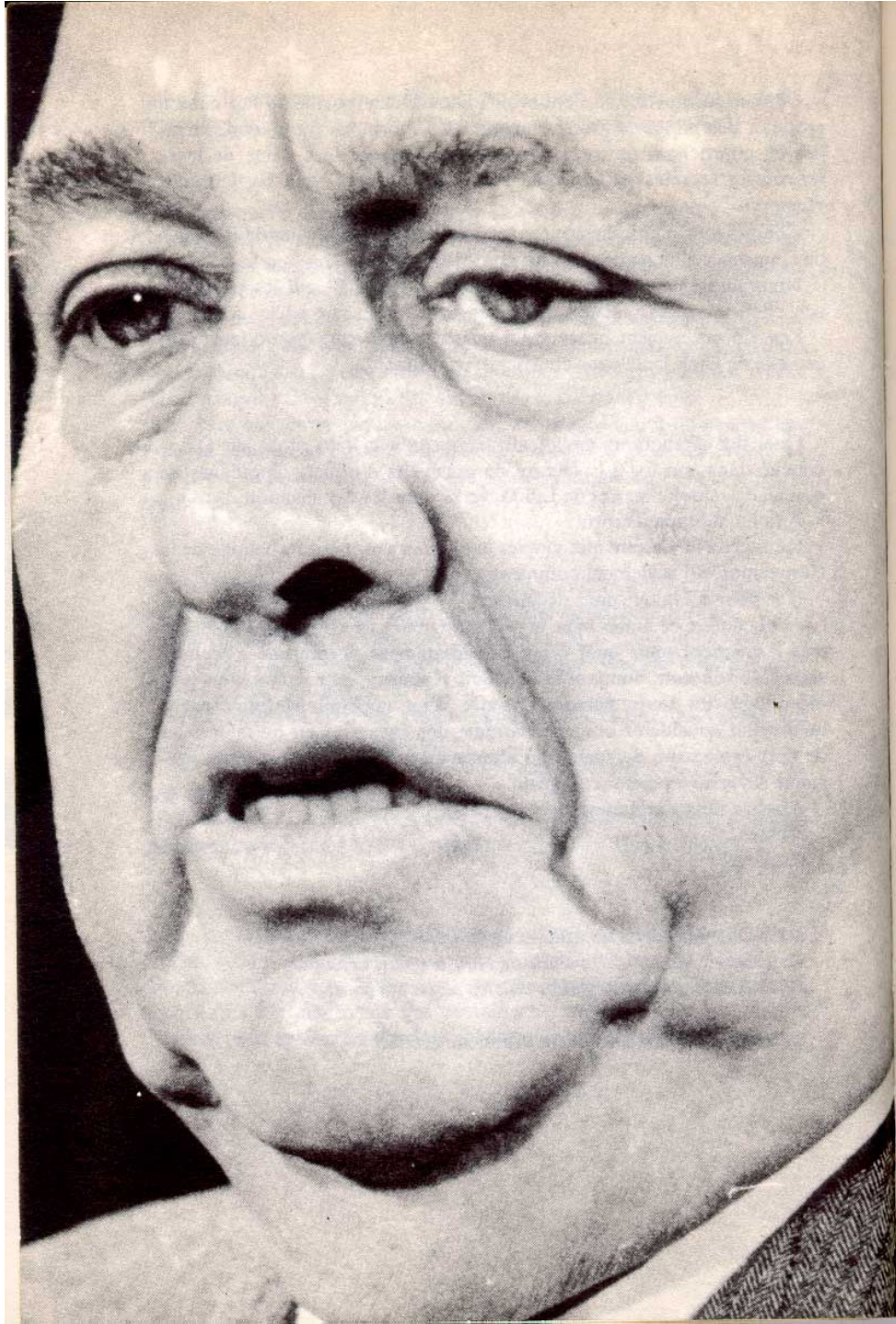
Estropier !

Dick Daley arrache les ailes des papillons.

Dick Daley mange de la chair de Noir au petit déjeuner,

Dick Daley... les petites filles et... les petits garçons.

Cette fois, les yippies avaient vraiment décollé.



Partout, les jeunes se posaient la question : « Tu vas à Chicago ? » Nos projets se répandaient grâce à la plus vaste de toutes les conspirations — le téléphone arabe.

Dylan viendrait-il ? Bien sûr !

Les Beatles ? Bien sûr !

Les Rolling Stones ? Yippie !

Le Viet Kong enverrait-il une délégation ? Bien sûr !

Le Pape ? Pourquoi pas ?

Le Dr Spock et son contingent de ménagères ? Quel panard !

Martin Luther King manifesterait-il ? Bien sûr !

Le Che ? OUAIS !

Eldridge Cleaver ? Yippie !

Jésus-Christ ? Évidemment !

Ab-so-lu-ment !

Nous ne donnions jamais de démentis. Nous embellissions toutes les fausses nouvelles avant de les refiler à dix autres copains. Le bureau yippie était inondé d'un flot de courrier venu de tout le pays. Quels monstres n'avions-nous pas lâchés ! Nous étions en train de créer pour Chicago un mythe encore plus grand que celui des démocrates.

Nous savions que le mythe « prenait » dans la mesure même où on nous attaquait de partout. Les S.D.S. demandèrent aux gens de ne pas venir dans un article intitulé : « N'amenez pas vos fusils en ville. »

Chaque semaine, la presse du Mouvement nous descendait en flammes : « Les yippies ? Une fabrication de la presse à scandale. »

Ralph Gleason¹¹⁰, un critique de rock capitaliste qui essaie de se camoufler dans les plis de chemises brodées, écrivait : « Si un seul jeune se fait tuer par un flic à Chicago au mois d'août, au cours de cette vaste farce, Jerry Rubin sera coupable de sa mort au même titre que Johnson est coupable de la mort des G.I's au Vietnam. »

Un matin, Nancy rêve que Walter Cronkite, le célèbre présentateur des informations à C.B.S., l'appelait au téléphone :

« Daley nous a fait un tour de cochon, gueulait-il.

— Calme-toi, Walter » disait Nancy.

Cronkite lui raconta une drôle d'histoire. « Daley vient d'aller voir en secret ses potes du Kremlin. Il a eu l'idée de leur demander d'envahir la Tchécoslovaquie la veille de la Convention, et comme ça Daley pourra vous casser la gueule comme il voudra. Au bout du compte, la Russie et Daley s'en tireront pénards tous les deux. »

Et Nancy de beugler au téléphone, en assourdissant Walter :

**BIENVENUE
A
TCHÉCAGO!**

L'histoire est
bienveillante
aux intrépides
— FIDEL CASTRO



Stephen Shames

« BIENVENUE A TCHÉCAGO ! »

Yippie !

Tchécago devenait la grosse affaire et tout le monde voulait en être. McCarthy.

Kennedy.

Humphrey.

Et même ce vieil L.B.J.

L.B.J. fit une conférence de presse. Il sortit un mouchoir blanc et tout le monde crut un moment qu'il allait faire date en se mouchant devant cent millions de téléspectateurs. Mais, en fait, il se contenta d'agiter son mouchoir en marmonnant quelque chose sur la « bassesse » de la politique.

L.B.J. SE RENDAIT AUX YIPPIES ! L.B.J. LÂCHAIT LA POLITIQUE !

« Oh, chiasse, gémissions-nous. L.B.J. chéri, décroche pas ! »

Il aurait pu tout aussi bien annoncer qu'il n'irait plus jamais chez le coiffeur.

Les sanglots nous étouffaient.

Johnson, quel vieux renard yippie !

Plus personne ne criait « Yippie ! » Le bureau était déserté. On jetait les badges yippies. On ne pensait même plus à ranger nos dossiers. D'ailleurs personne ne nous les aurait piqués. Le téléphone cessa de sonner. Plus de courrier.

Humphrey ajouta l'insulte à l'injure en parodiant la « Politique de l'Extase » yippie et en se proclamant partisan d'une « Politique de la Joie » !

Kennedy retirait le « ! » de « yippie ! ». Comme L.B.J. il complotait la destruction de la révolution de la jeunesse, mais il le faisait en nous piquant notre rhétorique et notre symbolique.

Même parmi les yippies, certains rêvaient secrètement de Kennedy en train de fumer du hasch à la Maison Blanche.

Des yippies se demandaient ce qui se passerait si Bobby Kennedy se pointait à notre Festival de la Vie et se mettait à danser ? Avec Johnson transformé en hippie et Kennedy candidat, l'intérêt qu'avait suscité TCHÉCAGO baissait dangereusement. Baissait, baissait, toujours plus bas... Bob Kennedy réinsufflait de la vie à la Convention de la Mort démocrate.

Nancy, Stew et moi avions vu Kennedy battre McCarthy aux élections primaires de Californie, puis on était allé se coucher. J'étais en plein rêve quand le téléphone sonna : « Jerry, Jerry, rallume la télé », me disait hystériquement Tom Hayden à l'autre bout de la ligne.

« Kennedy s'est fait buter. »

Dès que j'ai vu le tueur à la télé, j'ai été secoué de frissons : je connaissais ce visage !

Tu te souviens de ce petit mec silencieux qui était resté assis dans un coin à la première réunion préparatoire yippie pour le festival de Tchécago ?

Le mec qui n'avait pas desserré les dents de toute la réunion. Qui avait disparu. Qu'on n'avait plus jamais revu ?

Sirhan, mon vieux, qu'est-ce qui t'a pris, bordel ?

Sirhan Sirhan est un yippie.

29. La bataille de Tchécago.

Les premières images que voit toute l'Amérique à l'aube de la Convention démocrate de 1968 :

Deux cents hippies cavalaient dans le Park. Des yippies, garçons et filles, avec leur drôle d'allure, leurs cheveux longs et leur air fou, s'exercent à la Danse du Serpent et au combat de rue à l'aide de longs bâtons, apprenant à se défendre en envoyant dans les couilles des flics un coup de karaté bien placé au cri de :

« WASHO »

La police de Tchécago monte la garde en permanence devant tous les réservoirs de la ville pour empêcher les yippies de mettre du L.S.D. dans les canalisations. La salle de la Convention démocrate est entourée de barbelés.

Et, pour l'instant, on en est seulement à s'échauffer un peu.

Dimanche, à Lincoln Park¹¹¹, deux ou trois mille enragés environ et les organisateurs se sont comptés en faisant une sale gueule. Nous avions rêvé qu'il y aurait cinq cents mille manifestants à Tchécago. Nous en attendions cinquante mille. Mais Daley avait envoyé de la fumée par ses naseaux en promettant des flammes et ça leur avait fait peur, et ils ne s'étaient pas pointés.

Daley n'aurait jamais réussi ça sans la coopération active et benévole du Mouvement. Tous les gauchistes de Californie avaient dédaigné Tchécago. Les S.D.S. et les petits-bourgeois pacifistes avaient dit en chœur : « N'y allez pas. » Un seul groupe de rock était venu — les M.C. 5 — et un seul chanteur folk — Phil Ochs¹¹².

Tout le monde avait craint un guet-apens : les démocrates auraient délibérément choisi de nous tuer ou de nous interner dans des camps de concentration, parachevant ainsi leur fascisation.

Et nous nous comptions dans Lincoln Park — une poignée de braves — et nous soupirions : « Rien que ça... »

Du moins étions-nous les plus durs; après la campagne d'intimidation menée par le Mouvement et Daley, qui d'autre serait venu à Tchécago, sinon un dur de dur, enragé, téméraire, vachard, dingue ?

Et c'est vrai, on était vraiment des mecs qui en voulaient. Nous étions crasseux, puants, immondes, mal embouchés, défoncés jusqu'à l'os, un ramassis de têtes brûlées en blousons de cuir. Nous offrions un spectacle nauséabond de saleté misérable, l'incarnation de tout ce que le mode de vie bourgeois compte de déchets.

On pissait, chiait et baisait en public; on traversait au feu vert; on ouvrait des bouteilles de coca avec les dents. On était perpétuellement défoncés, sous l'effet de toutes les drogues possibles et imaginables.

Les hors-la-loi d'Amérique allaient se montrer au grand jour dans l'immense théâtre du monde.

Quel délire ! L'avenir de l'humanité était entre nos mains !

Yippie !

Six mois durant, on avait essayé de rencontrer Daley pour obtenir l'autorisation de dormir dans ses bordels de parcs. Je tenais aussi à dire à Dick que je le considérais comme un comédien formidable et qu'on devrait lui donner un Oscar pour son interprétation dans le rôle de maire de Tchécago.

Mais Daley ne nous envoyait qu'un obscur larbin un peu simple d'esprit, David Stahl, un de ses adjoints.

Stahl merdoyait comme c'est pas permis.

Les négociations entre les yippies et la ville de Tchécago prirent fin et Allen Ginsberg chanta Hare Krishna pour Stahl.

La question restait en l'air : allaient-ils nous laisser dormir gentiment dans les parcs et noyer le poisson ou bien nous forcer à prendre les rues, créant eux-mêmes l'émeute qu'ils prétendaient vouloir éviter ?

Quelques jours avant l'ouverture de la Convention de la Mort, la mort s'abat brusquement.

Dans les rues de la Vieille Ville, un yippie se fait tuer d'une balle en plein cœur par des cochons déchainés.

Un Indien Sioux.

Dean Johnson.

Un frère noir est debout dans la rue très passante où Dean a été tué, à l'endroit même où il est tombé :

« Attention où vous marchez, Monsieur, il y a un cadavre ici. »

« Doucement, voyons, vous marchez dessus ! » Il montre du doigt le sang séché sur le trottoir, les deux impacts de balles sur le mur.

« Excusez-moi, Monsieur, mais vous venez de marcher sur un frère mort. »

Les cochons de Tchécago, omniprésents, surgissent, brandissant leurs matraques.

Il y a eu quelques réticences pour appeler les flics « cochons ». Le terme de « cochon » venait de la région de Berkeley/San Francisco ou avait été emprunté aux Panthères. Et puis c'était une injure à Pigasus. Mais il nous a suffi d'un regard sur les gros porcs en uniforme bleu et blanc de Tchécago; « Bon Dieu, ces gros cons-là, ils ont vraiment tout du cochon ! »

« Et deux flingues ! Ils ont chacun deux flingues à la ceinture ! Un pour tirer vite, un pour tirer moins vite ! »

Tchécago-du-Far-West.

Le dimanche soir, un car de police est entré dans Lincoln Park. De partout, le comité d'accueil yippie s'est mis au travail : les pierres et les pavés volaient, c'était la Musique du Roc au rythme des pavés résonnant sur le métal des voitures de flics et fracassant leur pare-brise. La Bataille de Tchécago commençait.

Un flot d'Étranges Créatures du Lac Noir, des machines grotesques, énormes, de vrais tanks équipés de phares superpuissants, pénétra dans le parc. Elles lançaient des nappes de gaz lacrymogènes qui faisaient aussi vomir.

Des cochons protégés par des masques à gaz — on aurait dit des astronautes diaboliques — les précédaient, vraies gueules d'enfer, transformant le parc en une mer de gaz.

Les yippies firent face et tinrent bon devant la grosse machinerie, jusqu'à la dernière minute. Puis, on s'est taillé dans la rue en scandant gaiement : « Les rues appartiennent au peuple ! »



Brown Bros, Inc.

Les yippies foutaient le feu aux boîtes à ordures et les renversaient sur la chaussée, déclenchaient les sonneries d'alarme des pompiers, bloquaient la circulation, pétaient les vitrines à coups de pavés, installaient le chaos partout à la fois.

Les voitures de police nous pourchassaient. Nous nous couchions par terre et restions immobiles le temps qu'elles nous aient dépassés.

Les cars de flics isolés se faisaient lapider.

On trouvait quelques amis sûrs et on formait aussitôt un groupe d'action révolutionnaire. La rue nous fournissait les armes. Une branche d'arbre faisait un bon gourdin. Les pavés et les pierres abondaient.

Des citoyens nous ouvraient leur porte pour nous offrir un refuge contre les porcs matraqueurs.

De jeunes prolos blancs donnaient un coup de main aux yippies pour monter des barricades.

Les chauffeurs d'autobus noirs en grève se joignirent aux yippies pour balancer des pavés sur les chauffeurs d'autobus blancs en les traitant de jaunes.

Les journalistes étaient là, prenant des notes et des photos. Ma parole, ils se croyaient sur le 38^e parallèle¹¹³!

Tchak ! Un cochon vient de cogner sur le crâne de l'un d'eux.

Du sang de journaliste !

Crac ! Encore un photographe assommé, sa chemise blanche pleine de sang. Et crac !

« Mais je suis de l'Associated Press !

— Ah ouais ! Alors prends ça ma salope, ça t'apprendra ! »

Mardi, les yippies saluaient avec enthousiasme les journalistes qui se risquaient en première ligne. Se pointer sur les lieux de l'émeute était déjà un acte de bravoure de leur part. Les têtes bandées nous donnaient un point commun avec eux.

La nouvelle se répandit en un éclair dans le monde entier : le Parti démocrate est le parti du sang, des cochons et de la cruauté bestiale : LES PORCS CONTRE LE PEUPLE. Les cochons faisaient régner leur propre loi dans les rues.

L'autorité du gouvernement en avait pris un tel coup que le seul recours qui nous restait était de porter notre combat devant les Nations unies. Les yippies se proclamèrent une « Nouvelle nation », revendiquant son autodétermination.

Stew vint exhiber ses points de suture à une conférence de presse



internationale et demanda la convocation du Conseil de sécurité de l'ONU et l'envoi immédiat de casques bleus à Tchécoslovaquie.

U Thant fut mis au courant deux heures plus tard par télégramme. Au bout de trois mois, nous recevions une circulaire ronéotée indiquant que notre requête avait été transmise à l'une des 20003 sous-commissions de l'O.N.U.

Mardi matin les cochons envahirent le sanctuaire de Lincoln Park pour arrêter Tom Hayden¹¹⁴ et Wolf Lowenthal. Nous sommes aussitôt allés manifester devant la prison, et ça s'est terminé par la prise d'assaut de la statue du général Logan¹¹⁵ dans Grant Park. On a planté un drapeau du F.N.L. au sommet de la statue.

« C'est encore mieux qu'à Iwo Jima¹¹⁶ » cria quelqu'un.

Des centaines de cochons se ruèrent pour nous reprendre la colline.

C'est le mardi que la tactique de guérilla des yippies remporta sa première victoire sérieuse. Le gaz lacrymogène qui leur était destiné pénétra dans le système d'aération de l'hôtel Hilton.

Humph-Humph fut réveillé par une odeur bizarre qui lui titillait la narine.

Les titres des journaux étaient retentissants.

HUMPHREY S'EST FAIT GAZER.

Notre tactique de guérilla marchait : s'ils nous gazent, ils se gazent eux-mêmes par la même occasion.

Mercredi, le rallye soporifique des libéraux enfilant l'un après l'autre leurs discours sur « la guerre immorale et illégale » fut arrêté net quand les cochons s'aperçurent que quelqu'un était en train d'amener le drapeau américain.

La mise en berne du rouge-bleu-blanc, bien que n'étant pas un délit, est ressentie par chaque cochon de Tchécoslovaquie comme une mise en cause symbolique de sa virilité. Aussi nous chargèrent-ils à la matraque et aux gaz; on les reçut par une grêle de pavés, de sacs de merde et de chaises pliantes.

Puis, dix mille manifestants entamèrent une marche interdite sur la Convention et se firent bloquer le passage par un cordon de porcs.

Nous nous sommes mis à cavalier en direction de l'hôtel Hilton, mais tous les ponts qui y conduisaient étaient barrés par des gardes nationaux qui nous balançaient des salves au lance-patates dès que nous nous montrions.

« PAR ICI! PAR ICI! cria quelqu'un, il y a un pont qui est libre! »

Grâce à une magistrale connerie logistique des cochons, on s'est engouffré sur le pont non gardé et on s'est retrouvé devant l'entrée principale du Hilton. On tenait toute la largeur de Michigan Avenue.

Les cochons reçurent l'ordre de nous disperser et, tandis que les projecteurs de la télé transformaient les rues obscures en un Broadway mondial, les flics bombardèrent aux lacrymos, matraquèrent des journalistes, balançèrent des vieilles dames à travers les vitrines des magasins, écrabouillèrent des visages en gros plan, faisant de leur mieux pour nous liquider définitivement.

Les yippies dressèrent des barricades, allumèrent des incendies, renversèrent des cars de flics et dévastèrent tout sur leur passage. La nomination officielle de Humph-Humph par le Parti démocrate coïncida avec cette agression sauvage de l'État nazi contre le peuple.

La vidéo immortalisa des images de cochons passant à tabac des ménagères de l'équipe de McCarthy, des bons étudiants libéraux, des yippies, des délégués démocrates et des passants innocents.

Sur toutes les chaînes de télé, des images de jeunes héros résistant vaillamment repassaient sans arrêt :

la chute de l'Amérique
indéfiniment
réjouée.



30. Où Pigasus, le cochon, est candidat à la présidence des États-Unis et se fait élire.

Des badges, des auto-collants pour pare-brise, des publicités payées dans le *New York Times*, des bureaux électoraux dans tout le pays pour un... cochon !

Dur !

On nous posait tout le temps la même question : « On sait ce contre quoi vous êtes, mais êtes-vous pour quelque chose ? » Nous avons enfin une réponse à leur donner : un cochon pour président !

Un programme positif ! C'était pas trop tôt !

Notre slogan électoral numéro un : « Pourquoi se contenter d'un demi-porc quand on peut avoir du pur porc ? »

On imaginait déjà le festival yippie : une parodie tragique de Convention, des réunions de sous-commissions dans des salles envahies de fumées de hasch, des délégués de Middle Earth, d'Aquarius¹¹⁷, du Nouveau Mexique¹¹⁸ et du Lower East Side.

La délégation de Berkeley donne cinquante mandats... au cochon ! Et les masses d'applaudir.

Mais la candidature du cochon divisa les yippies en plusieurs factions adverses. L'une de ces factions voulait que Pigasus soit tué et rôti lors d'un gigantesque festin où chacun mangerait sa part. Les démocrates désignent leur candidat, et c'est leur candidat qui bouffe le peuple. Nous désignons le nôtre et nous le bouffons. Nous dévorons notre candidat avant qu'il ne nous dévore.

Les yippies n'étaient vraiment divisés que sur une question politique, et une seule. Nous étions d'accord sur le capitalisme (on est contre), l'Albanie (on est pour), la liberté sexuelle (on est pour), les missiles anti-balistiques (on est pour). Mais l'histoire des végétariens faillit avoir raison de nous.

Personne ne mettait en avant le fait que les cochons ne sont pas kasher, bien que les yippies soient tous des hippies juifs. Mais Ed Sanders¹¹⁹ déclara qu'il ne voulait rien avoir à faire avec une party politique qui s'en prenait à une créature vivante, quelle qu'elle soit.

Dès notre arrivée à Tchécago, ce fut la guerre. Abbie se rendit dans

une ferme et en ramena un adorable petit cochon tout blanc qui ressemblait comme un frère à Petunia¹²⁰. Je me mis en rogne : « Notre Pigasus doit être le proc le plus répugnant, le plus nauséabond qui ait jamais empuanti l'univers ! On doit avoir envie de dégueuler rien qu'à le voir. »

On mit tellement de cœur à régler cette histoire qu'elle faillit se terminer par des coups et des accusations publiques. Avec le cochon, c'est toute la définition du yippie qui était en cause. Les yippies voulaient-ils faire rire l'Amerike — ou la foutre en l'air ? Abbie et Paul finirent par accepter de ne pas faire participer Petunia à la campagne présidentielle si nous pouvions trouver un cochon plus répugnant qu'elle.

Pour ce qui est des cochons, on était plutôt néophytes. J'avais entendu dire qu'un copain, Jim, avait vécu dans une ferme. Je l'appelai pour lui demander s'il s'y connaissait en cochons. « Un peu » répondit-il, et le lendemain nous nous entassions dans une bagnole avec vingt-cinq dollars en poche et nous partions au cœur de l'Amérique rurale — la banlieue de Tchécago — pour faire l'acquisition du prochain président des U.S.A.

La première ferme que nous avons visitée n'avait que des verrats de deux cents kilos.

Dieu qu'ils étaient splendides !

Si affreux ! Ils étaient tellement repoussants qu'ils en devenaient sublimes. Ils étaient taillés dans la graisse dont on fait les meilleurs présidents. Il y en avait même un qui était le portrait tout craché d'un juge de la Cour suprême.

Plus ils étaient gros, plus ils étaient moches. Et plus ils étaient près de péter. Si on ramenait en ville un de ces énormes porcs, c'est sûr qu'il crèverait d'une attaque d'apoplexie. Quel drame ! Notre candidat claquant au beau milieu de son discours inaugural, au pied de la sculpture de Picasso ! La psyché de l'Amérique aurait-elle résisté au spectacle d'un de ses héros — le 4^e après Luther King et les Kennedy — crevant lui aussi en plein triomphe ?

A la deuxième ferme, il y avait des cochons de tous âges et de toutes tailles. On s'est mis à rire. On riait à s'en faire péter la rate. Est-ce que les pontes du Parti démocrate s'en payent une pareille tranche quand ils choisissent leur candidat ? On aurait voulu ramener à Tchécago toute la porcherie. Car les cochons sont vraiment dégueulasses. Ils offensent la pudeur, eux, sérieux !

On est allé voir un type qui portait un chapeau de paille. C'est lui qui s'occupait de la ferme. « Parait qu'y aura du grabuge à Tchécago cette semaine, nous dit-il au passage, avec tous ces hippies qui rappiquent de partout. » C'est tout ce qu'il avait retenu de la Convention démocrate. Quand il a dit ça, j'ai su qu'on avait gagné d'avance la bataille.

On lui a dit qu'on avait besoin d'un cochon pour jouer dans une pièce à l'université. On a sorti les vingt-cinq dollars. « Z'avez qu'à choisir » nous dit-il. Cinquante cochons gris-noir cavalaient dans tous les coins. Bon Dieu, ce qu'ils étaient dégueulasses ! Et ils puaien la merde à plein nez. Le fermier nous dit d'en attraper un nous-mêmes. On se regardait, mal à l'aise ; aucun d'entre nous n'avait jamais attrapé un cochon de sa vie.

De leur côté, les cochons étaient nerveux. Dès qu'on faisait mine d'approcher ils se cavalaient. On a couru après jusqu'à ce qu'on arrive enfin à en coincer un. Jim le saisit par la queue et le tint ainsi, tandis que je m'en emparais. Il avait six mois et pesait dans les deux cents livres. Le nouveau candidat à la présidence des États-Unis était prêt à la longue et dure course à la Maison Blanche.

Nous étions les uns sur les autres dans la camionnette. Il faisait chaud comme dans une étuve. Pigasus n'arrêtait pas de faire des bonds féroces. Toutes les dix minutes, il fallait qu'on s'arrête à une station d'essence pour l'asperger d'eau. Il poussait des cris d'orfraie, complètement hystéro. Mais à aucun moment il ne retourna sa brutalité contre nous. Ce qui m'a donné une bonne leçon : quand ils ont quatre pattes, les cochons ne sont pas violents.

Notre plan était d'amener Pigasus, dans quelques jours, au pied de la sculpture de Picasso devant l'Hôtel de ville de Tchécago pour qu'il y annonce officiellement sa candidature. Nos avocats nous avertirent qu'en amenant un animal de ferme dans la ville, nous contrevenions à un obscur décret et nous pouvions nous faire arrêter pour avoir troublé l'ordre public. Et si Humphrey faisait venir à Tchécago le cirque Barnum pour sa publicité, est-ce qu'on l'arrêterait ? Quelle question ! Tout décret est politique.

Arriverions-nous à amener Pigasus à l'Hôtel de ville avant que les flics ne nous le chauffent ? Nous avions convoqué une grande conférence de presse internationale, par conséquent ils étaient déjà au courant. S'ils piquaient Pigasus, les flics réussiraient un beau coup, empêchant la naissance d'un mythe spectaculaire qui aurait sûrement fait le tour du monde.

Les flics, prévoyant que l'un d'entre nous devrait aller chercher le cochon, se mirent à l'affût en face de la baraque où l'on dormait. Alors on s'est levé un matin et on a entraîné les flics à notre suite dans une mémorable chasse au cochon, tandis qu'une autre bagnole en profitait pour s'en aller tranquillement chercher Pigasus.

L'Hôtel de ville était plein de journalistes, de caméras, de micros et d'agents du F.B.I. La bagnole du cochon arriva et les yippies se mirent à chanter « God Bless Amerika » tout en guidant le cochon, qui braillait à tue-tête, vers la sculpture de Picasso.

Dix cochons à deux pattes nous ceinturèrent avant même que Pigasus ait eu le temps de proférer un seul « oink ». « La démocratie américaine, c'est de la frime » gueulais-je tandis qu'ils m'entraînaient. « On ne laisse même pas notre candidat faire acte de candidature. »

Ils jetèrent sept yippies dans un panier à salade qu'ils bouclèrent. Puis ils rouvrirent et Pigasus vint nous rejoindre. Nous fîmes le trajet jusqu'au violon avec notre candidat. Nous attendions, qu'on vînt nous prendre nos empreintes quand un gros flic de Tchécago fit son entrée et nous annonça : « Messieurs, une mauvaise nouvelle pour vous. Vous risquez de sévères inculpations. »



Wide World Photos, Inc.

« Le cochon a craché le morceau. »

Pigasus domina la conscience de tout le monde pendant la Convention démocrate. Une réaction typique aux promesses électorales ordures de Pigasus, c'est cette phrase que j'entendis dire par une serveuse de restaurant : « Bah, après tout, il vaut bien n'importe lequel des autres candidats. » Mais le cochon, sans vouloir en démordre, accusa le gouvernement des États-Unis d'avoir sciemment saboté sa campagne électorale. La revendication essentielle de sa campagne était que les habitants du monde entier devraient pouvoir participer aux élections américaines, puisque l'Amérique domine le monde.

Nous avons demandé qu'on transporte Pigasus à la Maison Blanche du Texas¹²¹ pour qu'il puisse exposer ses vues en politique étrangère

comme tous les autres candidats. Nous avons réclamé pour lui la protection des Services spéciaux.

Et pourtant, chaque fois que Pigasus essaya de faire campagne (à San Francisco, à New York, à Londres) il se fit embarquer aussitôt. Chaque fois, nous retournions chercher un nouveau candidat dans une ferme. Les cochons, c'est comme les démocrates et les républicains : ils se valent tous.

On dit parfois que les yippies ne sont pas sérieux. Que les yippies, c'est un canular. Mais le meilleur canular, est-ce Pigasus ou bien plutôt McCarthy — McCarthy qui nous conseillait de nous faire couper les cheveux et de réintégrer le système pour le faire élire afin qu'il mit fin à la guerre ?

Et comme ça n'a pas marché, McCarthy a baissé culotte et s'est désisté en faveur de Humph-Humph.

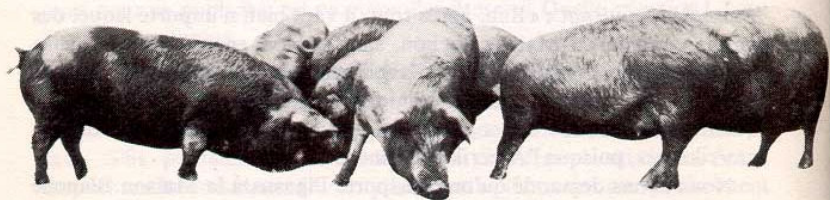
Tandis que Pigasus, conséquent jusqu'au bout, ne soutint d'autre cochon que lui-même.

Après tant d'expériences partagées avec lui, nos arrestations et notre incarcération communes, les yippies s'étaient pris d'affection pour Pigasus.

En baptisant « cochons » les policiers, nous faisons injure aux cochons à quatre pattes. Les cochons à quatre pattes ne sont ni violents, ni sadiques. Ils adorent se rouler dans leur merde et la manger, sans plus.

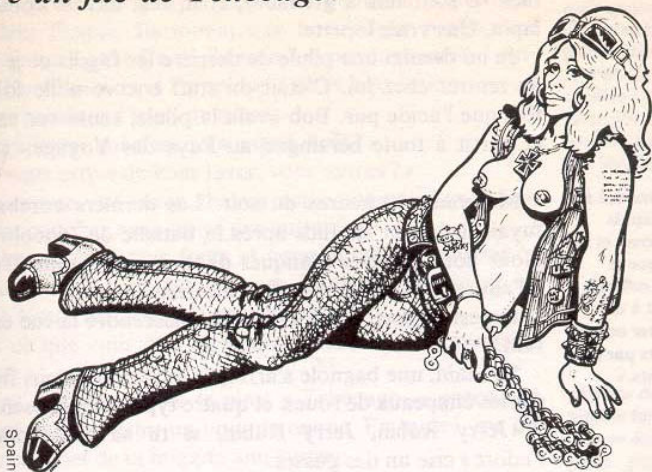
Ce sont des hédonistes — mais qui n'ont pas très bon goût.

Que sont-ils, sinon des yippies à un stade inférieur d'évolution ?



Brown Bros.

31. Où mon « garde du corps » s'avère être un flic de Tchécago.



Sunny me dépassait de quinze bons centimètres. Elle avait des tatouages sur les bras et les jambes.

Je n'avais pas besoin de garde du corps. Mais l'idée d'une géante blonde comme garde du corps, ça vibrerait sec, ça fleurait le bon théâtre.

Sunny, en me regardant de tout son haut, me disait : « T'en fais pas Jerry. J'ai mon flingue. »

Et elle me désignait son sac à main.

Deux minutes plus tard, Sunny me présenta à son mec, Bob. Il arborait un blouson de cuir noir, un maillot de corps noir, un gilet noir, des boots noirs, un casque noir, des lunettes fumées et une barbe de deux jours.

Bob et Sunny me tenaient compagnie. Ils m'achetaient des cornets de glace. Bob me recommandait sans cesse de bien dormir et de bien bouffer.

Il me disait de prendre soin de ma santé.

Il avait tout de la maman juive.

« Je me suis mis d'accord avec le collègue qui me servait de contact pour lui laisser mes messages dans les W.C. de Lincoln Park. En effet, la plupart des yippies dédaignent les waters et font leurs besoins en plein air. »



Qu'est-ce qu'il me faisait chier !

Un soir, il était avec moi dans Lincoln Park quand les flics se sont mis à grenader, et il s'est cavale comme un lapin. Une vraie lopette.

Je lui donnai une pilule de derrière les fagots et je lui dis de rentrer chez lui. C'était du stuff encore mille fois plus fort que l'acide pur. Bob avala la pilule, sauta sur sa moto et partit à toute berzingue au Pays des Voyages yippies.

« J'avais renoncé à me laver depuis plusieurs jours et la puanteur que je dégageais suffisait amplement à me faire adopter comme un des leurs par les manifestants. »

Mercredi, 10 heures du soir. Les derniers combattants fuyaient devant les flics après la bataille de Lincoln Park. Nous nous sommes planqués dans un restaurant. Un type à l'allure suspecte nous collait au train.

On est ressorti et on s'est mis à descendre la rue en courant.

Soudain, une bagnole s'arrête le long du trottoir, freinant sur les chapeaux de roues, et quatre types en jaillissent.

« Jerry Rubin, Jerry Rubin, si tu savais comme on t'adore » crie un des gusses.

« Faut que j'rentre, que je dis entre mes dents.

— On va t'accompagner », qu'ils gueulent en m'attrapant par les cheveux.

Ils écartent Nancy. « Tu veux venir aussi, frangine ? »

Ils me fourrent de force dans une voiture banalisée et on fonce.

On va t'enfermer dans un sac et te jeter à la flotte, Rubin. »

« Dès que tu te pointes dans la rue, Rubin, c'est le bordel. »

Un des verrats brâme dans la radio : « On a piqué Jerry Rubin. »

Ils m'ont emmené au commissariat central. Une petite pièce : c'est le bureau de la police politique américaine, les services de renseignements, qu'on appelle la brigade anti-rouges¹²² — vous savez ces mecs avec un peu trop d'embon-



point qu'on voit toujours sur les bords des manifs, avec leurs appareils photos et leurs petits magnétophones, la chemise sport tombant par-dessus le pantalon pour dissimuler leur flingue. Ils jouent aux bons vieux potes avec nous (« Salut Tom ! Ça va Martin ? ») pendant qu'ils complètent leurs dossiers et complotent notre liquidation.

Ils me gueulaient leurs questions :

« Alors Jerry, qui c'est qu'a gagné, hein ? »

« Ça vous arrive de vous laver, vous autres ? »

« Est-ce que vous avez chacun votre gonzesse, ou est-ce que vous couchez avec celles des autres ? »

« Qu'est-ce que vous ferez si vous prenez le pouvoir ? »

« Pourquoi vous sortez pas vos flingues pour qu'on en finisse ? Nous, on demande pas mieux ! »

« Est-ce que vous êtes en contact avec les communistes chinois ? »

« Jerry, j'espère que tu te plais à Tchécago — parce que t'es parti pour y rester un bout de temps. En taule », me dit le Porc en Chef de la brigade anti-rouges.

« Comment est-ce que j'aurais pu provoquer des émeutes ? Je n'ai que quelques centaines d'amis intimes à Tchécago, leur dis-je.

— Combien exactement, demande le Porc.

— 124.

— Tu peux ramener ça à 123 » qu'il me répond.

Les flics étaient venus en masse dans ce minuscule bureau pour être aux premières loges à la séance de minuit. Il y en avait une bonne trentaine dans la pièce.

Et soudain, Bob fait son entrée, les cheveux brillantinés, rasés de près, en costard, et il me regarde d'un œil froid, dur et dilaté.

Quelques heures plus tard, on m'inculpa « d'incitation à l'émeute », délit passible de la cour d'assises, sur le témoignage de Bob Pierson, et on m'enferma en fixant le montant de ma caution à vingt-cinq mille dollars — plus cher que pour un meurtre.

« Il se peut que certains d'entre eux soient des idéalistes, mais quand je me trouve en face de jeunes gens qui restent des semaines entières sans se laver, j'ai du mal à prendre au sérieux leur idéalisme. »

« J'ai vu des meneurs yippies fourrer de la drogue dans des petits gâteaux à la crème qu'ils distribuèrent aux manifestants juste avant les heurts avec la police. J'ignorais la nature exacte de cette drogue, mais on me dit qu'elle donnerait aux jeunes une sorte de choc qui les transforme en véritables bêtes féroces lorsqu'ils se battent avec les « cochons. »



Le lendemain, le *Chicago Tribune* avait une manchette retentissante :

**UN POLICIER ESPIONNE LES YIPPIES :
SALE ET BARBU, IL S'INFILTRE DANS
L'ENTOURAGE DES MENEURS POUR
LEUR SOUTIRER LEURS SECRETS,
JOUANT LE RÔLE DE GARDE DU CORPS
ET D'HOMME DE MAIN.**

« Les filles ne portaient pas de sous-vêtements, et pour donner des frissons aux garçons et attirer les photographes, elles relevaient leurs jupes par-dessus leurs têtes. Les garçons ouvraient leurs braguettes pour s'offrir en spectacle aux passants. »

Le *New York Daily News* révélait que Bob m'avait fauché mon « journal de bord secret » et « avait réussi à le faire remettre à ses supérieurs en simulant une « bagarre » avec un policier qui le « maîtrisa et l'emmena au poste ».

Puis, dans le numéro de décembre de *Detective Stories*¹²³.

**« EXCLUSIF ! LES PLANS SECRETS DES YIPPIES
POUR SABOTER LA CONVENTION DÉMOCRATE. »**

Avec les fantasmes à sensation de Bob sur la manière dont il était devenu mon « garde du corps » :

« Une bagarre éclata non loin de l'endroit où nous flâinions ; j'intervins, séparai les combattants et les mis en fuite.

Je savais que Jerry Rubin était là ; c'était ce qui m'avait incité à intervenir. Je lui montrai ainsi que je n'avais pas froid aux yeux.

Moins d'une heure après, nouvelle bagarre, de nouveau en présence de Rubin ; je refis ma démonstration.

A la troisième, toujours dans le même après-midi, les combattants étaient plus durs et ne se laissaient pas impressionner facilement. Mais, étant donné ma taille et mon entraînement de policier membre du contre-espionnage, je connaissais des astuces du métier qui les surprirent.

Avant de pouvoir mettre un terme à cette bagarre, je dus successivement régler leur compte à trois individus. Quand



j'en eus fini, les autres commencèrent à éprouver un sain respect pour mes qualités de bagarreur.

Tout ceci se déroula sous les yeux de Jerry Rubin — il l'ignorait, mais je m'étais mis en frais pour lui, justement — et il en fut tellement impressionné qu'il discuta avec (Abbie) Hoffman et le persuada de me laisser partir, afin que je devienne son garde du corps personnel.»

Bob a complètement éliminé Sunny de son incroyable hallucination de D-man, parce que se servir d'une nana, ça n'a rien de très mythique. Des bagarres et des victoires sensationnelles, ça cadre mieux avec la virilité mythique dont on doit faire preuve dans ce genre d'histoire. Sunny fut obligée de se tailler de Tchécago parce que Pierson l'avait fait inculper également.

«Je me mis à mon tour à crier des slogans et à injurier des policiers, les provoquant tant et si bien qu'à la fin je reçus quelques coups de matraque. Ils ignoraient mon identité : tout ce qu'ils savaient, c'était que je les avais injuriés et que je les avais frappés.»

Un flic camouflé, quel trip ! Pour glorifier ses propres fantasmes, il est obligé de glorifier les gens qu'il a espionnés, et il nous décrit comme de véritables titans.

Pierson forgeait le stéréotype des superhippies, qui sont capables de se défoncer encore davantage, de baiser plus de nanas, de faire sauter plus d'immeubles, et de balancer un plus grand nombre de sacs de merde que tous les enrégés du monde réunis.

Si jamais Hollywood faisait un film sur les yippies, il faudrait engager Bob Pierson pour le scénario et les dialogues.

Big Bob est un yippie.

Il prend ses fantasmes pour la réalité.

«Pendant les derniers jours que j'ai passés chez moi avant de rejoindre l'underground, j'ai soigneusement évité toute ablution.»

«Si c'étaient là des enfants, où étaient donc leurs parents ? Pourquoi n'étaient-ils pas chez eux, au lieu d'être dans une ville lointaine où ils s'étaient rendus dans l'intention avouée de provoquer des troubles ?»



32. Comment Amerikan Airlines, Richard Nixon, Spiro Agnew, Strom Thurmond, John Mitchell, Walter Cronkite, la C.B.S., la N.B.C., l'A.B.C.¹²⁴, l'Oncle Ho et un million d'esprits malins conspirèrent pour incendier Tchécago.



Rappelle-toi Pavlov et son clebs « Spot ».

On fait sonner une cloche et on lui donne sa pâtée.

Au bout d'un moment, « Spot » se met à saliver dès qu'il entend une cloche.

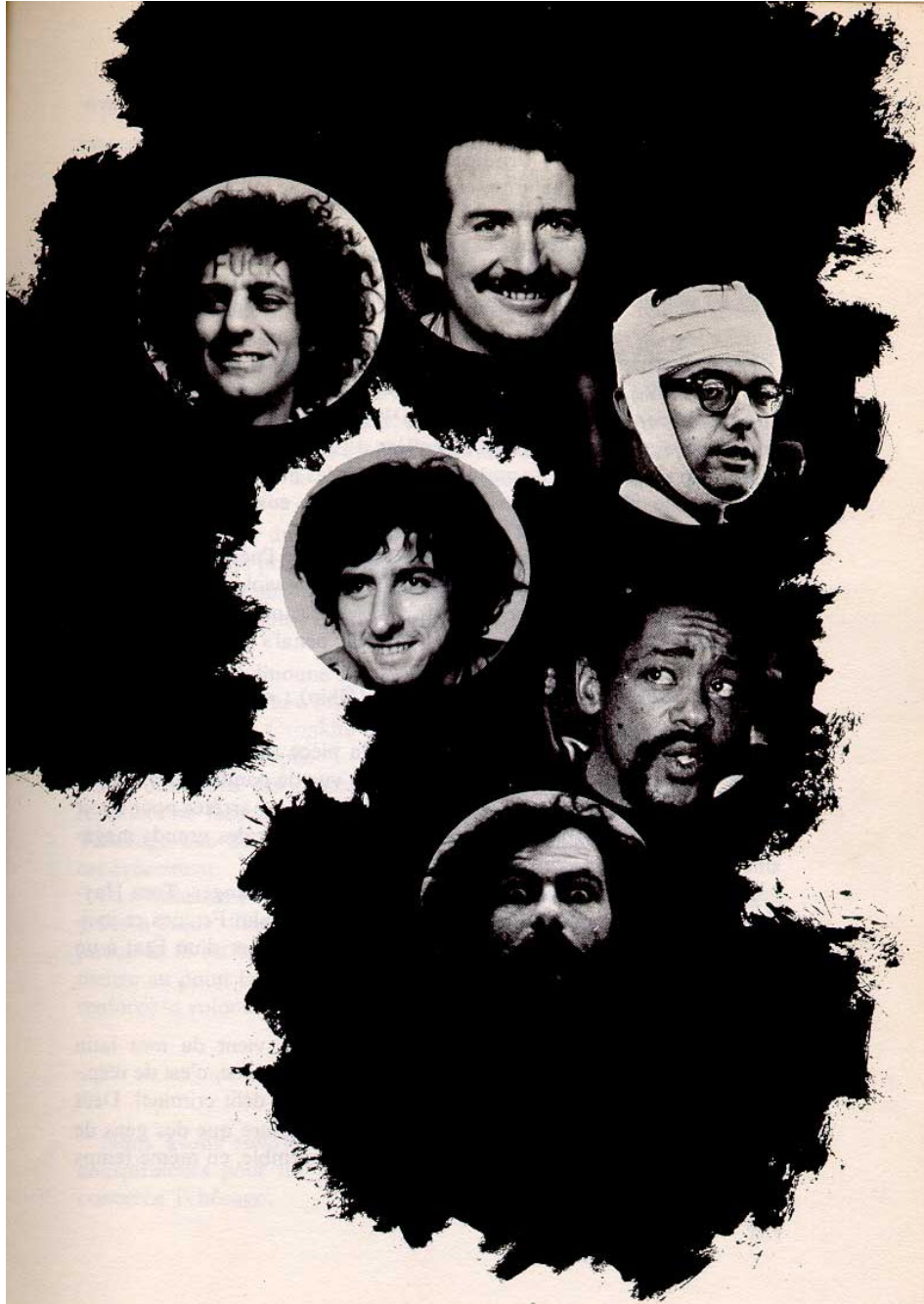
Le conditionnement.

Avec l'aide de milliers de mercenaires psychologues recrutés dans les universités, les agences de publicité de Madison Avenue¹²⁵ ont fait en sorte que les Américains des années cinquante se mettent à saliver au seul mot de « communisme ».

« Il est vrai que les Noirs ont été mal traités pendant des siècles; mais les communistes utilisent à leur profit le Mouvement pour les droits civiques; nous devons donc y mettre fin. »

Le politicien fait sonner sa petite cloche. Et le peuple bave et frétille. Le problème noir est réglé. Prochain problème ?

« Le Sud-Vietnam n'est pas une démocratie comme les États-Unis; mais les Viets Kongs sont communistes; alors on préfère voir des Vietnamiens morts que des Vietnamiens rouges. »



32. Comment Amerikan Airlines, Richard Nixon, Spiro Agnew, Strom Thurmond, John Mitchell, Walter Cronkite, la C.B.S., la N.B.C., l'A.B.C.¹²⁴, l'Oncle Ho et un million d'esprits malins conspirèrent pour incendier Tchécago.



Rappelle-toi Pavlov et son clebs « Spot ».

On fait sonner une cloche et on lui donne sa pâtée.

Au bout d'un moment, « Spot » se met à saliver dès qu'il entend une cloche.

Le conditionnement.

Avec l'aide de milliers de mercenaires psychologues recrutés dans les universités, les agences de publicité de Madison Avenue¹²⁵ ont fait en sorte que les Américains des années cinquante se mettent à saliver au seul mot de « communisme ».

« Il est vrai que les Noirs ont été mal traités pendant des siècles; mais les communistes utilisent à leur profit le Mouvement pour les droits civiques; nous devons donc y mettre fin. »

Le politicien fait sonner sa petite cloche. Et le peuple bave et frétille. Le problème noir est réglé. Prochain problème ?

« Le Sud-Vietnam n'est pas une démocratie comme les États-Unis; mais les Viets Kongs sont communistes; alors on préfère voir des Vietnamiens morts que des Vietnamiens rouges. »

Le politicien agite sa clochette et le peuple amérîkain se met à bavoter sur son nœud papillon rouge-blanc-bleu.

Mais il est arrivé un Prodiges. Des enfants sont nés. Ces enfants, c'est nous autres, et quand on entend dire « Staline », ça ne nous donne pas de mauvaises vibrations.

Le mot de révolution nous excite.

Le mot « yippie » nous défonce.

Et au seul nom de « Nixon », on dégueule.

Le gouvernement cherche frénétiquement le mot qui ramènera le peuple amérîkain à son bavotage et à son gâtisme. Ils ont même engagé un sémanticien du nom de Hayakawa¹²⁶ pour faire des expériences de grande envergure sur le terrain du collège d'État de San Francisco.

Ils essayaient des tas de mots les uns après les autres.

Le mot le plus populaire actuellement chez eux, c'est « conspiration ».

Ils ont arrêté sept militants de Berkeley sous l'accusation d'avoir « conspiré » en vue de commettre un délit pénal — violation de domicile — pendant la Semaine d'action contre la conscription à Oakland. La « conspiration en vue de commettre un délit pénal » est un délit criminel : c'est beau la sémantique !

Ils ont ramassé des lycéens de Toledo (Ohio) : « conspiration » pour fumer du hasch.

Ils ont arrêté les acteurs qui jouaient la pièce de Lennox Raphaël, « Che¹²⁷ », à New York : « conspiration » en vue de commettre l'acte de sodomie. Les « 21 Panthers » de New York¹²⁸ ont été arrêtés pour avoir trempé dans une « conspiration » visant à faire sauter des grands magasins et le jardin botanique du Bronx.

Et ils ont arrêté le Panther Bobby Seale, Dave Dellinger, Tom Hayden, Rennie Davis, Abbie Hoffman, Lee Weiner, John Froines et moi-même pour avoir « conspiré » dans l'intention de passer d'un État à un autre pour manger du cochon de lait à Tchécago.

Selon les sémanticiens yippies, « conspiration » vient du mot latin *con-spirare* qui signifie « respirer ensemble ». Notre crime, c'est de respirer. Et quand on respire ensemble, il en résulte un délit criminel. Délit qui devient de plus en plus sérieux au fur et à mesure que des gens de plus en plus nombreux se mettent à respirer ensemble, en même temps et au même endroit.

Nous sommes La Conspiration. Nous sommes la plus grosse, la plus mauvaise et foutue engeance de Conspiration que l'on vit jamais.

Nous avons eu plein de complices. Y a qu'à voir la quantité de gens qui ont travaillé et conspiré avec nous pour préparer l'émeute policière à Tchécago.

Au premier rang des conspirateurs, les compagnies aériennes, Amerikan Airlines, United Airlines et T.W.A. qui nous ont transportés à tarif réduit «jeunes gens». Pour bénéficier de ce tarif réduit, il suffit d'avoir les cheveux longs. Sous le nom de mon frère Gil, qui a vingt ans et qui étudie le piano, j'ai voyagé mille fois de New York à Tchécago pour perpétrer de façon si sordide ladite conspiration.

Richard Nixon, Spiro Agnew, Strom Thurmond et John Mitchell se sont tellement énervés qu'ils nous ont fait don de cinq cents dollars pour faire parvenir le premier communiqué yippie dans le monde entier.

Mais pour avoir du liquide, on a été voir les chaînes de télé. A chacune, nous avons proposé des informations exclusives sur les lieux où les prochaines scènes de violence policière devaient se dérouler. A.B.C. refusa notre offre, mais C.B.S. et N.B.C. se battirent comme des chiens autour d'un os.

Nous avons auditionné Brinkley de N.B.C. et Cronkite de C.B.S. en leur faisant répéter une seule et même phrase : «Tchécago, c'est l'État policier.» Comme Cronkite semblait plus convaincant, c'est son fric que nous avons accepté.

Les directions des chaînes de télé ont été d'accord pour que leurs reporters se fassent volontairement casser la gueule par les flics de Tchécago afin de personnaliser un peu la participation de la presse à cet événement.

Et n'oublions pas Ho Chi Minh, qui a conspiré avec Dave Dellinger grâce à l'aide d'International Telegraph and Telephone (dont chaque pouce de fil est branché et surbranché sur les écoutes du F.B.I.) pour mettre au point la prise de l'ambassade américaine à Saïgon, ce qui a renforcé la volonté de vaincre de nos troupes à Tchécago.

Nous avons envoyé au ministère de la Justice une longue liste de conspirateurs pour les aider à préparer leurs inculpations en ce qui concerne Tchécago.

En tête de liste, Bob Dylan — ils nous a tellement appris de choses.

*« La pompe ne marche pas
parce que les vandales
ont piqué la brimbale. »*

Et Gene McCarthy alors ? Les yippies ont eu une rencontre secrète avec Gene, une semaine après sa candidature aux élections primaires dans le New Hampshire. Nous lui avons suggéré de faire naître plein d'espoirs naïfs afin que de jeunes bourgeois en colère en viennent à faire leur propre émeute dans Tchécago. L'idée lui bottait. Un enregistrement de cette discussion a été envoyé au ministre de la Justice.

Et merde, Dany le Rouge a mis la France à feu et à sang trois mois avant Tchécago pour nous injecter un peu d'adrénaline. Et le légendaire Mark Rudd¹²⁹ a conquis Columbia et mis en branle toute la dynamique révolutionnaire.

Si le F.B.I. veut arrêter tous ceux qui ont vraiment provoqué les émeutes de Tchécago, il devra inculper Caryl Chessman, Charles Van Doren, Marilyn Monroe, Oswald Augustus Owsley, Sherman Adams, Walter Jenkins, Bobby Baker, Tim Leary, Gary Powers, Antonin Artaud, Abe Fortas, le Spoutnik, Allen Ginsberg, Jimmy Piersall, John Dillinger, Norman Mailer, le marquis de Sade, Charlie Chaplin, Mary Jo Kopechne et la fidèle Lassie¹³⁰.

Toute liste d'inculpations pour conspiration se doit d'inclure quiconque est possédé par l'esprit de liberté. Mais sur des milliards de noms possibles, ils n'en ont retenu que huit.

En oubliant d'inculper ceux qui avaient conspiré en vue de susciter notre conspiration : Dickie Nixon et Dickie J. Daley.

La conspiration, c'est le spectre qui hante l'Amérique. Elle nous dépasse de très loin.

Un beau jour, des gens qui se promenaient dans l'avenue principale de Berkeley furent tout à coup touchés par la grâce de la Révolution. Puis ce fut la Conspiration au Pentagone où les gens furent à leur tour transformés par l'esprit venu de Berkeley. Puis ce fut New York. Tchécago. La France. Et retour à Berkeley. Et puis partout :

De Berkeley à San Francisco à Washington à Paris à New York à Berkeley à Chicago à San Francisco au Japon à Mexico à Ann Arbor¹³¹ à Madison à Berkeley à Woodstock à Prague...

PAR MAGIE !

Une conspiration cosmique.

33. Discours de remerciement pour l'oscar de la contestation.

C'est avec la plus sincère humilité que je reçois la plus éminente distinction de toute ma vie : cette inculcation fédérale, réalisation de tous mes rêves d'enfant, couronnement d'années de dur labeur et de fête jouissive.

Je tiens à remercier tous ceux qui m'ont aidé : ma mère, mon père, mon épouse Nancy, mon frère Gil (et Louise), Stew et Gumbo, Abbie et Anita, Sharon et Robin, Spartacus, Tom Paine, Pun et Genie, Ho, Max Scherr, Jeff et Alice, Lennox, Fidel, Jim Retherford, Marshall Bloom, Tuli, Keith et Judy, Wolf, Bob Scheer, Phil Ochs, Huey, Eldridge, Lenny Bruce, Pigasus, Paul Krassner, Ed Sanders, le Ché, Martin Kenner, Abe Peck, Walter Cronkite et, je le garde pour la bonne bouche, Richard J. Daley¹³².

Je sais que la compétition a été dure et je tiens à féliciter les gens qui sont venus par milliers à Tchécago. J'espère que je saurai me montrer digne de cette insigne inculcation — l'Oscar de la Contestation.

Je veux adjoindre à mon inculcation une liste de personnalités d'envergure mondiale qui ont passé des frontières avec l'intention de provoquer des désordres civils : les Beatles, Elvis Presley, la défunte Marilyn Monroe, Jim Morrison¹³³, le président des États-Unis et Joe Namath¹³⁴.

Et je puis désigner d'autres coupables encore : ces hippies en costumes psychédélics à l'indienne, qui arraisonnèrent des vaisseaux britanniques en 1773¹³⁵ et jetèrent leur cargaison de thé par-dessus bord ! Ils avaient passé la frontière d'un État avec l'intention de détruire les biens d'autrui.

Le Congrès a adopté la loi anti-émeutes¹³⁶ pour lancer un avertissement aux spectateurs des matches de football. Des supporters qui passent la frontière d'un État et démolissent ensuite les buts sont passibles d'arrestation.



Le délit ne réside pas dans l'action elle-même, mais dans l'INTENTION qu'on avait de la commettre en franchissant la frontière de l'État. Il est illégal d'avoir de mauvaises pensées au moment de passer d'un État à l'autre.

On peut même enfreindre cette loi sans quitter son domicile. Un coup de téléphone à quelqu'un qui habite dans un autre État peut suffire. Ou une lettre. Ou une interview radio ou télédiffusée d'un État à un autre.

Les yippies ont enfreint la loi anti-émeutes lorsque nous avons envoyé une carte postale à Daley pour lui annoncer qu'on allait mettre du L.S.D. dans les canalisations.

On n'a même pas besoin d'être présent sur les lieux de l'émeute. Il suffit de venir dans une ville en Boeing, d'y faire un discours et de repartir en Boeing à quinze mille kilomètres de là. Si une émeute se déclenche après ce discours, l'orateur peut se trouver n'importe où, il sera tenu pour responsable des troubles.

On peut enfreindre la loi sans avoir besoin de participer à des violences ou de commettre quelque dommage.

L'émeute est définie comme « menace de violences ou risque de dommages ».

Les yippies à Lincoln Park, c'était une émeute de fait. Tout comme un match de baseball dominical. Un concert de Beatles est une émeute, nom de Dieu !

Où passe la ligne de démarcation entre la « liberté d'expression » et « l'incitation à l'émeute ». C'est « simple » :

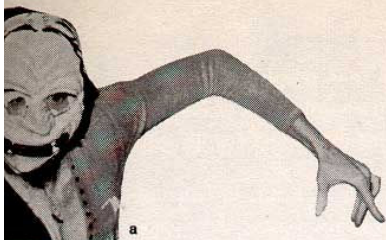
Quand on fait un discours qui reste sans effet, la Constitution vous protège.

Quand on fait un discours suivi d'effet, c'est de « l'incitation à l'émeute ».

Un discours suivi d'effet, un discours qui touche les gens, c'est illégal.

Et puisque la prévention des activités criminelles est primordiale dans le cadre du maintien de l'ordre, la loi anti-émeutes, pour être appliquée, a besoin d'un État policier, pur et dur.

a: Jim Retherford (Ernest Waeker). b: Ed Sanders (Frank Pearson). c: Stalin (Wide World Photos). d: Gumbo Clavir (Al Copeland). e: Julius the Just (Wide World Photos, Inc.). f: Marilyn Monroe (Wide World Photos, Inc.). g: Mao (Wide World Photos, Inc.). h: Paul Krassner (Roz Payne). i: Dylan (Wide World Photos, Inc.). j: Mario Savio (Wide World Photos, Inc.). k: Phil Ochs (Wide World Photos, Inc.). l: Lenny Bruce (Wide World Photos, Inc.). m: Huey P. Newton (Wide World Photos, Inc.). n: Louise Kurshan and Gil Rubin. o: Mom and Dad. p: Pun and Genie Plamondon and Lennox Raphaël (Magdalene Sinclair). q: Quentin Fiore (Bianca Fiore). r: Robin Palmer.



b



c



e



f



g



h



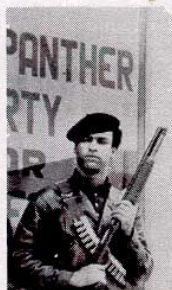
i



j



k



m



n



o



p



q



r

Le F.B.I. est obligé de mettre nos téléphones sur table d'écoute, de fouiller dans nos boîtes à ordures et de lire notre correspondance privée pour trouver des infractions qui n'ont pas encore été commises.

Le jour est proche où l'on verra le F.B.I. installer des postes de garde à la frontière des États, vérifier des « passe-ports » et refouler les « émeutiers » en puissance.

Quand le Congrès a adopté la loi en question en 1968, dans un climat de lynch, les décombres de Detroit et de Newark fumaient encore. Des sénateurs racistes du Sud rédigeaient cet édit antinoir et firent pression pour le faire passer, en piaillant que les émeutes étaient fomentées par une conspiration, un vaste complot international tramé par des agitateurs voyageant d'un État à l'autre et par le communisme international.

L'intention cachée de ces sénateurs était de faire mettre en prison Stokely Carmichael et Rap Brown. Emporté par ses délires, le Congrès s'imaginait qu'il suffirait de se débarrasser des agitateurs pour se débarrasser des émeutes !

L'Amérique croit trouver la « solution » à l'oppression raciale en promulguant des lois contre ceux qui résistent à l'opresseur.

Comme le rapport Walker¹³⁷ l'indique, ce sont les flics qui ont à chaque fois déclenché les émeutes. Nous sommes inculpés au terme de la loi anti-émeutes mais c'est parce que les flics se sont déchaînés contre nous en voyant nos cheveux longs. Richard Nixon est personnellement responsable de notre inculpation. On a attendu des semaines que la Maison Blanche prenne une décision sur le cas de chacun d'entre nous.

Il s'agit d'une manœuvre haineuse du gouvernement qui sert des châtiments légaux afin d'en finir avec les manifestations. Mais ces inculpations donneront surtout à tous les gosses de ce pays l'envie de passer des frontières d'État et de devenir des « émeutiers » avant même d'être en âge d'aller au lycée. Yippie !

34. Utopie fumeuse yippies-Panthères N° 2.

Le pacte d'alliance yippies-Panthères a été spirituellement scellé en 1964-1965, au temps où les étudiants de Berkeley semaient la merde dans leur université et empêchaient le passage des convois militaires; Eldridge Cleaver était alors en prison à Folsom¹³⁸.

Dans *Un Noir à l'ombre*, Eldridge expose ses sentiments d'alors : « J'aimerais franchir d'un seul bond les derniers mille mètres, me laisser pousser la barbe et enfiler n'importe quelles frusques exigées par le nationalisme local, fraterniser avec Che Guevara et partager son sort et frayer en pionnier une nouvelle piste à travers les chaudes fumées du cerveau de la nouvelle gauche. Je rêve d'être à Berkeley juste en ce moment, pour me rouler dans cette boue, folâtrer dans la porcherie de cette foutue révolution. »

Eldridge Cleaver avait été condamné de naissance à la prison par l'Amérique blanche. Sa première condamnation était due à la possession de ce qu'il appelle « un sac d'amour » (la marijuana), mais son vrai crime, c'était sa peau noire.

Et une fois en taule, voilà qu'il lit dans les journaux que les enfants de ses geôliers blancs se sont mis à cracher au visage de leurs pères arrogants !

Les enfants des oppresseurs qui se joignent aux opprimés !



Cinq ans plus tard, Eldridge Cleaver se retrouvait candidat du Peace and Freedom Party¹³⁹ à la présidence des États-Unis.

Le rêve d'Eldridge se matérialisait : les jeunes Blancs rejettent la société blanche. « Blanc », c'est un état d'esprit, pas une couleur de peau. Les yippies s'étaient mis en quête d'une nouvelle identité.

Les jeunes Blancs expulsaient brutalement l'Amérique bourgeoise de leur esprit et de leur corps par la drogue, le sexe, la musique, la liberté,

en vivant dans les rues. Les prisons en étaient pleines. Ils ne faisaient pas la révolution uniquement pour « soutenir » les Noirs, ils avaient rejeté la société blanche et luttaien pour leur propre libération.

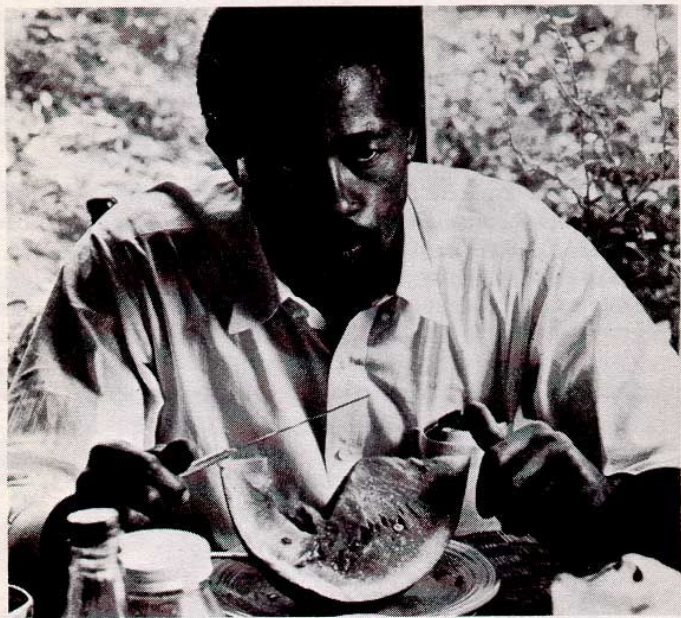
Eldridge voulait un pacte entre les voyous noirs et les voyous blancs.

Criminels de toutes les couleurs, unissez-vous.

Frères dans le combat et l'oppression partagés.

Égaux sous le joug des cochons.

L'union des Noirs et des Blancs ne devient réelle qu'à partir du moment où les Blancs sont traités comme les Noirs.



Al Copeland

Eldridge voulait créer la coalition des Panthères et des militants psychédéliques des rues. Il avait posé une condition au choix de son colistier : il fallait qu'il fût lui aussi en liberté sous caution.

Je venais d'être attaqué chez moi par trois flics des stup new-yorkais.

Alors Eldridge m'a appelé et son idée m'a botté.

Mais qu'allaient dire les gauchistes « sérieux » du Peace and Freedom Party ? Ça allait leur foutre une crise d'apoplexie !

Le Peace and Freedom se compose de Blancs qui ne se sentent pas eux-mêmes opprimés, qui attendent que la classe ouvrière se révolte, et dont les gadgets habituels sont le costume-cravate, les tracts et les plateformes politiques.

Ils peuvent à la rigueur accepter de présenter comme candidat un nègre fumeur de pot, armé jusqu'aux dents et ancien bagnard.

Mais un affreux hippie barbu pour vice-président ?

Jésusmariejoseph !

Je suis allé au congrès de Peace and Freedom Party à New York pour me mettre sur les rangs.

Je proposai qu'on déménage les locaux bureaucratiques du Parti et qu'on les installe dans la rue. Pour en faire un parti de marginaux blancs.

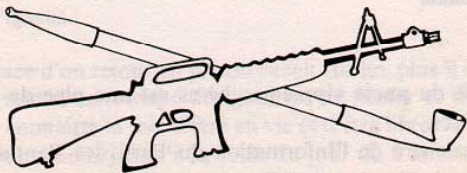
Je me suis fait lessiver complètement.

Le Parti m'a préféré un prof d'université porteur d'un attaché-case.

Eldridge n'arriva pas à trouver un seul militant du Peace and Freedom de Californie qui fût prêt à soutenir l'alliance avec les yippies. Ils se contentaient de rire en disant : « Eldridge, vous n'êtes pas sérieux. »

Mais Eldridge n'était pas prêt à laisser les bureaucrados du Peace and Freedom lui verrouiller le cerveau, pas plus qu'il ne le permettrait aux cochons.

A la conférence inaugurale du P.F.P. à Ann Arbor, il mit brusquement fin à la torpeur qui régnait en arborant un badge yippie et en choisissant un yippie comme co-listier.



Stew Albert décrit ainsi dans le *Barb* la réaction de la conférence :
« Je vis des femmes qui éclataient en sanglots et des hommes d'allure respectable qui perdaient complètement la tête. Le climat dans la salle était au délire et rien ne le résume mieux que l'expression douloureuse d'un jeune universitaire très fringant qui, quand il se trouva nez à nez avec un badge yippie accroché au beau milieu de la poitrine d'Eldridge Cleaver, se mit à bégayer fortement et s'écria : « Mon Dieu, mais c'est donc vrai ? Comment avez-vous pu faire une chose pareille ? »

Eldridge Cleaver raconta plus tard ce qui s'était passé à un envoyé du *Barb* : « On aurait dit que j'avais jeté une bombe. Leurs préjugés de classe ont brusquement ressurgi quand il a fallu qu'ils expliquent aux autres Blancs l'existence de gens comme les Motherfuckers, les yippies et les hippies. Ils parlaient d'eux en disant : « cette pègre. »

La révolution culturelle chez les Blancs est à la gauche de tous les militants.

Le Peace and Freedom vota une motion où il déclarait préférer ne pas présenter de co-listier du tout plutôt que de présenter un yippie qui allait justement foutre la merde à la Convention démocrate de Tchicago.

Eldridge et les yippies se réunirent dans une baraque tout en haut des collines de Berkeley pour fumer un tas de marijuana et rédiger le texte de l'Utopie Fumeuse Yippies-Panthères :

« Les premières salves seront tirées avec un fusil noir et blanc par des fous prenant à bras le corps les racines de leur folie afin de s'en guérir. Nous avons été chassés de l'arène politique et nous avons dû nous réfugier dans le désert de nos esprits obtus. Nous ne contestons pas le gouvernement américain : Nous voulons le renverser. » Eldridge Cleaver, Stew Albert, Jerry Rubin — Préalable commun.

Le symbole du pacte yippie-panthères est une pipe de hasch et un fusil entrecroisés.

Eldridge, ministre de l'Information du Parti des Panthères Noires, écrivait :

« Dans les rues ! Dans les ruelles ! Dans les quartiers ! Sur les toits ! Derrière tout ce qui peut servir d'abri à un noir dans Babylone !... Le frère Malcolm a dit qu'il fallait choisir entre le bulletin de vote et le fusil. Unissons-nous à toutes les âmes de Babylone qui sont dans les douleurs, sur le point d'accoucher d'un monde nouveau. Une génération révolutionnaire est là, devant nous.

Dans Babylone, il y a des hommes et des femmes, des êtres humains. Des jeunes Blancs désenchantés, aliénés, les hippies, les yippies, et tous les anonymes qui ont rejeté le fardeau de l'homme blanc. Ils sont nos alliés dans cette cause. »

Stew et moi écrivions pour le Youth International Party :

« Votez avec vos pieds le jour des élections. Vous voyez le tableau : dans chaque ville, des boycotts, des grèves, des occupations, des piquets, des séances de prières de masse, de pissage de masse dans tous les bureaux de vote... Personne au boulot. Personne à l'école. Personne ne vote. Tout le monde devient un acteur vivant dans la rue.

Obligés la Garde nationale à protéger les bureaux de vote dans tout le pays. Adhères au club de tir de votre choix. Paniquez les cochons en faisant des exhibitions de danse du ventre et de karaté devant la porcherie la plus proche. Lâchez une Panthère Noire au ministère de la Justice.

Pavoisez toutes les fenêtres aux couleurs américaines, afin que personne n'arrive à retrouver le bureau de vote.

Offrez un livret militaire en flammes à Spiro Agnew. »

Eldridge a été le candidat présidentiel le plus dingue que l'Amérique ait jamais connu.

Sur les marches de Sproul Hall¹⁴⁰, il dirigea un chœur de cinq mille étudiants de Berkeley :

« RONALD REAGAN, VAS TE FAIRE ENCULER »

« RONALD REAGAN, VAS TE FAIRE ENCULER »

Au cours du meeting Yippies-Panthères du Jour de l'Érection, Eldridge fuma un joint, exposa ses sentiments aux trois mille présents, annonçant qu'il se retirait de la campagne présidentielle en se désistant en faveur de Pigasus.

Plus la menace d'un retour en prison pesait sur lui, plus il était courageux. Il avait tout d'un rescapé des gouffres de l'enfer et du désespoir qui apprend à connaître la joie d'être en vie et d'être libre.

Il nargua les cochons jusqu'à la veille du jour où il aurait dû retourner en prison, et puis il se tailla en nous disant :

« Nous nous reverrons bientôt, et quoi qu'il en coûte.

Aucun nègre en liberté sur parole n'en a jamais fait autant que moi. Je me suis présenté aux élections. J'ai écrit un livre. J'ai injurié tous les politiciens d'Amérique. J'ai parcouru tout le pays en les traitant de porcs. Et je le ferai encore. Je reviendrai. Je suis heureux. J'y ai pris mon pied. Ça m'a énormément plu. Et nous allons semer la merde en allant encore beaucoup plus loin que ça. »

L'Amérique ne peut qu'emprisonner Eldridge Cleaver parce que la liberté est contagieuse. Et Eldridge est un homme libre.

En exilant Eldridge Cleaver, l'Amérique a déclaré la guerre à tout le genre humain. Si Eldridge ne peut pas être libre en Amérique, l'Amérique n'a aucun droit à l'existence.

Les cochons ont tiré les premiers.

Mais c'est nous les nègres, blancs ou noirs, qui tireront les derniers !



35. Où la Commission des activités anti-américaines passe sur les nénés peinturlurés du Ché mais refuse l'entrée au Père Noël.

Au début du mois de septembre 1968, Abbie m'appelle un matin au téléphone depuis New York.

« Je viens d'être convoqué par la Commission des activités anti-américaines » dit-il. Aussitôt, ma vieille angoisse sexuelle me reprend : l'obsession de la convocation.

« Une convocation ? **J'EN VEUX UNE AUSSI !** »

J'appelle le confident de la Commission sur la Côte Ouest, Ed Montgomery, un journaliste de la presse Hearst¹⁴¹.

« Jerry chéri, dit-il, je viens de leur parler. Ils ont une convocation pour toi. Ils te cherchent à New York. »

« A New York, que je m'exclame, fou de bonheur, vous ne sauvez jamais le pays, vous autres, si vous continuez à faire aussi connement votre boulot ! Je suis à Berkeley depuis une semaine ! »

Je voulais faire de la réception de ma convocation une cérémonie religieuse. L'idée devait plaire aussi à la Commission, puisqu'elle s'arrangea pour me faire remettre son papier à midi tapant au beau milieu de Sproul Hall, l'heure de pointe dans le coin le plus peuplé de l'université de Berkeley.

« Le rêve de tous les garçons et filles américains qui ont du sang dans les veines doit être de devenir des enrégés quand ils seront grands et de recevoir une convocation de la Commission des activités anti-américaines » dis-je à une foule d'étudiants, de journalistes, de cameramen de la télé, de flics et d'agents du F.B.I. tandis qu'avec Tom Hayden, je sacrifiais nos convocations au Dieu du Feu. Je portais à moi tout seul dix badges « Eldridge Cleaver président ».

« La dernière fois que la Commission m'a appelé à « témoigner », ça m'a rapporté quatre cents dollars et j'ai pu en vivre pendant deux mois, tout en organisant des manifestations sur le campus de Berkeley. Je veux remercier la Commission. Nous utiliserons le fric que nous allons encore gagner grâce à elle à continuer de financer la révolution. »

La *Gazette*, le quotidien fasciste de Berkeley, écrivait : « Rubin, qui

jubilait, avait l'air de quelqu'un qui vient de recevoir une invitation à un thé mondain plutôt qu'une citation à comparaître.»

Après l'autodafé, je passai mes journées et mes nuits dans les rues de Berkeley pour animer le concours qu'on avait aussitôt lancé : « En quoi Jerry doit-il se déguiser ? »

Le costume de combattant de la Guerre d'Indépendance avait été un essai de communication rationnelle avec la Commission. Je voulais que la vue de cet uniforme, passant par-dessus la tête de tous ces guignols, aille toucher directement les jeunes. Peut-être qu'au moment de témoigner, j'aurais dû arracher toutes mes fringues en guchant : « J'ai rien à cacher, moi ! »

Peut-être que je devrais faire mon entrée déguisé en joueur de baseball avec le mot YIPPIE au dos de mon maillot ? j'aurais ma batte et ma balle sous le bras et je dirais à la commission : « Allez, sortez si vous êtes des hommes et réglons l'affaire conformément aux bonnes vieilles coutumes américaines ! »

Eldridge suggéra que j'y aille déguisé en Panthère Noire et qu'il m'accompagnerait, mais déguisé en hippie. Malheureusement, il était en liberté conditionnelle et le juge lui interdit de faire le déplacement.

Peut-être que je devrais y aller en pirate ?

En clown ?

En Peau-Rouge ?

Tout à coup une idée fantastique : pourquoi ne pas mettre un peu de tout ?

Pourquoi pas une symphonie de symboles ?

ZAP!

J'irai habillé en homme-orchestre de la révolution internationale, en conspiration ambulante.

Mon message (non verbal) : la jeunesse américaine doit entreprendre la guerre de guérilla. Nous devons tous devenir des guérilleros défoncés.

Quand la guérilla éclate dans tel ou tel pays, elle adopte le style culturel de ce pays. Quand la guérilla américaine éclatera, ce sera en couleurs psychédéliques. Nous sommes des guérilleros hippies. Des

YIPPIES!

Et j'arrivai à Washington vêtu d'un béret noir, de badges des Panthères et des yippies, de boucles d'oreilles égyptiennes, d'une cartouchière à la Pancho Villa autour du torse, avec trois cents balles réelles (des balles de l'armée britannique), d'un pantalon de Viet Kong en soie noire avec des bracelets tintinabulants aux chevilles, des perles et un serre-tête d'Indien. J'avais des clochettes et des clarines autour du cou, des poignets et des chevilles, et à chaque mouvement je faisais autant de boucan que tout un orchestre. J'avais le visage, la poitrine (par ailleurs nue et velue) et les pieds couverts de peintures psychédéliques et de symboles de paix. Je portais sur l'épaule un fusil-jouet, réplique exacte du M-16, du même genre que ceux dont se sert le Viet Kong qui les pique aux Américains.

« Faites voir ce fusil. »

Le garde à la porte de la salle d'audience était un gros conard de cochon. Rat-ta-tat-tat-rat ! Je lui tirai dessus avec mon fusil-jouet (histoire de lui prouver que c'était un faux).

Puis il dit : « Et les balles, faites voir. Hé mais c'est des vraies balles.

— Mais, lui dis-je, j'ai pas de fusil pour les tirer.

— N'empêche, je ne peux pas vous laisser entrer avec ces balles. »

Aussitôt, deux cochons me prennent par les bras et me font descendre de force les trois étages avant de me foutre à la porte de l'immeuble administratif du Congrès.

Alfonso Barríos



Ils ne me laissèrent le réintégrer qu'une fois délesté de mes balles. Mais ils m'autorisèrent à garder mon fusil.

Devinez ce que la Commission n'a pas pu blairer ?

Le pantalon Viet Kong ?

Non.

Le fusil ?

Non.

Les nénés peinturlurés.

Le représentant Richie Ichord, nouveau président de la Commission, n'arrivait pas à arracher ses regards de mes nénés peinturlurés. Il était vraiment fasciné. Mes nénés peinturlurés le préoccupaient plus que mes idées politiques.

Nous étions là devant eux, une bande d'anarchistes, de terroristes, d'enragés. On venait de perpétrer le crime du siècle à Tchécago. Et ces pauvres cons de la Commission discutaient de réunions de cellules du P.C. d'il y a vingt ans. Ils n'arrêtaient pas de mentionner les noms de gens morts depuis longtemps.

Je vociférai : « Le Parti communiste était contre la manif' de Tchécago, bande d'idiots ! »

Le marteau s'abattit avec fracas. Ils ne voulaient pas qu'on vienne troubler leur mise en scène avec des faits.

Abbie leva la main : « *Monsieur, est-ce que je peux aller aux cabinets ?* »

On croyait déjà sentir la terre vibrer sous les rires des jeunes qui liraient ça dans leur canard local. *Le Plus Grand Problème de l'Époque.*

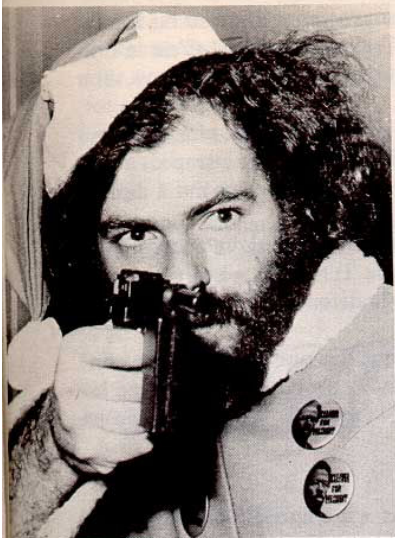
Un matin, je me présentai, enveloppé dans une cape faite d'un drapeau bleu-rouge et jaune, le drapeau du Viet Kong. Abbie portait une chemise taillée dans un drapeau américain.

Des flics étaient massés à une centaine de mètres devant nous. On pouvait les voir agrippés à leur matraque, en train de nous zyeuter comme le font toujours les flics sur le point de charger. Ils se dirigèrent vers nous.

Tout à coup, j'ai pigé : on va m'arrêter pour haute trahison — pour avoir arboré le drapeau ennemi en plein Washington !

Mais qui les flics alpaguent-ils avant de l'embarquer dans le panier à salade ?

United Press International, Inc.



United Press International, Inc.



Abbie, avec son drapeau amérkain.

Ils me laissent seul au milieu de la rue avec mon drapeau du F.N.L.

« Tas de communistes ! » je gueule. « Traîtres ! Vendus ! C'est le drapeau du Viet Kong ! Mais qu'est-ce qui se passe dans ce pays, bon Dieu ! »

C'était le grand jour : l'indicateur de police qui s'était chargé de ma filature allait témoigner. Les hallucinations qu'il avait attrapées après avoir avalé ma fameuse super-pilule duraient encore. Il se mit à dire un tas de trucs délirants !

Il déclara que les yippies avaient conclu un fantastique accord commercial avec un gang de motocyclistes de Tchécago, « Les Chasseurs de Têtes ». Les yippies leur donnaient de la défonce et des nanas contre de la dynamite et des motos.

Il dit encore que je citais Lénine à chaque fois que je voulais convaincre quelqu'un de quelque chose, que j'avais proposé qu'on coince les flics dans un coin et qu'on leur fasse la peau et que j'avais prôné l'assassinat de Daley et de McCarthy.

« M. Pierson n'a pas précisé toutefois s'il s'agissait de la part de Rubin d'une menace directe, immédiatement exécutoire, ou d'une simple vantardise » commenta le *Washington Evening Star*.

Ce soir-là, je trouvai ma chambre d'hôtel remplie de gaz lacrymogène. Le parti nazi amérkain avait punaisé sur la porte une carte de visite et des menaces de mort.

Mon propre témoignage devant la Commission était préparé d'avance. Quand ils me demanderaient les noms des membres des yippies, j'allais leur lire tous les noms figurant dans les annuaires de Tchécago et de Washington.

J'avais prévu de donner un billet de dix dollars à tous les membres de la Commission en les remerciant chaleureusement du travail pénible qu'ils avaient bénévolement accompli en faveur des yippies.

Je donnerais à Ichord une pilule semblable à celle que j'avais filée à Pierson. Et je conclurais : « Il y a une conspiration communiste internationale à laquelle participent les quatre cinquièmes de l'humanité et elle est entièrement dirigée contre vous, conards, salopes. Vous avez raison d'être paranoïaques.

« Je viens de prendre du L.S.D., de la mescaline, du S.T.P., du T.H.C., et de la marijuana¹⁴², je suis défoncé à mort. Je plane, tas de

cons. Et si vous ne vous êtes jamais défoncés, vous n'avez pas la moindre chance de comprendre un mot de ce que je vous dis.

Bande de vieilles couilles ratatinées, ça vous fait chier qu'on vous vole vos enfants ! Jusque dans votre propre sperme il y a une Conspiration communiste ! »

Juste au moment où j'allais être appelé à témoigner, Ichord renvoya les audiences à deux mois.

Au bout de deux mois, j'avais toujours le même problème à régler : comment m'habiller pour me rendre à l'invitation du Congrès.

C'était Noël.



EN PÈRE NOËL !

Le père Noël est un Rouge. Il symbolise le Péril rouge.

Il a une barbe, donc c'est un hippie. Comme j'ai une barbe rousse, je serai le Père Noël Barberousse.

Et qu'est-ce qu'il fume dans sa pipe ? Du hasch !

Le Père Noël fait des cadeaux. C'est les communistes qui veulent que tout soit gratuit. Le Père Noël est un communiste défoncé.

Le Père Noël rigole tout le temps. Pendant l'audience, je me lèverai pour rigoler : « Ho-ho, ho Chi Minch, F.N.L., vaincra ; Ho, ho, ho Chi Minch, Ho, ho, ho ! »

J'arrivai vêtu d'un costume de Père Noël en location et les cochons de garde me barrèrent le passage : « Vous n'entrerez pas tant que vous n'aurez pas enlevé ce déguisement ridicule. »

Je leur répondis : « Mais c'est mes vêtements de tous les jours. Vous avez des préjugés contre moi si vous n'admettez pas la manière dont je m'habille. »

La Commission n'avait laissé entrer avec un flingue et les nénés peinturlurés, mais ils ne voulaient pas me laisser entrer en costume de Père Noël.

Je m'assis par terre à l'entrée de la salle d'audience. Des secrétaires de la Commission m'apportèrent des gâteaux secs en me disant qu'elles avaient les yippies à la bonne. Ça ne leur plaisait pas de travailler pour la Commission.

On a des infiltrations partout.

Grosses manchettes dans les journaux du lendemain :

LE PÈRE NOËL INTERDIT AU CONGRÈS.

Quel panard. A travers ça, je communiquais avec tous les gosses de 4, 5, 6 ans. Je leur prouvais par a plus b que le Congrès des États-Unis est contre le Père Noël.

Ichord déclara au *Daily News* que s'il devait me convoquer à l'avenir « il recommanderait qu'on (me) fasse subir au préalable un examen psychiatrique sous la direction d'experts compétents ».

Un mois plus tard, la Commission des activités anti-américaines déposait un projet de loi interdisant les insultes au Congrès « par des moyens culturels ». Et que sont ces « moyens culturels » ? Ah, quelle défonce ! Des costumes bizarres !

C'est ma loi ! C'est moi qui la leur ai dictée.

Me voilà législateur.

Jadis, seuls les membres du Congrès faisaient pondre des lois au Congrès. Désormais, n'importe quel citoyen peut y arriver.

Ça devrait être un objectif pour chacun d'entre nous. Chacun sa propre loi. Faites quelque chose de tellement dingue qu'ils seront obligés d'adopter une nouvelle loi pour l'interdire.

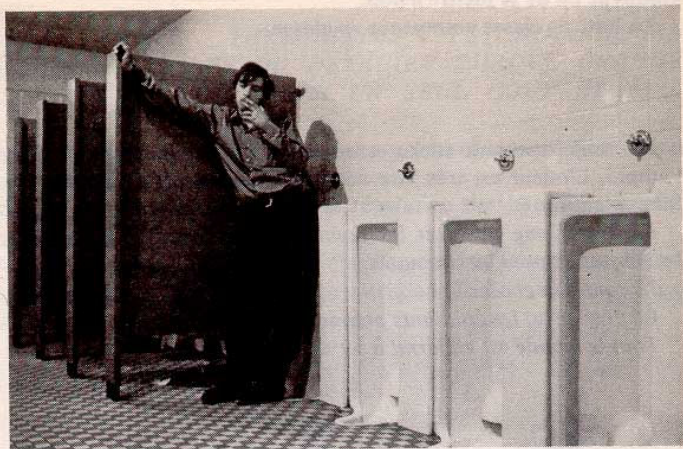
Ils n'ont pas assez de lois pour empêcher toutes les misères et les avanies qui les attendent.

Faites en sorte qu'ils vous mettent hors la loi.

Faites-vous illégaliser !

36. Brûlez les écoles.

David Fenton/LNS



Le soleil brille sur le campus de Berkeley. Les étudiants se trimbalent d'une salle de cours à l'autre avec cinq kilos de bouquins.

Nous, les épaves, les emmerdeurs, les non-étudiants, on leur dit : « Pardon, étudiant. Tu sais pas qu'il y a du soleil ? »

Ils nous regardent comme si on était dingues.

Nous envahissons les bibliothèques et les salles d'étude en brailant : « Y a du soleil ! Y a du soleil ! »

Nous entrons dans un grand amphi bourré de trois cents étudiants qui écoutent un prof de psychologie blablater sur « l'Intelligence ». Le prof est sur son estrade, il dessine des diagrammes au tableau noir. Tous les étudiants notent sur leurs cahiers chacun de ses crachotis.

Ses premiers mots sont : « Messieurs, mesdames, bonjour. »

Le type qui est assis à côté de moi griffonne : « Messieurs, mesdames, bonjour. »

Quelqu'un lève le doigt et demande : « Est-ce qu'on doit apprendre cette phrase pour l'examen ? »

Une salle de cours est un environnement autoritaire. Le prof debout au milieu et les étudiants assis en rangs d'oignons. On n'a pas le droit de perdre son calme, de baisser, d'embrasser, de se laisser aller à son émotivité ou de se mettre à poil.

La lutte de classe commence en classe.

On roule quelques sticks et on se met à fumer au beau milieu de l'amphi. L'odeur est très vite accablante, mais personne n'a l'air d'y faire attention.

Le Viet Kong pourrait les bombarder au mortier, ils ne s'arrêteraient pas de prendre des notes.

Ils sont à la chaîne.

Le prof pexex; les étudiants prennent le pex en note.

Tout le monde est endormi à 99%.

Marvin Garson¹⁴³ enlève sa chemise et se met à échanger des baisers appuyés avec sa nana, Charlie. Je me débarrasse à mon tour de ma chemise et je me mets à embrasser Nancy comme un fou.

On est là en plein amphi, torse nu, on se suce la pomme, on se pelote, on fume des joints. Ça rend tout le monde nerveux.

Ça les démange. Ils n'arrivent plus à prendre de notes. Le prof bégaye. Les stylos se figent. Les étudiants sont au supplice. Ils nous regardent, tous; ils ont oublié le prof. Mais les étudiants sont trop réprimés, trop timides : ils la ferment.

A la fin, une fille assise vers le centre de l'amphi ne peut plus y tenir. Elle halète. « Pourrait-on demander à ces personnes de cesser de nous déranger ? »

Nancy ne fait qu'un bond : « C'est un cours sur l'intelligence ! Nous sommes en train de penser ! La pensée est inséparable du toucher, des sentiments, des baisers. Dans ce cours nous sommes le séminaire expérimental. Tous ceux qui désirent se joindre à nous n'ont qu'à le faire. Ceux qui préfèrent rester à écouter la « conférence » n'ont qu'à se concentrer sur la deuxième moitié de l'amphi. »

Le prof révèle alors la noirceur de son âme. « C'est mon cours, dit-il, d'un ton d'autorité, c'est moi, et moi seul, qui enseigne ici. »

Gratte le prof tu trouveras un cochon.

(Son assistant sort chercher un cochon en uniforme, alors nous on se taille.)

*DEUX CENTS TERRORISTES PSYCHOLOGIQUES
SERAIENT CAPABLES DE DÉTRUIRE CHAQUE GRANDE
UNIVERSITÉ — SANS TIRER UN SEUL COUP DE FEU.*

Les écoles (lycées et facs) sont le plus grand obstacle à l'éducation dans l'Amérique d'aujourd'hui.

L'école est la suite naturelle de la régulation des habitudes intestinales des bébés.

Passer un examen, c'est la même chose que chier. On retient ça pendant des semaines, on mémorise en attendant le bon moment. Puis, c'est l'heure d'aller s'asseoir sur son pot.



Stephan Shames

AAAh !

Hummm !

C'est si bon.

On chie exactement ce qu'il faut — pour la bonne note. Quand l'examen est fini, on a la tête plus légère. On s'est débarrassé de toute la merde qui constipait ce malheureux cerveau. Enfin, on peut desserrer les muscles.

Le papier qui sert à l'examen écrit, c'est très exactement du papier à chiottes.

Les bébés sont comme des sages Zen, ils sont curieux de tout et joueurs.

Les grandes personnes sont sérieuses, elles s'ennuient.

Que s'est-il passé entre temps ?

Il y a eu l'école, c'est-à-dire la lobotomie.

Les cours de lettres m'ont fait perdre le goût de la lecture. Les cours de langues celui des langues étrangères. Les cours de biologie m'ont fait perdre tout intérêt à la biologie.

Y a qu'à voir à quoi ressemblent les bâtiments universitaires. On dirait des usines, des aéroports, des casernes, des cartes I.B.M. en suspens, des hôpitaux et des prisons. Ils ont été conçus pour effacer toute individualité, pour émousser les sens, pour que les gens s'y sentent écrasés.



Krystyna Neuman

Chacun devrait venir à l'université muni de peinture phosphorescente pour badigeonner les bâtiments de couleurs psychédéliques : ce serait un premier pas vers la libération.

La « pensée critique » ou « abstraite » est le piège à cons de l'enseignement. Critique, critique, critique.

Examiner chaque question par les deux bouts, ne jamais agir, ne jamais prendre position, ne jamais s'engager, parce qu'on cherche toujours plus d'arguments, plus d'informations, et je te critique, et je t'analyse, sans fin.

La pensée abstraite fait de l'intelligence une prison. C'est elle qui permet aux profs d'éviter de regarder en face leur impuissance sociale.

Notre génération se révolte contre l'intellectualisme abstrait et la pensée critique.

Nous admirons le combattant Viet Kong et le Panthère Noire, le hippie défoncé, mais pas le légume pondeur d'abstractions.

Les profs, c'est de la frime; ils écrivent et ils parlent à l'aide de grandes chiasses de mots scientifiques et ronflants, afin que la plèbe n'y pige que dalle et ne voie pas qu'ils ne savent que du vent.

Ils sont si satisfaits de leur « liberté intellectuelle américaine » qu'ils ne vont pas la gaspiller à se battre contre la pauvreté, la guerre, pour la drogue ou la révolution. Ils insistent sur la liberté d'être inopérants.

Nous jugeons d'abord nos professeurs en tant qu'hommes, en tant que profs ensuite. Comment peut-on faire cours sur la Deuxième Guerre mondiale quand on n'est pas descendu dans la rue à Tchécago ?

La révolution éliminera l'intellectuel et créera une société où il n'existera plus de distinction entre travail manuel et intellectuel — une société sans intellectuels. Notre tâche est de détruire l'université et de transformer le pays entier en une vaste école où tout s'apprendra sur le tas.

L'école intoxique; elle initie à l'héroïne de la vie bourgeoise : on y gratte pour avoir une bonne note (l'argent) qui figurera sur votre livret (...de caisse d'épargne) et sera utile dans l'avenir (la mort). On y apprend à devenir un bon rouage de l'Amérique capitaliste.

L'école nous donne de misérables trophées (notes et diplômes) en échange de nos âmes. Il faudrait qu'on soit vraiment contents d'avoir eu une meilleure note que quelqu'un d'autre ! Elle nous enseigne l'esprit de compétition; elle nous enseigne à nous satisfaire du malheur des autres.

L'éducation, pour nous, c'est la création d'une société libre. Quiconque veut enseigner doit pouvoir « enseigner ». Quiconque veut apprendre doit pouvoir apprendre. Il n'y a pas de différence entre enseignant et enseigné, nous sommes tous à la fois enseignants et enseignés.

Les vrais « marginaux » ce sont les profs et les étudiants, pas nous : ils sont en marge de la vraie vie. En nous plaçant en marge du système d'enseignement, nous avons rejoint la vraie vie. Notre génération fait l'histoire dans la rue; pourquoi perdriions-nous du temps dans des salles de cours en matière plastique ?

Les lycéens forment la première minorité opprimée d'Amérique.

On donne tout son sens au mot liberté quand on entend la sonnerie de fin des cours.

« L'école est finie ! Je suis enfin libre ! »

Les profs savent que s'ils ne gouvernaient pas déjà la régulation de nos intestins, nous ne resterions pas une seconde de plus dans leurs écoles. Quoi, lever le doigt pour demander l'autorisation de chier ? Les chiottes sont la seule zone libérée d'une école.

LACHEZ TOUT !

Pourquoi rester là-dedans ? Pour le diplôme ? Que chacun imprime son propre diplôme ! Est-ce que ça se fume, un diplôme ? Alors ?

Nous envahirons les écoles pour libérer nos frères emprisonnés. Nous brûlerons les bâtiments et les livres. Nous balancerons des tartes à la crème à la gueule de nos profs.

Nous distribuerons des balais et des serpillières aux membres des conseils d'administration pour qu'ils puissent enfin se rendre utiles en nettoyant les lieux.

Au cul les bureaucrates, en particulier les surgés « sympas » qui vous mettent une main sur l'épaule tandis que leur autre main cherche à tâtons votre braguette.

Nous prendrons tous les dossiers, tous les carnets, toute la chiasse administrative et nous les foutrons aux chiottes.

Les crapules qui contrôlent les universités sont celles-là mêmes qui possèdent les trusts capitalistes, poussent à la guerre, en font baver aux noirs, régendent la police et bouffent des billets de banque et de la chair humaine à leur petit déjeuner. Ces dictateurs absentéistes imposent des règles qu'ils n'observent pas eux-mêmes.

Les universités sont des autocraties féodales.

Les profs y jouent le rôle de nègres domestiques et les étudiants celui de nègres agricoles.

Les manifs sur les campus d'universités ne sont pas des « manifestations » mais des mutineries — des révoltes d'esclaves.

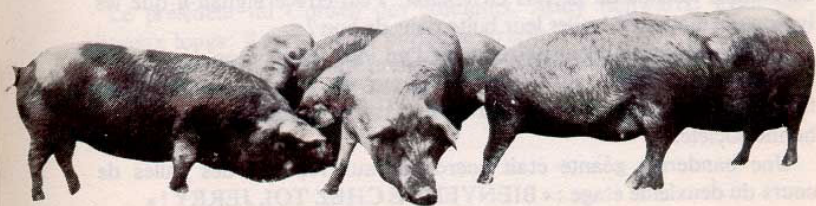
La guerre des campus, comme la guerre du Vietnam, c'est la guerre du peuple, la guérilla.

En fermant cent universités d'un coup, nous, les péons, frapperons d'un coup terrible les porcs qui dominent la société américaine.

Nous forcerons le président des États-Unis à venir à quatre pattes, implorant, à la table des négociations.

Les campus nous servent de base de lancement de la révolution intégrale.

Ronnie Reagan, mon poulet, t'as vu juste !



37. « Sois le bienvenu chez toi, Jerry. »

« Mon cher Jerry,

Je suis pleinement d'accord avec la décision prise par M. Brokamp, puisque je suis personnellement persuadé que votre programme de destruction pour la destruction est du nihilisme pur et simple dont il serait éminemment contradictoire de vous laisser faire ouvertement et sciemment l'éloge devant les pensionnaires d'un lycée, quels que soient l'heure et le lieu choisis pour cela. »

L'auteur de cette merde est mon ancien prof de lycée qui supervisa mon travail au *Chatterbox*, le journal de la boîte, quand j'y travaillai en qualité de co-rédacteur en chef et de directeur de la rubrique sportive.

Je voulais revenir dans mon vieux lycée pour parler aux lycéens.

Merde, quoi, je me considère à juste titre comme l'un des anciens ayant le mieux réussi ? J'ai été le seul membre de ma classe à *ne pas* être invité à la réunion de dixième anniversaire de notre année de fin d'études. La devise de mon lycée était : « Toujours plus haut », et je me suis fait délivrer une inculpation fédérale ! Y a-t-il sommet plus haut que ça ?

Mais le nouveau gardien-chef du lycée, Ray Brokamp, avait décrété que je ne pourrais pas faire ma causerie parce que « cela menacerait l'exonération d'impôts dont bénéficie notre lycée et qui doit être mise aux voix le mois prochain par le conseil d'administration ».

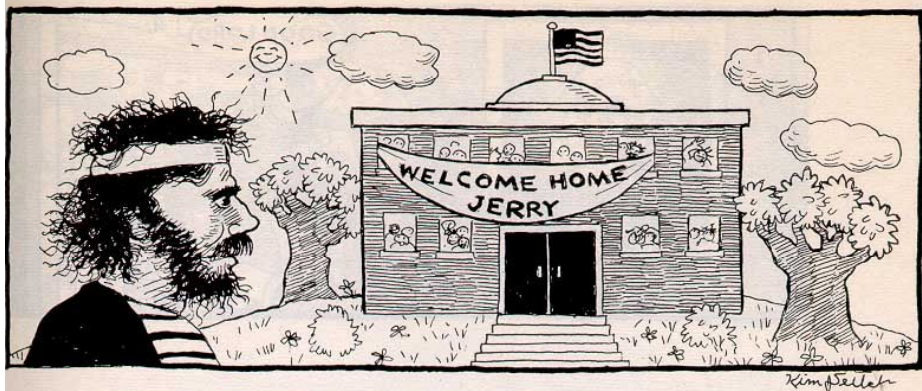
J'appelai Brokamp au téléphone de New York en lui conseillant de faire appel à la Garde nationale s'il voulait m'empêcher de venir.

Je n'étais pas revenu à Cincinatti depuis douze ans : la révolution de la jeunesse avait-elle gagné les intestins de l'Amérique ?

L'interdiction de ma causerie, c'était bon signe ; le protal devait avoir de bonnes raisons de ne pas en vouloir. Peut-être craignait-il que les lycéens se mettent à brûler leur boîte pour de bon ?

L'établissement n'avait pas changé d'un iota depuis mon départ. Au sommet d'une colline, surmonté d'un dôme vert. Un lieu où les riches font bichonner leurs gosses afin qu'ils fassent partie de l'élite, de la bonne société.

Une banderole géante était accrochée aux fenêtres des salles de cours du deuxième étage : « BIENVENUE CHEZ TOI, JERRY ! »



Un flot de lycéens sortit de la boîte; ils voulaient mon autographe.

Il y avait des flics en civil partout, et des agents du F.B.I. étaient postés sur le toit avec des walkie-talkies. On aurait dit une reconstitution de la marche sur le Pentagone !

Le gardien-chef de la taule sortit en exhibant son meilleur sourire pour publicité Colgate et me pria d'être «raisonnable» et de ne pas créer «un incident désagréable».

«La décision de ne pas vous laisser parler dans l'enceinte du lycée ne dépend plus de moi, dit-il. C'est maintenant l'affaire de l'autorité académique de l'État.»

Ça, pour avoir changé, le lycée avait changé ! Il montrait tous les signes familiers de la révolution qui est en train de gagner tout le pays — depuis le journal «underground» jusqu'à la patrouille de flics arpentant les couloirs du matin au soir. La lutte contre la décision du protal de ne pas me laisser parler était menée par un lycéen de 13 ans.

Le président du Conseil des étudiants, Andy Schwartz, avait les cheveux longs; il refusait de porter le drapeau américain pendant les cérémonies officielles. Il arborait sur sa chemise un insigne qui disait : «RUBIN... LE FRUIT DÉFENDU.»



Et même le protal avait le portrait d'un fumeur de marijuana au mur de son bureau — celui de George Washington¹⁴⁴.

Je quittai les lieux aussi lentement que je pus, m'arrêtant tous les trois pas afin que le protal soit obligé de me pousser un peu vers la sortie. « Je vous en prie, Jerry... »

Une petite armada de flics et d' « Incorruptibles » n'attendaient que le moment de me sauter dessus et de m'arrêter pour corruption de notre belle jeunesse. Je quittai donc les lieux posément, suivi d'un* millier de lycéens, de caméras de télé, de journalistes, de flics et d'agents de la C.I.A. Nous nous rendîmes dans une maison du voisinage où tout le monde se défonça, discuta et conspira pour échapper à la mainmise du système scolaire pourri.

J'étais arrivé à Cincinatti le jour-même de l'ouverture du Grand Rallye des jeunes pour la Décence¹⁴⁵. Nous sommes allés tenir un rallye en faveur de l'Indécence sur les pelouses d'un parc municipal.

Le rallye pour la Décence débuta lorsque dix mille personnes récitèrent en chœur le Serment d'allégeance au drapeau¹⁴⁶ et entonnèrent l'hymne national. La musique était offerte gracieusement par des cliques militaires. Des flics hors service saluaient les couleurs.

Sur le podium étaient entassés des politiciens, des juges et des patrons, tous glabres, les bras levés, ànonnant des prières à Dieu et à la Patrie. Les mêmes débarquaient dans des autobus loués par les associations de parents d'élèves.

De l'autre côté de la ville, trois mille enragés se contorsionnaient au



rythme d'un orchestre de rock, dans un accès de passion orgiaque, et faisaient passer des joints et des sandwichs. Les seuls adultes présents étaient des flics. Les parents n'avaient pas payé pour des autobus — d'ailleurs ces mômes-là disaient : « Qu'est-ce que je vais prendre, en rentrant ! »

« Les actions d'une minorité indécente vous font porter un lourd fardeau » déclarait Dick Clark, le chouchou de la télé, au rallye pour la Décence, sans se douter qu'au même moment quelques yippies parfaitement indécents, mais aux cheveux courts, étaient en train de passer dans les rangs des manifestants « pour la Décence » en collectant des pièces de monnaie dans des boîtes aux couleurs du drapeau.

Un voile mortuaire s'abattit sur le rallye pour la Décence lorsqu'un des organisateurs, un étudiant de 19 ans portant le beau nom de Bill Blue, s'empara du micro et confessa publiquement son mortel péché : il avait imité la signature d'un prof sur une pièce officielle.

Honte !

Mais Bill implora le pardon du public, et la foule brandit ses petits drapeaux américains pour bien montrer qu'elle le lui accordait.

Des vivats et des battements de pieds extatiques secouèrent le rallye pour l'Indécence lorsque nous déclarâmes Bill Blue président honoraire pour l'exploit qu'il avait réalisé en imitant la signature d'un prof ! On lui pardonnait même de s'en être repenti !

La foule du rallye pour l'Indécence était des plus mélangée. Des jeunes venus des banlieues résidentielles. Des jeunes venus des ghettos noirs et blancs les plus pauvres. Des enfants de prolos, des enfants de bourgeois. Des enfants de catholiques, de protestants ou de juifs.

Le rallye pour la Décence s'acheva sur des slogans repris en chœur par la foule :

A BAS L'OBSCÉNITÉ.

GLOIRE A DIEU.

BANNISSEZ LE MOT « FUCK ».

(Même les Décents profitent de toutes les occasions pour dire « Fuck ».)

Ce soir-là, le speaker à la télé déclara que « la foule était plus nombreuse au rallye pour la Décence, mais il semble bien que l'on s'amusait plus au rallye pour l'Indécence ».

La télé me fit dire « bip » tout le temps en effaçant ma voix à chaque fois que je prononçais ce que le speaker déclara être « des mots obscènes de quatre lettres », ce qui permettait au spectateurs de jouer à un petit jeu amusant de décryptage.

« Attends voir, Helen : enculé, non — ça fait six lettres, con n'en a que trois. Ah, ça pourrait être « bite ». Ou « pine. »

« Tu entends, Helen ? « Bite » ou « pine » ! »

Mon Odyssée du Retour me conduisit ensuite jusqu'à une baraque pleine d'oncles et de tantes à moi, de leurs mômes et de leurs amis.

L'oncle Sid m'accueillit à la porte. Il avait les cheveux longs, un serre-tête, une tunique de hippie à la mexicaine, des bottes de cowboy et tenait d'une main un petit drapeau américain et de l'autre une guitare.

« Tu arrives trop tôt ! dit-il, j'allais me mettre en position de lotus. »

Puis il me regarda d'un air déçu. « Jerry, dit-il. Où est ton drapeau viet kong ? La famille a droit à tout le costume ! »

« Oncle Sid, dis-je en riant, tu étais le premier yippie. »

Je n'avais jamais réalisé à quel point l'image des enragés domine la conscience de la petite-bourgeoisie américaine. Ils regardent les informations à la télé et on ne leur y parle que d'émeutes, d'étudiants enragés et de révolution.

Billie, le fils de Sid, a les cheveux longs; il vient de finir une grève de la faim contre la Préparation militaire spéciale à l'université d'Ohio.

Mes oncles propriétaires d'immeubles ont tous été victimes de grèves des loyers importantes.

« Ou va-t-on, Jerry, où va-ton ? » Ils gémissaient à n'en plus finir. Quel pied.

J'ai rendu visite au canard où j'avais travaillé cinq ans comme chroniqueur sportif et comme responsable de la rubrique « jeunesse ». Le plus brillant jeune journaliste de Scripps-Howard transformé en une sale bête communiste, camé, les cheveux broussailleux, mal lavé et fauteur d'émeutes !

Les journalistes étaient assis à leur bureau exactement dans la position où je les avais laissés treize ans auparavant. Ils pointaient toujours à la même heure. Ils prenaient toujours un coca au même distributeur, et au même moment. Ils allaient toujours chier à la même heure. Ils prenaient le même autobus et regagnaient le même pavillon.

Jadis, je leur répétais tout le temps : « Ce journal, ça devrait être une famille. On devrait partager les profits et prendre toutes les décisions en commun. »

« Jerry, disaient-ils en tremblant, mais c'est du communisme ! »

C'est ainsi que je devins communiste : en travaillant pour le Cincinnati Post and Times Star.

Mais treize ans après, ça avait beaucoup changé : les jeunes journalistes en avaient tous gros sur la patate. Ils voulaient tous se barrer.

Ils m'entourèrent dans l'espoir que, bon hors-la-loi, j'aurais des solutions nouvelles à leur proposer. Dans la hiérarchie du canard, ils étaient tout en bas, mais ils n'avaient aucun désir de gravir les échelons.

J'ai bon espoir qu'ils sèment un jour la merde dans leur canard avec des grèves, des occupations et des sabotages.

Le directeur refusa de me rencontrer, disant : « Je n'ai pas d'affaire à traiter avec Jerry Rubin. »

"Je n'ai pas d'affaire avec Jerry"

Mais la plupart de mes vieux potes journalistes se montrèrent chaleureux et amicaux. Ce sont des gars bien. Si tout ça est tellement pourri, c'est pas leur faute, c'est la faute à l'institution. Nous devons renverser les institutions et libérer tout le monde.

Je suis retourné à Cincinatti pour semer la panique.

Je déclarai à la presse que le YIP, les S.D.S. et les Panthères avaient décidé de venir installer leurs bureaux nationaux à Cincinatti, qu'El-dridge Cleaver s'y planquait, que je revenais y vivre pour présenter ma candidature à la mairie et pour « attaquer les lycées avec de la défonce, des partouzes et de la dynamite ».

Les journaux étaient pleins de lettres d'indignation complètement démentes qui exigeaient de savoir pourquoi on ne m'avait pas mis en prison alors que, comme il était dit dans l'une d'elles, je ne cessais de « cracher à jet continu un flot d'ordures lugubres, séditeuses et salaces à l'intention de nos jeunes ».

Un membre de l'administration municipale y répondait très officiellement :

« L'administration a estimé que faire mettre M. Rubin en état d'arrestation pour un délit mineur assorti d'une peine légère ne ferait probablement que lui fournir l'occasion qu'il cherche pour éveiller la sympathie de notre jeunesse. »

Absolument !

ire à traiter Rubin"

J'ai traversé mon ancien quartier, jadis peuplé par la petite-bourgeoisie juive. A présent, c'est le ghetto noir. Les Blancs se sont progressivement évadés, allant de plus en plus loin en direction des riches banlieues.

Mais attendez ! Les enfants de ces bourgeois sont devenus hippies, et ils réintègrent à présent les merveilleuses vieilles bicoques que leurs parents avaient quittées.

Nous mettons sens-dessus dessous tous les mythes américains. Horatio Alger¹⁴⁷, vous vous rappelez ? Nous aussi, on joue son scénario, mais inversé :

NOUS PARTONS DES SOMMETS
ET NOUS FRAYONS UN PASSAGE EN JOUANT
VERS LE BAS...

Cincinnati !

J'étais si heureux de me retrouver chez moi.

Tous ces hippies dans les rues !

Les Noirs et les cheveux-longs se saluant le poing levé !

Les écoles et les institutions qui se délabrent !

Le pauvre flic, le pauvre patron, le pauvre bourgeois toujours fidèle à son église — ils ont perdu leurs mômes, et leur pays.

Pour se sentir chez soi en Amérique, aujourd'hui, il faut être un révolutionnaire.

Le directeur refusa de me rencontrer, disant : « Je n'ai pas d'affaire à traiter avec Jerry Rubin. »

"Je n'ai pas d'affaire à traiter avec Jerry Rubin"

Mais la plupart de mes vieux potes journalistes se montrèrent chaleureux et amicaux. Ce sont des gars bien. Si tout ça est tellement pourri, c'est pas leur faute, c'est la faute à l'institution. Nous devons renverser les institutions et libérer tout le monde.

Je suis retourné à Cincinnatti pour semer la panique.

Je déclarai à la presse que le YIP, les S.D.S. et les Panthères avaient décidé de venir installer leurs bureaux nationaux à Cincinnatti, qu'El dridge Cleaver s'y planquait, que je revenais y vivre pour présenter ma candidature à la mairie et pour « attaquer les lycées avec de la défonce, des partouzes et de la dynamite ».

Les journaux étaient pleins de lettres d'indignation complètement démentes qui exigeaient de savoir pourquoi on ne m'avait pas mis en prison alors que, comme il était dit dans l'une d'elles, je ne cessais de « cracher à jet continu un flot d'ordures lugubres, séditeuses et salaces à l'intention de nos jeunes ».

Un membre de l'administration municipale y répondait très officiellement :

« L'administration a estimé que faire mettre M. Rubin en état d'arrestation pour un délit mineur assorti d'une peine légère ne ferait probablement que lui fournir l'occasion qu'il cherche pour éveiller la sympathie de notre jeunesse. »

Absolument !

J'ai traversé mon ancien quartier, jadis peuplé par la petite-bourgeoisie juive. A présent, c'est le ghetto noir. Les Blancs se sont progressivement évadés, allant de plus en plus loin en direction des riches banlieues.

Mais attendez ! Les enfants de ces bourgeois sont devenus hippies, et ils réintègrent à présent les merveilleuses vieilles bicoques que leurs parents avaient quittées.

Nous mettons sens-dessus dessous tous les mythes américains. Horatio Alger¹⁴⁷, vous vous rappelez ? Nous aussi, on joue son scénario, mais inversé :

NOUS PARTONS DES SOMMETS
ET NOUS FRAYONS UN PASSAGE EN JOUANT
VERS LE BAS...

Cincinnatti !

J'étais si heureux de me retrouver chez moi.

Tous ces hippies dans les rues !

Les Noirs et les cheveux-longs se saluant le poing levé !

Les écoles et les institutions qui se délabrent !

Le pauvre flic, le pauvre patron, le pauvre bourgeois toujours fidèle à son église — ils ont perdu leurs mômes, et leur pays.

Pour se sentir chez soi en Amérique, aujourd'hui, il faut être un révolutionnaire.

38. *Le parc du peuple renaîtra de ses cendres.*

Dès 1966, la C.I.A. commença à se pencher sur « le problème de Berkeley », étudiant des cartes d'état-major, des rapports de police, des conversations téléphoniques enregistrées sur table d'écoute et des dossiers de presse. Elle considérait qu'il était tout aussi important de chasser les hippies et les gens des rues de la zone libérée qu'ils avaient créée à Berkeley, que d'éliminer le Viet Kong du Sud-Vietnam.

« Nettoyer » Berkeley !

Le 11 septembre 1966, dans un bureau discret de l'aéroport de San Francisco, se tint une réunion secrète sur le projet de « pacification » à long terme de Berkeley. Étaient présents des représentants de la C.I.A., du F.B.I., des officiels de l'université de Californie, les délégués du grand patronat de l'État, des hauts fonctionnaires du département de la Défense, cinq chefs de police de Californie et des notables de Berkeley.

Leur plan ? Très simple. Nous étions à Berkeley comme des poissons dans l'eau.

Tout ce qu'ils avaient à faire : nous enlever l'eau.

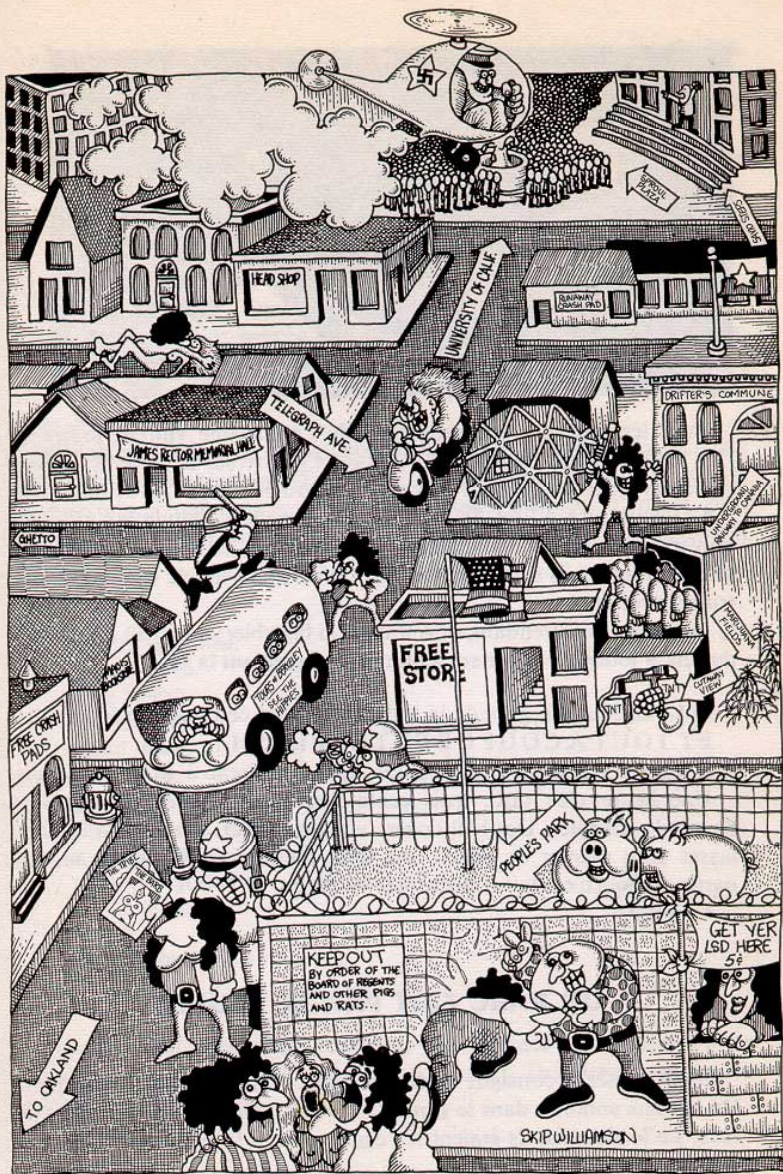
La « pègre » prospérait dans les logements à bas prix qui entouraient l'université, les vieilles baraques délabrées de Berkeley.

L'université de Californie, qui jouait le rôle principal dans le complot insidieux de la C.I.A., allait racheter tous les immeubles à faibles loyers, les raser et bâtir à leur place des résidences universitaires et des ensembles résidentiels qui ressembleraient à des cartes perforées I.B.M. mises bout à bout et qui seraient trop chers et trop répugnants esthétiquement pour les non-étudiants.

Ainsi nous n'aurions plus d'endroit où habiter, et nous serions contraints de vider les lieux.

L'université entreprit de mettre son plan en application en achetant un morceau de terrain situé juste derrière Telegraph Avenue, à quelques centaines de mètres de l'entrée du campus. Les vieux bâtiments furent abattus pour céder la place à une résidence — totalement inutile puisque les résidences déjà existantes étaient pour un tiers inhabitées.

Les non-étudiants étaient en rogne de voir les bull-dozers faire leur sale boulot. On savait qu'il ne s'agissait que d'une « opération anti-hippie ». Chacun vaquait à ses affaires en grommelant.





Al Copeland

Puis, les superbes contradictions du capitalisme vinrent foutre en l'air le beau projet de la C.I.A. C'était la guerre sur le campus, grèves, gaz lacrymogènes, troupes d'occupation armées de la Garde nationale.

La législature d'État fit sa crise. Furieux de voir que les autorités universitaires ne faisaient pas tuer les émeutiers, les régents amputèrent salement les fonds d'État alloués à l'Université. Plus de fric pour construire la résidence.

Le terrain, en attendant, devint un vrai borbier; il servait de parking durant la journée et de mare à moustiques pendant la nuit.

Puis, un jour, un gars de la rue contemplait cette morne fondrière...
ET TOUT A COUP CE FUT LE FLASH !

Il courut en parler aux copains. Qui se mirent à tirer des tracts.

Une heure plus tard, trois cents personnes s'étaient rassemblées devant le borbier. Des bull-dozers vinrent niveler. On déterra les caillasses pour planter du gazon. Au bout d'une journée de travail, une partie du borbier était transformée en parc.

Un parc !

UN PARC FAIT PAR LE PEUPLE !

On fit passer la consigne dans Berkeley : venez voir le nouveau parc. On mit une annonce dans le *Barb*. On fit des collectes d'argent dans les rues. Le lendemain, ils étaient six cents, pelle à la main, à débayer le terrain pour planter du gazon.

Tandis que Ronnie Reagan lisait chez lui des magazines de cinéma, tandis que l'ensemble de l'administration universitaire était saoule et que les administrateurs se taillaient des plumes dans les cagibis de la faculté, le peuple s'assemblait pour créer « le Parc du Peuple ».

On aurait dit une commune chinoise; on était des milliers à gratter le ciment de briques de rebut pour en faire des dalles en mosaïque sur les allées.

Un groupe montait un barbecue géant.

Un autre construisait un terrain de jeux pour les enfants.

On faisait de la musique sur des vieilles boîtes, des bongos, des guitares, des flûtes, des harpes, des magnétophones, des voix, des corps.

Des gens tournaient des films.

On distribuait chaque jour de la bouffe gratuite. Des groupes de rock jouaient.

C'était un théâtre où se donnaient libre cours la créativité, l'énergie et l'esprit de communauté. Tout l'art, toute la force de vie de la culture « souterraine » qui bourgeonnait, une grande éclosion d'amour pur.

Il suffisait d'être cinq minutes dans ce parc pour être complètement défoncé.

bouffe **gratuite**.

travail **libre**.

sexe **libéré**.

sourires **libres**.

soleil **libre**.

lune **libre**.

amour **libre**.

théâtre **libre**.

magasin **libéré**.

musique **gratuite**.

défoncé **libre**.

vie **libre**.

parc **libéré**.

Chaque jour, des petits-bourgeois des collines de Berkeley nous laissaient leurs gosses, qui jouaient avec nous. Des gens venaient au parc planter *leur* arbre.

Hippies, étudiants, yippies, minets et minettes, Panthères, petit-bourgeois, tout le monde prenait son pied dans son parc.

*« Dites est-ce que je peux planter un peu de maïs ?
— Si tu veux. A toi d'en décider. »*

*« Et si on mettait des balançoires ?
— Formidable. »*

On n'avait pas de plan d'ensemble. Personne ne donnait d'ordre. Certains voulaient faire une piscine d'un grand trou qui s'ouvrait au milieu du parc; d'autres voulaient en faire un bassin avec des poissons rouges. On convoqua une assemblée générale de tous ceux qui travaillaient au parc, qui en discuta pendant des heures et adopta par un vote final l'idée du bassin à poissons.

Les recteurs de l'université se réveillèrent et comprirent ce qui se passait. La population construisait un parc à deux pas du campus! Bordel de merde! Ça allait attirer toutes sortes de parasites et de vermine!

Ils appelèrent Reagan au téléphone. Et Ronnie boutonna sa braquette pour courir à une réunion ultra-secrète. Deux agents de la C.I.A. étaient venus d'urgence de Washington.

Comment empêcher ces affreux animaux à cheveux longs de se créer une base au cœur du district que l'Université voulait détruire? Les étudiants s'étaient approprié un terrain évalué à un millions trois cent mille dollars!

Le 15 mai 1969, à trois heures du matin, la police de Berkeley investit le parc et en évacua cinquante personnes pour permettre à des ouvriers d'installer un grillage métallique. Au lever du jour, le Parc du Peuple était entouré d'une haute grille barbelée et d'une ligne de cochons casqués.

Après un meeting à midi sur le campus, des milliers de manifestants dévalèrent Telegraph Avenue pour *foutre en l'air ce putain de grillage.*



Al Copeland

On ouvrait les bouches d'incendie. On balançait des pavasses sur les cochons.

Les cochons jetaient des grenades.

Des gens grimperent sur les toits pour lancer des pierres, et les flics sortirent des fusils de chasse !

L'escalade de la guerre entre les cultures avait atteint un point critique : pour la première fois, la police ouvrait le feu sur des contestataires américains blancs, et les arrosait de plomb. A la fin de la journée, James Rector¹⁴⁸ agonisait à l'hôpital, l'abdomen éclaté, un autre gars restait aveugle, et il y avait au moins cent autres blessés par balles.

La Garde nationale prit position dans Berkeley, la transformant en ville occupée.

Couvre-feu.

On aurait dit le Vietnam. Des hélicoptères tournaient au-dessus de la ville en mission de reconnaissance, cherchant les Viet Kong (toute personne dans la rue) pour diriger sur eux les cars de cochons et qu'ils les matraquent, les attaquent, les arrêtent.

Des hélicoptères bombardaient le campus avec des lacrymos.

Toutes les assemblées étaient interdites. Des gens furent torturés dans les centres de détention.

Le Parc du Peuple fut transformé en base des Forces d'Occupation qui menaient la guerre contre les indigènes.

Notre terrain de jeu devint un bivouac.

Des tanks et des camions ravagèrent nos arbres, nos plantes et nos parterres de fleurs.

Les lourdes bottes militaires piétinèrent le gazon.

Des boîtes de bière vides et des mégots nageaient sur le bassin.

Le drapeau étoilé flottait fièrement sur ce carnage.



39. Il est illégal de pisser dans la rue.

La révolution satisfait des besoins humains profonds niés par la société américaine. C'est pour cela qu'elle est dangereuse. Le plus gros problème social dans le pays, actuellement, c'est la solitude.

*« Qu'est-ce que tu fais ce soir ?
— J'sais pas, Marty, et toi ? »*

La solitude, c'est pas un problème personnel — c'est le problème collectif de millions d'Américains qui cherchent à échapper à l'aliénation qui est leur pain quotidien. On travaille à un bout de la ville avec des gens qui ne sont pas nos amis, et on dort à l'autre bout auprès de voisins inconnus. On perd la majeure partie de notre vie à crever dans des camps de concentration ambulants qui s'appellent autoroutes ou trains de banlieue.

Où peut-on aller dans les villes pour se faire des amis ? Où pouvons-nous d'un bond nous échapper de la prison de nos têtes pour jouir les uns des autres ? La ville est une longue suite de murs, de portes verrouillées, de panneaux qui disent il est

INTERDIT

de... Si quelqu'un qu'on ne connaît pas nous dit « bonjour », ça nous fait peur : « Qu'est-ce qu'il me veut celui-là ? » Parler à des gens qu'on ne connaît pas, c'est tabou. Ça court et ça se bouscule sans se regarder. La ville est pavée de peur, la ville est la prison de l'âme.

La bagnole, une boîte, transporte des gens esseulés de la boîte où ils dorment à la boîte où ils travaillent, et les ramène ensuite à la boîte où ils dorment. Les Américains n'ont de lien entre eux qu'entre conducteurs d'une bagnole et de la bagnole la plus proche; et le seul bon conducteur est celui qui prend une autre route. Les gens qui se tuent sur les autoroutes sont les victimes d'une guerre qui est tout aussi dégueulasse et confuse que la guerre au Vietnam.

39. Il est illégal de pisser dans la rue.

La révolution satisfait des besoins humains profonds nés par la société américaine. C'est pour cela qu'elle est dangereuse. Le plus gros problème social dans le pays, actuellement, c'est la solitude.

*« Qu'est-ce que tu fais ce soir ?
— J'sais pas, Marty, et toi ? »*

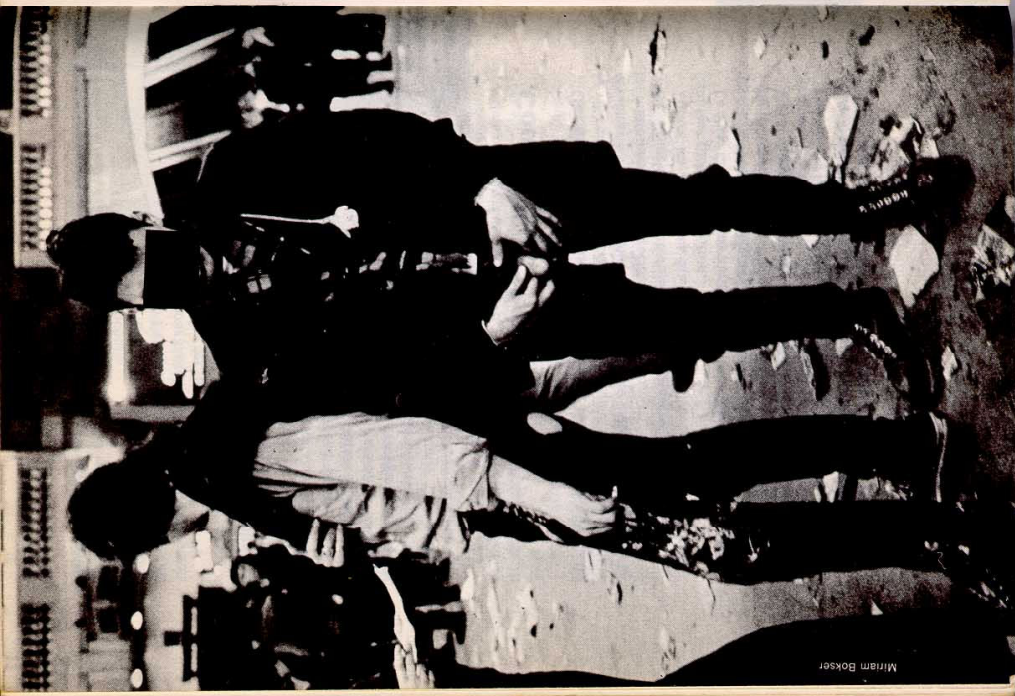
La solitude, c'est pas un problème personnel — c'est le problème collectif de millions d'Américains qui cherchent à échapper à l'aliénation qui est leur pain quotidien. On travaille à un bout de la ville avec des gens qui ne sont pas nos amis, et on dort à l'autre bout auprès de voisins inconnus. On perd la majeure partie de notre vie à crever dans des camps de concentration ambulants qui s'appellent autoroutes ou trains de banlieue.

Où peut-on aller dans les villes pour se faire des amis ? Où pouvons-nous d'un bond nous échapper de la prison de nos têtes pour jouer les uns des autres ? La ville est une longue suite de murs, de portes verrouillées, de panneaux qui disent il est

INTERDIT

de... Si quelqu'un qu'on ne connaît pas nous dit « bonjour », ça nous fait peur : « Qu'est-ce qu'il me veut celui-là ? » Parler à des gens qu'on ne connaît pas, c'est tabou. Ça court et ça se bouscule sans se regarder. La ville est pavée de peur, la ville est la prison de l'âme.

La baignole, une boîte, transporte des gens essouffés de la boîte où ils dorment à la boîte où ils travaillent, et les ramène ensuite à la boîte où ils dorment. Les Américains n'ont de lien entre eux qu'entre conducteurs d'une baignole et de la baignole la plus proche; et le seul bon conducteur est celui qui prend une autre route. Les gens qui se tuent sur les autoroutes sont les victimes d'une guerre qui est tout aussi dégueulasse et confuse que la guerre au Vietnam.



Les rues sont faites pour les Affaires, pas pour le Peuple. On n'a pas le droit de s'asseoir à la terrasse des cafés sans « consommer »; on n'a pas le droit de lire des journaux sur un étalage; il faut acheter, payer, payer, — circuler, circuler. Et qu'est-ce qui se passe quand on est au milieu de la ville et qu'on a brusquement envie de chier ?

On est dans une sérieuse merde.

Nous libérons les villes, les rues deviennent nos salles de séjour. Nous y vivons, nous y travaillons, nous y mangeons, nous y jouons et nous y dormons en compagnie de nos amis. Le pouvoir au peuple, c'est notre capacité de rester toute la journée au coin d'une rue sans rien faire. Nous créons des ghettos de la jeunesse dans toutes les villes, et nous détournons vers ces ghettos tous ceux qui se font chier chez eux, à l'école, au travail. Et tout le monde cherche « quelque chose à faire ».

Pour nous, les poches vides, c'est la liberté. Nous sommes libérés des papiers militaires, des carnets de chèques, des cartes de crédit, des cartes grises, des cartes d'étudiants — nous sommes plus près de nos corps nus.

Le quartier hippie est devenu la première alternative de masse à la prison urbaine américaine. Les quartiers libérés constituent une grave menace pour la vie citadine capitaliste. C'est pourquoi les forces de Mort (notables, flics et politiciens) conspirent à notre liquidation. Tout un arsenal légal (les lois de génocide anti-jeunes) font un crime de la vie dans la rue.

Si on ne peut pas fournir à un flic des papiers qui prouvent qui on est, on se fait ramasser. Pour l'État, quand on a les poches vides, on est un vagabond.



Et quand on s'installe au coin d'une rue pour contempler le monde, on est suspect d'en être un.

L'auto-stop est un délit. Faire la manche est interdit, comme faire un discours aux passants (attroupement illégal), distribuer de la bouffe gratuite dans la rue, entraver la circulation. A Venise¹⁴⁹ (Californie), il est illégal de jouer de l'harmonica dans la rue.

Deux de mes amis viennent d'être arrêtés pour un délit hautement politique : « épanchement d'urine sur la voie publique. » L'un des deux s'est retrouvé dans un hôpital psychiatrique.

Les « mineurs » pris à traîner dans la rue sont embarqués et passent automatiquement devant le tribunal des mineurs.

Et quand tout cela ne suffit pas, ils décrètent le « couvre-feu », une loi nazie qui est conçue pour nous interdire de nous mettre ensemble.

Toutes ces lois sont destinées à faire régner la terreur dans la jeunesse. Bien que, théoriquement, elles s'appliquent partout, elles ne sont vraiment utilisées que dans le ghetto. Les flics font des patrouilles armées dans les quartiers hippies comme ils le font dans les ghettos noirs, comme les soldats américains dans les villages du Vietnam. Et chaque passant est pour eux un ennemi en puissance.

Mais la tactique principale pour détruire l'esprit de liberté, c'est le Commerce. Des boutiques « psychédéliques » essaient de nous voler notre culture en vendant les ersatz à un Monde Extérieur avide d'un peu d'émotion. Des touristes américains, caméra en bandoulière, viennent nous « visiter » en autocars ou à pied, prenant des photos, riant, gloussant, nous montrant du doigt.

Nos rues sont livrées aux marchands de soupe; elles deviennent des quartiers commerciaux. On n'ose plus faire confiance à personne. Les fourgueurs véreux et les indics nous envahissent, et il est de plus en plus malsain d'acheter ou de vendre de la défonce dans la rue.



Nous devenons des îlots perdus dans l'océan capitaliste, attaqués et infiltrés de l'extérieur et de l'intérieur. La Culture de Mort fait tout ce qu'elle peut pour anéantir nos Forces de Vie et restructurer les ghettos de la jeunesse pour qu'ils se conforment à son modèle. Dans notre propre communauté, nous manquons d'espace — d'espace nécessaire pour respirer, faire la fête, nous développer.

C'est la guerre territoriale. Nous ne survivrons que si nous parvenons à virer les marchands de soupe psychédélique, les cochons qui empiètent sur nos terres et les politiciens, pour des communautés de la jeunesse où tous ceux qui se mettent en marge de la vie bourgeoise pourront vivre.

Nous voulons allumer des incendies, provoquer des pannes de courant, des pannes du métro, et des tempêtes de neige parce que la libération n'est possible dans une ville qu'en période de crise. On rencontre enfin ses voisins quand on contemple avec eux son immeuble en feu. Quand le métro roule, tout le monde se conduit comme s'il n'y avait personne d'autre dans le compartiment. Dès que ça s'arrête, les gens qui ne se connaissent pas se mettent à parler entre eux. Pendant les tempêtes de neige, New York devient un vaste terrain de jeu, le vrai Luna Park.

En temps de crise, les villes sont libérées.

La révolution décrète que tous les titres de propriété sont nuls et non avenue. Nous sommes des libérateurs urbains et ruraux, nous prenons possession des terres au nom du peuple. Plus de « c'est à moi ». Quand on s'imagine qu'on peut être « propriétaire » des ressources naturelles, des industries ou des terres, on est *sérieusement* mûr pour l'asile psychiatrique.

Nous porterons la guerre dans les banlieues des villes. La bourgeoisie a fait des banlieues son sanctuaire où elle peut roupiller loin de l'enfer des villes. Les enfants élevés dans ces banlieues sont traités comme s'ils étaient des attardés physiques et mentaux. Si nous ne sommes pas en sécurité dans nos communautés, pourquoi laisserions-nous les patrons en sécurité dans les leurs ?

Nous nous trouverons des autocars pour touristes, nous piquerons des appareils photos et nous irons faire le tour de ces banlieues en prenant des photos, en gloussant, en riant et en les montrant du doigt.

La révolution ira visiter Scarsdale¹⁵⁰.

Dans une révolution, il n'y a pas de sanctuaires.

40. On ne nous cooptera pas parce que nous voulons tout.

La révolution est rentable. *

Alors, les capitalistes la vendent.

Les macs-marchands prennent ce que nos cœurs et nos esprits ont produit de meilleur, en font des produits à consommer, fixent un prix et nous le revendent sous forme de marchandise.

Ils nous prennent nos symboles, ruisselants encore du sang des rues, et ça devient le dernier truc dans le vent.

Ils sont propriétaires de notre musique — de la musique née de nos souffrances, de notre peine, l'inconscient collectif de notre communauté. Et ils l'enferment dans des disques ou des salles de danse tellement chers qu'on n'a pas de quoi payer pour l'entendre.

Des hippies de luxe promoteurs de rock financent des festivals qui ont lieu derrière les barbelés et les cochons sont là avec les lacrymos et le « Mace » pour nous empêcher d'y entrer.

Méfie-toi du capitaliste « psychédélique » qui fait des phrases sur « l'amour » avant de prendre le chemin de sa banque. Il se fait pousser les cheveux et arbore des chemises bariolées parce que ça rapporte. Il a un gros tas de fric et l'âme basse.

Un capitaliste « hip » est un cochon capitaliste comme un autre.

Les capitalistes « hip » ont des alliés dans la communauté révolutionnaire : des cheveux-longs qui jouent le rôle d'intermédiaires entre les jeunes de la rue et les gros pontes milliardaires.

Fais gaffe au cheveux-longs qui prétend être « plus révolutionnaire que toi » parce qu'il a « dépassé la politique ». Fais gaffe au « gourou » qui croit que son truc — que ce soit la scientologie, l'astrologie, la méditation, la diète macrobiotique, le rock ou le pacifisme — a la vertu de faire la révolution tout seul, comme ça.

Fais gaffe au cheveux-longs qui préfère se faire exploiter jour après jour plutôt que d'avoir « des mauvaises vibrations ».

Fais gaffe au cheveux-longs qui défend l'homme d'affaires à cheveux longs : « Merde quoi, et si ça plaît à Bill Graham¹⁵¹, de faire un tas de fric ? »

Ils sont tous traîtres à leurs cheveux longs.

Toutes ces tensions au sein de la culture de la jeunesse approchent du point d'explosion parce que nous créons des zones libérées dans toutes les villes et parce qu'une communauté qui n'a pas le contrôle de sa propre base économique est impuissante face à la bourgeoisie.

Haight Ashbury¹⁵², la première expérience de masse de ghetto urbain de la jeunesse, s'est enlisée complètement parce qu'on avait voulu y construire une éthique communiste sur une base matérielle capitaliste.

Il n'y a pas d'amour sans égalité économique.

Dans notre communauté, chacun a la charge de son frère.

Nos ghettos de jeunes doivent avoir une économie communaliste afin que nous puissions vivre entre nous, en échangeant et en pratiquant le troc pour nous procurer ce dont nous avons besoin. Une libre communauté d'où l'argent aura disparu.

Nous fonderons nos propres compagnies de disques, nos propres maisons d'édition, nos propres agences de voyages et le profit sera redistribué dans la communauté sous forme de nourriture gratuite, de soins médicaux gratuits, d'espace libre, de défoncé gratuite, de vie libérée, de fonds communautaires pour payer les cautions des frères et des sœurs arrêtés.

Des milliers d'entre nous ont quitté les villes pour fonder des communes à la campagne. Ça colle ! Les communes rurales donneront de la nourriture en échange des services que leur procureront les communes urbaines.

Nous déclarerons la guerre aux propriétaires et nous libérerons les immeubles pour ceux qui les habitent.

Nous ferons nous-mêmes notre police.

Et nous nous armerons contre les cochons qui empiètent sur nos communautés pour essayer de nous en chasser.

Nous créerons nos propres institutions qui remplaceront graduellement les institutions agonisantes de l'Empire.

Notre presse, la presse underground, est à la fois création et reflet de notre nouvel état d'esprit. La presse bourgeoise est le reflet des institutions répressives mourantes et dépourvues de sens auxquelles nous faisons la guerre.

Les attaques contre nos journaux visent notre liberté de penser. Pour détruire notre culture, ils doivent d'abord détruire nos media. Et si nous

voulons protéger notre culture, nous devons protéger notre presse contre les harcèlements des cochons, la censure « morale » et le reste.

La presse underground est le cœur de notre communauté.

Nous exproprions tous les marchands.

Toutes les belles marchandises que les marchands de soupe hip emballent et vendent, c'est en réalité de la dynamite et ça va leur péter dans les mains. Ça va leur faire sauter leurs saloperies de doigts. On va faire sauter en l'air toutes les crapules, les envoyer directo au paradis.

Y a qu'à voir ce qui s'est passé au Festival de Woodstock¹⁵³ : on est venu à quatre cent cinquante mille pour prendre notre bien, et les capitalistes n'ont pas pu nous en empêcher. Notre joyeuse armée a piétiné les barrières qu'ils avaient installées pour nous séparer de notre musique.

Et le cochon capitaliste a eu trop peur pour partir en guerre et récupérer ses bénéfices. D'instinct, nous avons tout partagé. Oubliés la peur et l'égoïsme. Pendant trois jours, nous avons tenu le terrain et nous nous sommes gouvernés nous-mêmes.

Nous avons installé des cantines gratuites pour baiser les marchands de bouffe. Nous nous sommes serrés les uns contre les autres pour nous protéger de la pluie. Nous avons vu combien nous étions nombreux et nous avons réalisé notre PUISSANCE. L'anarchie triomphait dans la plus complète spontanéité. Et cela nous fait comprendre concrètement que NOUS SOMMES INVINCIBLES.

Après la démonstration de notre puissance à Woodstock, les tickets d'entrée dans les festivals sont définitivement passés de mode.

Nous démolirons les « palais du rock ».

Nous arracherons toutes les barrières.

Nous plumerons les « vedettes » qui nous plument.

Nous libérerons notre musique.

Nous nous gouvernerons nous-mêmes.

Les cochons sont venus avec leurs gaz et leurs matraques pour nous empêcher de prendre le Pentagone.

Ils sont venus à Tchécago avec leurs gaz et leurs matraques pour nous empêcher de célébrer la vie.

Ils sont venus avec les gaz et les fusils de chasse pour détruire un Parc du Peuple à Berkeley.

Que se serait-il passé si nous avions été quatre cent cinquante mille à Washington ?

Al Copeland





Rat

Quatre cent cinquante mille émeutiers dans les rues de Tchécago ?

Et si nous étions allés à quatre cent cinquante mille pour libérer le Parc à Berkeley ? Que feriez-vous si quatre cent cinquante mille hippies manifestaient dans votre ville ?

Dès que les écoles auront fermé définitivement leurs portes — et ça ne prendra pas plus de quelques années — des millions de jeunes libérés occuperont la rue dans toutes les villes et dans tous les villages de l'Amérique.

Nous sommes en marche, bordel de cons !

Notre politique c'est notre musique, notre odeur, notre peau, nos cheveux, nos corps nus et chauds, notre défonce, notre énergie, nos journaux underground, nos visions.

Notre existence est en soi une menace contre l'équilibre des forces internationales.

**ON NE NOUS COOPTERA PAS
PARCE QUE NOUS VOULONS TOUT.**

41. Nous sommes tous Eldridge Cleaver.

L'Amérique fait l'erreur classique de toutes les sociétés décadentes :
Elle sous-estime ses propres enfants.

Elle s' imagine qu'elle arrivera à nous faire taire par la terreur et les
châtiments corporels.

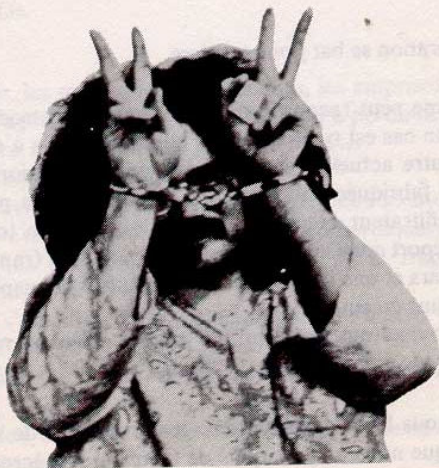
**« ON PEUT METTRE UN RÉVOLUTIONNAIRE EN
PRISON MAIS ON NE MET PAS LA RÉVOLUTION
EN PRISON »**

a proclamé Bobby Seale, président du Parti des Panthères Noires,
quand on l'emprisonna sous une inculpation de « meurtre » montée de
toutes pièces — ce qui faisait de lui le 48^e prisonnier politique du Parti
en un an.

« COCHON ! CRAPULE ! TU VAS CREVER ! »

cria John Sinclair¹⁵⁴, président du Parti des Panthères Blanches en dési-
gnant du même geste l'indicateur de la brigade des stupéfiants et le
juge qui venait de le condamner à dix ans de prison ferme pour posses-
sion de deux joints de marijuana.

Magdalene Sinclair



Nous avons cru jadis que nous pourrions en finir avec la misère, le racisme et la guerre par des méthodes non-violentes et des vœux pieux.

Les temps de l'innocence sont bien passés.

L'expérience de quatre ans de lutte nous a appris d'amères leçons.

Nous vivons dans un pays qui a déclaré la guerre à ses propres enfants, qui fait la guerre à l'avenir.

Nous vivons dans le sein d'un monstre agonisant, aux abois, qui tue tout ce qui bouge.

La jeunesse est un crime.

Tout rassemblement de jeunes est automatiquement considéré comme une émeute.

La loi vit d'illégalité.

Nos frères les plus courageux se font tabasser et même tuer dans les rues, exiler à l'étranger, ou alors on les enferme dans des camps de concentration qu'on appelle prisons.

A chaque fois que nous créons quelque chose de beau, les cochons l'écrasent à coups de matraque.

Notre école, c'est les tribunaux, pas les lycées.

Nous n'avons d'autre choix :

OBÉIR OU CREVER

Notre génération se bat pour survivre.

Chaque jeune peut raconter au moins un cas d'atrocités commises contre lui. Mon cas est typique : deux condamnations à trente jours de prison, une autre actuellement en appel, une arrestation pour drogue complètement fabriquée, mis sur table d'écoute par la police fédérale, trahi par un infiltrateur de police, suivi par les flics dans tous mes déplacements, passeport confisqué, en liberté sous caution (rançon) de vingt-cinq mille dollars et une inculpation fédérale pour « conspiration en vue de provoquer une émeute ».

On peut dire que tout jeune qui n'a pas été arrêté au moins une fois a vécu toute sa vie enfermé dans un réduit.

Ils veulent nous lier les mains avec les problèmes de notre défense juridique afin que nous n'ayons plus de temps à consacrer à la révolu-

tion, et faire un exemple sur quelques-uns d'entre nous pour nous terroriser et nous faire taire.

La fonction des infiltrateurs de police, c'est d'arriver à ce que nous nous montrions méfiants chaque fois que nous rencontrons quelqu'un que nous n'avons encore jamais vu. Celle des tables d'écoutes est de nous empêcher de nous parler librement au téléphone.

Ils essaient de nous rendre cyniques, car le cynisme tue l'esprit révolutionnaire.

La répression a pour but de détruire et d'écraser la confiance, l'optimisme et la spontanéité qui sont un moteur essentiel de l'élan révolutionnaire.

Et merde.

J'espère qu'à la C.I.A., ils ont une section spéciale « Jerry Rubin », bourrée de bureaucrates, de paperasses, d'ordinateurs, de psychiatres, de pharmacologues, de chiromanciens, d'astrologues, de devins, de derviches, et même de quelques généraux.

Nous le savons : l'Amérique est un tigre de papier. Les Viet Kongs lui bottent le cul avec leurs pieds nus et le coup porte foutrement ! La minuscule Cuba, à cent vingt kilomètres des côtes américaines, a déclaré la guerre à l'Empire.

Les Cubains et les Vietnamiens sont prêts à tuer et à se faire tuer jusqu'au dernier pour la liberté de leurs pays. Un peuple uni est un peuple invincible.

Les barbelés, les matraques, les grenades, les emprisonnements sont les spasmes d'agonie de Pouvoir, qui sait qu'il a perdu définitivement le soutien des gens dont il essaie de gouverner la vie.

En nous attaquant, le Pouvoir nous unit.

Nous découvrons que nous n'avons que nous-mêmes. Nous nous apercevons que nous sommes capables d'élans héroïques.

Nous prenons conscience de l'amour et de la fraternité dans le combat commun pour la vie.

L'Amérique s'écroule : il n'y a plus qu'une alternative — la révolution ou le désastre.

La révolution a pris la place de l'église comme autorité morale dans ce pays.

La révolution a pris la place de l'économie comme manière de se réaliser chez les jeunes.

Les petits-bourgeois nous implorent d'arrêter. Arrêtez ! ARRÊTEZ !
« Si vous continuez, ça va être le fascisme pour nous tous. »

Ils nous manifestent de la sympathie. « J'espère que vous n'irez pas en prison, Jerry. » « Dites-moi si je peux faire quelque chose pour vous. »

Leur sympathie, je chie dessus.

Nous voulons des frères, pas des mères-poules.

Les petits-bourgeois « respectables » doivent commencer à se livrer en masse à des actes de désobéissance civique pour enrayer la machine judiciaire.

Si nous sommes unis, nous serons invincibles; comme le dit Eldridge Cleaver : « Le peuple est plus nombreux que les cochons. »

Nous devons trouver toutes les armes dont nous avons besoin pour que notre génération puisse survivre.

S'ils nous balancent des lacrymos, nous les leur relançons.

S'ils nous tirent dessus, nous tirons.

Des flingues.

Du karaté.

Des explosifs.

Du L.S.D. dans les canalisations.

L'union.

Les collectifs de lutte.

L'amour.

Les cochons auraient-ils osé envahir le Parc du Peuple si les frères et les sœurs de Berkeley avaient été armés et prêts à tuer et à se faire tuer ?

Et si mille personnes s'en allaient au prochain procès et répondaient à l'appel du nom d'Eldridge Cleaver, de John Sinclair ou de Dave Dellinger :

« Je suis Eldridge Cleaver. »

« Non, c'est moi. »

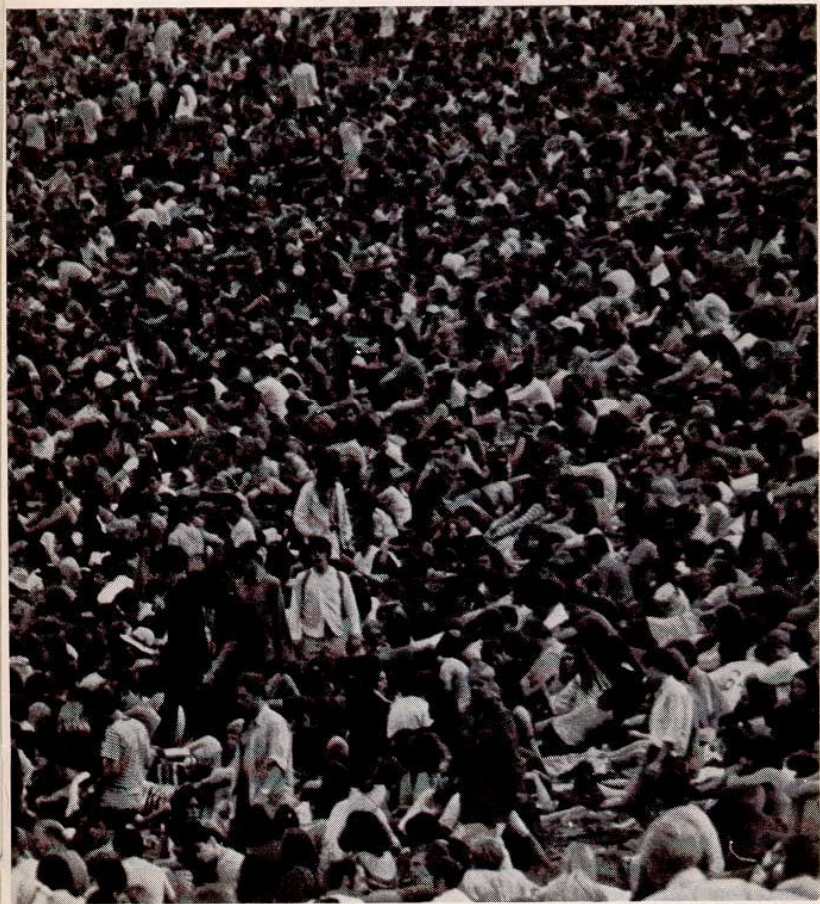
« Non, c'est moi. »

Tout le monde se lève, le poing levé, et hurle : «JE SUIS ELDRIDGE CLEAVER.»

Nous sommes tous Eldridge Cleaver.

Si on s'attaque à l'un d'entre nous, on s'attaque à chacun d'entre nous.

NOUS SOMMES TOUS UN.



42. Les Viet Kongs sont partout.

Le mouvement anti-guerre, ça n'existe pas. C'est un truc fabriqué de toutes pièces par la presse bourgeoise pour foutre la merde dans nos cervelles. Ce qui se passe, c'est que l'énergie explose partout à la fois et que les gens décident d'être libres et de le rester.

Ils se libèrent de la notion de propriété, de l'obsession de la réussite sociale, du statut, des titres, des noms, des hiérarchies, des responsabilités, des horaires, des règlements, des habitudes routinières.

Le mouvement anti-guerre, j'en ai rien à foutre — ce qui m'intéresse, c'est les insurrections de Newark et de Detroit, le soulèvement étudiant, c'est cette multitude de fumeurs de hasch, les gens qui apprennent à prendre la parole et à se transformer.

Le système mondial du capitalisme — de l'argent — de la bureaucratie — de l'ennui — de la petite bourgeoisie — de l'exploitation — du militarisme, est en train de s'effondrer.

Le monde entier rigole des tentatives balourdes de la grande brute Amérique pour vaincre des guerriers paysans qui se nomment Viet Kongs dans un pays parfaitement légendaire qui se nomme Vietnam.

Et, en Amérique, nous apprenons tous à devenir des Viet Kongs.

S'il y a une leçon à tirer des manifestations du Pentagone et de Tchicago, c'est que les jeunes n'ont rien à branler des théories politiques, des idéologies, des programmes, des organisations, des meetings et des négociations avec les flics.

Les activistes sont poussés à agir par une perception de la réalité qui leur est propre.

La seule avant-garde, c'est l'avant-garde dans l'action.

Toutes ces heures de réunions à la con accumulées, c'était vraiment rien d'autre que de la connerie; on aurait mieux fait de passer ce temps-là à écouter les Stones.

Le mouvement antiguerre se détruit lui-même, on y perd son temps. C'est parce qu'il est défini négativement, comme «contre» la guerre. Les gens veulent être pro-quelque chose, pas «anti». Ce dont on a besoin, ce n'est pas d'un mouvement antiguerre, c'est d'un Front de Libération Américain.

L'Amérique est prise au piège de ses propres contradictions, et c'est vraiment un plaisir d'ouvrir la télé pour le bulletin d'information et de contempler l'Amérique se tordant d'embarras. Les rejetons de l'Amérique ne veulent pas hériter d'un monde taillé à leur mesure, encore moins le défendre. Ce que nous voulons, c'est créer une nouvelle civilisation.

La guerre du Vietnam est une guerre de vieux; des vieux qui essaient d'imposer des idées gâteuses comme la propriété, le racisme, le militarisme — les grands pays contrôlant les petits — à la nouvelle civilisation qui est en train de surgir.

Ah, le monde nouveau !

Le peuple pillant les boutiques à Detroit.

Les adolescents qui crachent sur le Pentagone et le redécorent en pissant dessus ou en y écrivant « Le Che Vit. »

Les guérillas qui poursuivent le combat du Che dans toute l'Amérique latine, dans toute l'Asie, dans toute l'Afrique.

Les milliers de jeunes Américains qui commencent à poser des questions et à s'apercevoir que leurs aînés ne peuvent y répondre; tout ce qu'ils ont, c'est le pouvoir. Et l'âge.

Il ne s'agit pas de « mouvement antiguerre ». Il s'agit de mouvements de libération, de mouvements pour la liberté.

Tous ces mouvements de libération additionnés constituent une énorme force qui affaiblit la capacité des U.S.A. à mener à bien ses guerres et toute sa politique décrépite.

Je suis pour tout ce qui fait bouger les gens, tout ce qui provoque le désordre et la controverse, tout ce qui crée le chaos et le renouvellement.

Adlai Stevenson fit de moi un radical en 1952 en détournant mes aspirations aux changements. Le système a étouffé tous ces espoirs.

Eugene McCarthy a enseigné aux émeutiers de l'avenir la futilité de la politique officielle.

La révolution est partout.

La famille bourgeoise, symbole de la stabilité par excellence, s'écroule.

L'église n'attire plus ses propres enfants.

Les écoles sont devenues des centres de révolte, et les rues le théâtre de l'action politique.

Je suis pour les lettres aux journaux, les campagnes pour les « candidats de paix » et les référendums pour la paix, les défilés, les occupations symboliques, les occupations violentes, les manifestations violentes et le sabotage.

C'est ça, la guérilla américaine : tout le monde travaille sur son propre secteur, c'est une symphonie de contestations en tout genre, tous les membres de la famille se révoltent contre leur aliénation particulière.

Pendant que les bourgeois libéraux discutent de l'avenir politique de Nixon, nous essayons de faire tomber son froc.

Une bonne question : l'Amérique peut-elle être transformée par la « voie pacifique au socialisme » ?

La bête sera-t-elle domptée à travers les lois et les règles qu'elle a fixées elle-même ? De l'intérieur du système électoral, en respectant la loi et l'ordre, les règlements de police, dans les limites de l'Amérique des petits-bourgeois ?

Peut-on réformer une société qui opère des distinctions entre riches et pauvres, Blancs et Noirs, employeurs et employés, propriétaires et locataires, enseignants et enseignés ? A-t-elle intérêt à faire des réformes, ou n'a-t-elle pas plutôt intérêt à se débarrasser des trouble-fête ? Ce qu'il faut, c'est une nouvelle génération de trouble-fête.

des gens qui brûlent des feuilles d'appel et des billets de banque.

des gens qui brûlent des licences et des diplômes.

des gens qui disent : « votre programme, je m'en fous. »

des gens qui débauchent la jeunesse à l'aide de musique, d'herbe et de L.S.D.

des gens qui arborent fièrement le drapeau viet kong.

des gens qui redéfinissent la réalité, qui redéfinissent la norme.

des gens qui portent des vêtements bizarres.

des gens pour qui la propriété c'est le vol.

des gens qui disent des obscénités à la télé.

des gens qui refusent le jeu du statut social — du rôle sexuel — de la consommation.

des gens qui n'ont d'autre richesse à perdre que leurs corps.



Les États-Unis mettront fin à la guerre du Vietnam quand il deviendra encore plus difficile de continuer la guerre que d'admettre la défaite.

L'Amérique est facilement dans l'embarras; c'est un pays qui accorde une telle place aux images, aux mythes.

L'aliénation des jeunes, les émeutes sur les campus, les candidats pour la paix, les filières clandestines qui mènent les déserteurs au Canada, les voyages dans des pays défendus, des milliers de manifestants saluant d'un geste obscène le Pentagone à la télé.

Nous pouvons mettre fin à cette guerre — nous avons engagé une course contre l'Amérique. Nous allions la jeunesse, la musique, le sexe, la drogue et la révolte avec la trahison anti-patriotique. Cette alliance sera difficile à battre !

Ce que les trotskystes et les « communistes », qui ont fait du marxisme une science naturelle, ne comprennent pas, c'est qu'on ne radicalise pas les gens par la vertu de la seule rhétorique. Ce qui transforme les gens, c'est d'être engagé émotionnellement dans l'action.

Ce sont les actions violentes qui brisent le cercle de l'apathie et de la compromission, c'est la création de situations nouvelles, qu'aucun système de référence existant ne peut expliquer, c'est la création d'une polarisation qui modifie complètement la situation des gens.

La seule manière de lutter vraiment contre la guerre, c'est de libérer le potentiel anti-autoritaire de la jeunesse, c'est d'apprendre la démocratie par l'action.

Chaque feuille d'appel brûlée est une gifle à la Mère Patrie parce que la nouvelle se répand dans toutes les écoles élémentaires avec ce message : mon vieux, il se passe des choses, et les profs ne savent pas ce que c'est, et l'appel sous les drapeaux c'est pas sacré, c'est pas Dieu, c'est pas Washington, c'est pas Jefferson, c'est ton affaire à toi.

Le Mouvement est une école où les enseignants s'appellent les Fugs/Dylan/les Beatles/Ginsberg/la grande presse/les hippies/les étudiants qui se battent contre les flics à Berkeley/les archives des bureaux de conscription inondés de sang/les occupations/la prison.

La répression fait d'une simple manif une bataille; fait d'un simple acteur un héros combattant, fait d'une masse d'individus une communauté; la répression élimine le passant, l'observateur neutre, le théoricien; elle force tout le monde à choisir son camp.

Un mouvement qui n'est pas réprimé ne peut pas grandir.

Il est nécessaire que la gauche soit attaquée par le centre et la droite.

La vie est un théâtre et nous sommes les guérilleros lancés à l'attaque des autels de l'autorité et de ses prêtres, et du saint dollar et du système électoral, faisant éclater les structures mentales des gens et les transformant à l'aide d'actions auxquelles ils participent émotionnellement.

La scène, c'est la rue.

Tu es la vedette du spectacle, et tout ce que tu as appris est effacé.

Le longs-cheveux bestial qui se défonce, déserte et bloque la circulation pour manifester, est une menace foutrement plus grave pour le système que les pseudo-«militants» distribuant leurs tracts et proclamant leur soutien au Viet Kong et leur foi dans la révolution prolétarienne. La politique, c'est comment on vit. Ce n'est pas pour qui on vote.

Aujourd'hui, le conflit politique le plus important aux U.S.A. est le conflit des générations.

Nous subissons l'influence d'un inconscient historique collectif.

Le communisme, pour nous, ça n'évoque pas Staline, mais les figures romantiques de Fidel, du Che, du Viet Kong.

Hitler, pour nous, c'est un mot sur du papier.

Nous envisageons l'avenir avec optimisme et idéalisme. Notre 1984 sera formidable.

L'économie est riche; le plus grave problème, c'est la surproduction; désormais tout le monde peut profiter de la vie, et nous le savons. La vie, ça peut être vraiment défonçant.

Nous voulons un monde communaliste où l'imagination soit au poste de commandement, et où les institutions humaines satisfassent les besoins humains. Les sentiments, les émotions pourront s'y donner libre cours. Tout y sera gratuit. Il faudra aller au musée pour voir des billets de banques. Il n'y aura pas de nations; il n'y aura plus que de riches communautés et de riches cultures.

Ce mouvement de génération va au-delà de toutes les différences de classe et de race.

La révolte de la jeunesse en Amérique ne trouve pas son explication dans Freud ou dans Marx. Il s'agit d'une guerre entre des générations historiques, et l'avenir nous appartient parce que l'Amérique s'accroche à des institutions tombées en désuétude comme la propriété privée ou le « fait national ».

Ce n'est pas nous qui avons construit la C.B.S., le Parti démocrate ou l'Église catholique, et nous n'en voulons pas.

Au Vietnam, le passé essaie d'annihiler l'avenir.

Le système économique américain a rendu inutiles la jeunesse blanche petite-bourgeoise et la jeunesse prolétarienne noire : l'économie peut se passer d'eux. De cette inutilité procède la révolution. La seule chose un peu enthousiasmante, un peu importante que l'on puisse trouver à faire aujourd'hui, c'est de foutre en l'air les institutions de l'Amérique pour en construire de nouvelles.

la SUBVERSION !!!

C'est la tâche de tout jeune qui se respecte. Répandez des idées qui minent et sapent les fondations de l'Amérique, et pour couronner le tout faites flamber ses symboles — des feuilles d'appel au drapeau en passant par les billets de banque.

Nous devons faire prendre conscience de son aliénation à l'Amérique petite-bourgeoise. Nous devons la remuer émotionnellement jusqu'en ses tréfonds.

L'Amérique souffre d'un cancer généralisé qui s'appelle l'APATHIE.

On peut persuader la petite bourgeoisie américaine à l'aide d'arguments moraux, à partir de ses sentiments de culpabilité; on peut la convaincre, on peut même gagner ses suffrages; mais comment faire pour qu'elle se remue le cul ?

C'est en accentuant l'aliénation des gens qu'on réussit à les faire entrer en action.

Hé, M. Amérique : c'est la guerre ici aussi !

Pas au journal télévisé, mais devant ta porte; et même, tiens, la voilà qui fait son entrée dans ton salon : elle est dans la tête de tes gosses.

Quand nous n'en étions qu'à faire des cortèges bien dignes, des pétitions, des requêtes respectueuses demandant au gouvernement de bien vouloir arrêter la guerre, le vieux bon sens indécrottable de l'Amérique lui disait que nous n'étions que des mômes, que nous n'étions pas sérieux.

Les Américains savent que ce n'est pas aussi facile que ça de faire fléchir le Pouvoir.

« Allons, voyons, laissez tomber ces bêtises, c'est pas comme ça que vous allez faire cesser la guerre » : c'était la réaction qu'on pouvait attendre du routier moyen en face des vigiles pour la paix, des marches pour la paix, des candidats pour la paix et des tracts pour la paix.

D'instinct, l'Américain moyen pige mieux son gouvernement que ne l'a jamais pigé le « mouvement antiguerre ».

Il sait que le Pouvoir est tout là-haut, avec son ramassis de politiciens véreux, hors de portée — à moins qu'on emploie contre lui le langage de la force et de la violence.

Quand le mouvement a pris la rue et a commencé à recourir à l'idiotisme de la force, quand il s'est endurci, nous avons outrepassé ces barrières qui nous empêchaient d'atteindre les gens moyens. L'Amérique comprend Eldridge Cleaver, elle comprend les manifestants pacifistes dès qu'ils se transforment en émeutiers; c'est pour ça que nous sommes beaucoup plus dangereux que cent Martin Luther King. La violence contre la société américaine est devenue aussi fréquente que les raids yankees sur le Nord-Vietnam.

Après la violence vient la persuasion.

La crise a pris la place de la pause-café.

43. Scénario de l'avenir : Yippieland.

Tous les lycées et toutes les universités seront fermés par l'émeute et le sabotage et les flics encercleront les campus en rangs serrés. Les écoles appartiennent de droit aux cochons.

Des millions de jeunes occuperont la rue dans toutes les villes, dansant, chantant, se défouant, faisant l'amour sur la chaussée, prenant du L.S.D., brûlant leurs papiers militaires, empêchant toute circulation.

Le Pentagone enverra des troupes pour combattre les guérillas au Laos, en Thaïlande, en Indonésie, en Inde, au Congo, en Bolivie, en Afrique du Sud, au Brésil et en France.

Des fonctionnaires haut placés dans la hiérarchie gouvernementale passeront du côté des yippies.

Le département d'État s'apercevra (mais trop tard) que les yippies l'ont infiltré jusqu'au trognon. Les flics noirs désertent et rejoindront dans la rue l'Armée de libération des Noirs et des Blancs.

Les lycéens s'empareront de la radio, de la télé et de tous les journaux. Les commissariats de police sauteront.

Les révolutionnaires prendront les prisons et libéreront tous les prisonniers.

Les employés de bureau mettront du chewing-gum dans les ordinateurs.

Des brigades entières de soldats et de gardes nationaux rallieront les révolutionnaires avec armes et bagages.

Les ouvriers occuperont leurs usines et les remettront en marche au service de la révolution, sans critères de profit.

Les cheveux courts s'allongeront du jour au lendemain.

Des hélicoptères yippies bombarderont les flics avec des gaz au L.S.D.

Le Pentagone lancera des raids aériens contre les bases yippies, et nous descendrons ses avions en flammes.

Les gosses des petits-bourgeois foutront leurs vieux dehors et transformeront leurs maisons de banlieue en caches d'armes et en bases de guérilla.

Nous prendrons les banques et, avec les employés, nous piquerons tout le fric et nous en ferons d'immenses feux de joie sur la place publique.

Les révolutions précédentes se fixaient pour but la prise du pouvoir



d'État et la reprise en mains des moyens de production? La Révolution internationale de la jeunesse commencera par un effondrement général de l'autorité, la sédition de masse et l'anarchie dans toutes les institutions du monde capitaliste. Elle sera faite par des tribus de cheveux-longs, de noirs, de femmes en armes, d'ouvriers, de paysans et d'étudiants.

Le mythe yippie du « décrochage » pénétrera jusqu'aux arcanes de la structure de l'Amérique. La révolution aura un sacré choc en s'apercevant qu'elle avait partout des amis qui n'attendaient que le MOMENT D'AGIR.

Dans les assemblées, l'hymne national sera remplacé par des chansons de Bob Dylan.

Il n'y aura plus de prisons, de tribunaux, de police.

La Maison Blanche sera transformée en centre communal d'hébergement pour tous les gens de passage à Washington qui n'auront pas d'endroit où passer la nuit. Le monde deviendra une vaste commune, où la nourriture et le logement seront gratuits, et la propriété privée abolie.

Toutes les horloges et toutes les montres seront détruites.

Les coiffeurs seront envoyés dans des centres de rééducation pour se faire pousser les cheveux.

Le « vol » n'existera plus, puisque tout sera gratuit.

Le Pentagone sera remplacé par un centre expérimental de L.S.D.

Il n'y aura plus ni écoles, ni églises : le monde sera une grande école-église.

Les gens feront de l'agriculture, le matin, de la musique, l'après-midi, et l'amour, où, quand et avec qui il leur plaira.

Les États-Unis d'Amérique ne seront plus qu'un minuscule îlot yippie dans le vaste océan d'amour de Yippieland.

Notes pour l'édition française.

Introduction

1. **Amérique** : dans la nouvelle orthographe des révolutionnaires américains, Amérique prend toujours un k — à l'allemande. Parfois aussi, trois : AmériKKKe, comme Ku-Klux-Klan.

2. **Peace and Freedom Party** : (« Parti Paix et Liberté ») : petit parti d'extrême-gauche fondé début 68 en Californie par des universitaires et des intellectuels. Présenta l'équipe Cleaver-Rubin aux présidentielles d'octobre 68 (cf. chap. 34).

3. **Elijah Muhammad** : chef charismatique et principal idéologue des « Black Muslims », les « Musulmans noirs ».

4. **Huey** : Huey P. Newton, fondateur et principal dirigeant du Parti des Panthères Noires. Condamné à la prison à vie pour le « meurtre » d'un flic à Oakland en 1967, il a été remis en liberté provisoire en août 1970.

5. **Willow Street** : rue d'Oakland, théâtre d'un échange de coups de feu entre flics et Panthères le 27 octobre 1967 (cf. infra.).

6. **Chef Ahamed** : allusion à Ahmed Evans, militant nationaliste noir de Cleveland. Accusé d'avoir tendu une embuscade meurtrière à la police, il est toujours en prison.

7. **Pigasus** : le seul vrai président (clandestin) des U.S.A. (cf. chap. 30).

8. **Babylone** : nom donné par Cleaver à l'Amérique. Dans la Bible, Babylone symbolise la décadence et la déréliction d'une grande civilisation.

9. **Oakland** : ville mitoyenne de Berkeley sur la baie de San Francisco. C'est dans le ghetto noir d'Oakland qu'est né le Black Panther Party for Self-Defense (1966).

10. **Lil'Bobby** : Bobby Hutton (1950-1967), première victime de la guerre opposant les Panthères aux cochons de Babylone. Tué de sang froid, alors qu'il sortait, désarmé, d'une maison encerclée à Oakland, en compagnie d'Eldridge Cleaver (qui ne fut que blessé).

11. **Beverly Axelrold** : avocate du Mouvement. « Découvert » et défendit Eldridge — alors détenu de « droit commun » à la prison de Folsom — en 1966.

12. **Stew Albert** : militant connu de Berkeley : P.L.⁵³, puis F.S.M.¹⁴, V.D.C.¹⁵, et enfin YIPPIE ! (cf. chap. 5 et 11).

13. **Jack Weinberg** : militant du F.S.M.¹⁴. C'est son arrestation qui déclencha l'agitation sur le campus de Berkeley (cf. chap. 4).

14. **F.S.M.** : Free Speech Movement, « Mouvement pour la liberté d'expression ». Berkeley, 1964 : premier mouvement « contestataire » étudiant des années 60, lointain précurseur du 22 mars nanterrois (cf. chap. 4 et s.).

15 V.D.C. : Vietnam Day Committee — le comité Vietnam de Berkeley; fondé pour la «journée Vietnam», il continua à fonctionner ensuite.

16. Stokely Carmichael : ancien président du S.N.C.C. (n. 17), principal avocat du «Pouvoir noir», fameux pour ses discours incendiaires. Nommé Premier ministre honoraire du Black Panther Party, il le quitta en le dénonçant violemment en 1969. Continue à prêcher le «Pouvoir noir». Cleaver l'accuse d'être lié à la C.I.A.

17. S.N.C.C. : prononcer «Snick» : Student Non-Violent Coordinating Committee (Comité de coordination des jeunes Noirs de la «Nouvelle Gauche»). Joua un rôle très important dans la bataille des Droits civiques. Ses présidents Carmichael (n. 16), et Rap Brown (n. 67) ont été les symboles haïs du «Pouvoir noir». Le Snick a cessé d'être «non-violent» pour devenir «national» en 1968. Castriste, nationaliste et tiers-mondiste dans son orientation générale, il ne subsiste plus qu'à l'état de squelette d'organisation.

18. Bobby Seale, Tom Hayden (n. 114), David Dellinger (n. 85), Abbie Hoffman (n. 72), Rennie Davis, Lee Weiner, John Froines (et Jerry Rubin) : les «8 de Chicago», protagonistes du plus important procès politique américain de ces vingt dernières années (octobre 68-mars 69). Inculpés de «conspiration» en vue de provoquer une émeute lors de la Convention démocrate de Chicago en août 1968, ils en furent acquittés, mais condamnés à des peines allant de deux mois à quatre ans de prison pour «injurer au tribunal» (y compris les deux principaux avocats). Ce procès fait date en raison de l'attitude irréductible des accusés qui transformèrent la salle d'audience en piste de cirque et en ring de boxe tout au long des six mois que dura le procès. Les «8» représentent à peu près toutes les nuances du «Mouvement» : Seale est le président du Black Panther Party, Hoffman et Rubin sont YIPPIES, Hayden et Froines sont d'anciens cadres du S.D.S., Dellinger est un pacifiste radical, dirigeant du Mouvement anti-guerre, Weiner est un activiste de Chicago sans appartenance déterminée. Rubin et ses six camarades sont en liberté provisoire en attendant le verdict de la cour d'appel. Le cas de Bobby Seale, par ailleurs jugé pour «meurtre» à New Haven, a été disjoint.

19. W.C. Fields : comédien génial, vrai précurseur des yippies, qui se réclame autant de lui que des Marx Brothers et de Lenny Bruce (n. 132).

Chapitre 1

20. Howard Johnson's : restaurantes en chaîne, l'équivalent des «Jacques Borel». Grands dispensateurs de hamburger, de coca, et de «32 parfums de glace». A acheté une concession sur la lune...

21. L'Attrape-cœur : fameux roman de J.D. Salinger (1953). Son héros, Holden Caulfield, archétype de l'adolescent «à problèmes», symbolise un peu l'éveil confus de la «génération silencieuse» des années d'après-guerre.

22. Adlai Stevenson : politicien démocrate, super-libéral, candidat à la présidence en 1952, puis 1956. Chouchou de la petite-bourgeoisie «progressiste». Eisenhower le battit sans trop de mal.

23. Jimmy Hoffa : dirigeant syndical des camionneurs, populiste et populaire. L'HUAC (n. 49) et Robert Kennedy s'étaient juré d'avoir sa peau, non tant parce qu'il trafiquait banalement avec la Mafia, mais parce que son syndicat était un des rares à admettre encore des communistes avoués dans les sombres années 50.

Chapitre 2

24. Traduction : « J'te dis un truc frangin,
J'me suis trouvé un coin
Tout au bout d'la rue Solitaire,
L'Hôtel des Cœurs brisés » (célèbre chanson de Presley).

25. Buddy Holly... Frankie Avalon : les « stars » de la première génération du rock (vers 1955).

26. « Let go ! » : « allez-y », dans le sens de « défoulez-vous », « laissez-vous emporter ».

Chapitre 4

27. Clark Kerr : président (=recteur) de l'université de Californie — dont Berkeley fait partie. Démissionnaire au bout d'un an d'agitation.

28. Les régents : administrateurs de l'Université, nommés par le gouverneur de Californie. Ce sont tous des notables (politiciens, patrons, banquiers, etc.).

29. Joan Baez : à l'époque (1964), « héroïne » contestataire. Elle a bien changé...

30. Mario Savio : la grande presse fit de lui le « leader » des Enragés de Berkeley. Exclu de l'Université, il n'a jamais pu finir ses études. A retrouvé, depuis, l'anonymat.

Chapitre 5

31. Barb : le Berkeley *Barb*, journal hebdomadaire, un des « ancêtres » de la presse *underground*. Son tirage atteignit jusqu'à soixante-quinze mille exemplaires. Après une crise interne grave, l'équipe se scinda en 1969 et l'aile gauche sortit un journal concurrent, le *Tribe*, qui a pris depuis la place de l'ancien *Barb*, devenu commercial.

32. Telegraph Avenue : principale artère de la petite ville de Berkeley. Aboutit à Sather Gate, l'entrée principale du campus (cf. le dessin au chap. 38).

33. Bob Dylan : en 1964-65, était considéré comme le porte-parole de la contestation générale, et notamment du mouvement contre la guerre du Vietnam.

34. Red Squad/brigade anti-rouges : département spécial de surveillance [et de prévention] des activités politiques, dont chaque police locale est pourvue. Un peu comme des R.G. décentralisés.

35. **Bear's Lair** (la Tanière de l'Ours) : snack-bar (privé) situé sur le campus.
36. **Melvin Belli** : avocat sudiste, célèbre pour sa faconde et ses effets de manches. A défendu Jack Ruby, l'assassin d'Oswald.

Chapitre 7

37. « **Teach-in** » : formule de « contre-cours » inventée lors de la lutte des droits civiques. Équivalait pratiquement à une occupation/grève active.
38. **Tilden Park** : grand parc à la limite d'Oakland. Rendez-vous des jeunes et des « gens des rues » qui vont s'y baigner dans les réservoirs municipaux.
39. **Pasadena** : au « Rose Bowl » de Pasadena, il y a de grandes cérémonies (avec majorettes et tout) pour les finales des championnats universitaires de football américain.

Chapitre 8

40. **Minutemen** : organisation fasciste, para-militaire, forte en particulier dans le Sud (Texas). Ils ont pris leur nom aux fameux « Minutemen », les « partisans » de la Guerre d'Indépendance. Chauvins, racistes et violemment antisémites, ils s'en prennent surtout aux militants de gauche — et ils n'y vont pas de main morte.
41. **Hell's Angels** : les « Anges de l'Enfer », fameuse bande motorisée d'Oakland. Organisés en « cellules » et en « sections », avec « secrétaires de section », ils ont longtemps terrorisé les petits-bourgeois en arborant des swatiskas sur leurs blousons noirs. En 1964, des membres de l'intelligentsia « beat » (Ken Kesey, Allen Ginsberg, etc.) avaient conclu une sorte de pacte avec eux. Les Anges firent plusieurs fois le service d'ordre pour des manifestations pacifistes, mais cette belle harmonie fut de courte durée. Homosexuels, mâles chauvins et toujours très brutaux, les Anges ont une ligne de conduite désordonnée; s'ils ont une certaine sympathie pour les hippies, dont ils partagent le goût pour les hallucinogènes, ils haïssent violemment les étudiants « normaux » et par-dessus tout les « militants ».
42. **Allen Ginsberg** : poète « beat », chevelu, barbu et pédéraste, préfigura dès 1956 (*Howl*), la révolution culturelle qui devait éclater dix ans plus tard. Pacifiste obstiné, mais humoreux, il est un peu perdu dans le Mouvement révolutionnaire. A témoigné à Chicago en faveur de Jerry Rubin.

Chapitre 9

43. **Amerikan Legion** : anciens combattants. Réactionnaires, chauvins et gâteux.
44. **Babbitt** : (jeu de mot sur « rabbit », lapin), personnage central du fameux roman de Sinclair Lewis, symbole du parfait petit bourgeois provincial.

45. John Birch Society : organisation d'extrême-droite. A en gros les mêmes caractéristiques que les Minutemen (n. 40), au détail près qu'elle préfère la « pression morale » aux mitraillettes. Animée et financée par un confiseur en gros du nom de Robert Welsh.

Chapitre 10

46. Haight-Ashbury : quartier de San Francisco où s'implanta la première en date des « colonies hippies » (vers 1965). Florissant en 66-67, le Haight a sombré depuis dans la misère, la crasse et le désespoir, victime du plus terrible fléau de la « nouvelle nation » : l'héroïne.

47. Golden Gate Park : immense parc de San Francisco, au pied du fameux pont suspendu de la « Porte d'Or ». Haut-lieu de toutes les cérémonies tribales de la « contre-culture » (manifestations, festivals de rock, « be-ins », etc.).

48. « Human be-in » : par allusion aux « sit-ins » et « teach-ins » des militants, jeu de mot sur « human being » (« être humain »). Les hippies font des rassemblements où il ne s'agit plus de « protester », mais d'*être*.

Chapitre 11

49. HUAC « House Un-american Activities Committee » : commission du Congrès sur les activités anti-américaines. Fameuse officine de « chasse aux sorcières » qui s'illustra particulièrement sous la houlette du sénateur escroc Joe McCarthy dans les années 50 (avec le concours précieux de deux politiciens débutants nommés Richard M. Nixon et Robert F. Kennedy). Débaptisée il y a deux ans et changée en « commission du Sénat sur la sécurité interne ». La commission n'*incolpe* pas, elle « cite à comparaître ». Un « témoin inamical » peut quand même se retrouver en prison.

50. Parti « communiste » américain : complètement purgé après la dernière guerre mondiale, le P.C. américain est un familier des audiences de l'HUAC. C'était, en fait, devenu sa seule raison d'être.

51. 1^{er} amendement/droit de « dissent » : promulgué en 1789, le 1^{er} amendement de la Constitution américaine garantit la liberté de parole (« free speech ») et le droit de « dissent » (opposition). Systématiquement invoqué par la défense lors des procès politiques, il est tout aussi systématiquement violé par l'appareil judiciaire ou législatif (ainsi la fameuse « loi anti-émeutes » (n. 136) « sur la Conspiration » le contredit ouvertement).

52. New York Mets : équipe de football très populaire.

53. Progressive Labor Party (ou P.L.) (« Parti progressiste du Travail »). Le principal groupuscule « pro-chinois », constitué par l'aile « dissidente » du P.C. américain dès 1956. Après une brève période d'activisme, le P.L. s'est cantonné dans la dénonciation comme « petits-bourgeois » et « réactionnaires à 100 % » de tous les mouvements importants — du F.N.L.S.V. au Mouvement de Libération des femmes, en passant par les Black Panthers, les Young Lords,

Weathermen, le mouvement culturel, etc. Pour le P.L. seuls comptent le « Mouvement ouvrier » (?) et sa « morale prolétarienne » (cheveux courts, complet-cravate, bière et tabac, musique ethnique, bon-père/bon-époux, tout pour le travail, etc.). Implanté dans certaines universités de l'Est et du Texas.

54. Ronnie (ou « R.G. ») Davis : animateur de la San Francisco Mime Troupe, une des plus anciennes équipes de théâtre de guérilla des U.S.A.

55. Joe Poole : élu texan à la Chambre des représentants. Président de l'HUAC. Surnommé « Cess »-Poole (« fosse d'aisance »).

56. Déclaration d'Indépendance : écrite par Jefferson en 1776, pierre de touche de la Première Révolution américaine. On l'apprend par cœur à l'école.

57. Kunstler, Kinoy, Axelrod (n. 11) : avocats connus du mouvement. Kunstler défendit Jerry à Chicago (n. 18) et se retrouva lui-même condamné à quatre ans de prison.

58. Philip Abbott Luce : ancien militant de P.L., passé au F.B.I. après avoir été le principal organisateur des voyages illégaux à Cuba.

59. Young Americans for Freedom, ou YAF (« Jeunes Américains pour la liberté ») : groupuscule d'étudiants fascistoïdes financé par le F.B.I. et dirigé par Luce. Créé dans le seul but de combattre l'influence des gauchistes dans les universités.

60. Anatole Anton... Steve Hamilton : activistes gauchistes de Berkeley et San Francisco.

61. Joe McCarthy : le fameux sénateur-escroc, grand inquisiteur de l'HUAC au temps de sa splendeur. Rejoignit ses victimes dans un pénitencier fédéral après avoir été convaincu de corruption et d'abus de confiance.

Chapitre 12

62. Mouvement pour la Paix : ne pas confondre avec le Mouvement anti-guerre (beaucoup plus marqué à gauche). Coalition dominée par les libéraux et les pacifistes qui coordonna toutes les grandes manifestations contre la guerre jusqu'en 1968. Après son effondrement, on a essayé en vain de lui redonner vie sous forme de « moratoire ».

63. Country Joe and The Fish : groupe de rock de San Francisco, fameux pour ses chansons contre la guerre (comme *Feelin Like I'm Fixin To Die*).

64. Dave Dellinger : quaker, pacifiste radical, animateur depuis vingt ans du mouvement pacifiste international. A 56 ans, il retrouve une nouvelle jeunesse en se solidarisant ouvertement avec les « enrégés » au procès de Chicago (n. 18).

65. MOBE : alias National Mobilization Committee, « Comité national de mobilisation », organisation-cadre du Mouvement pour la paix. Remplacé depuis par le « New-Mobe », d'où les libéraux sont partis.

66. «De l'autre côté du Potomac» : le fleuve Potomac marque la limite du district de Columbia où se trouve la capitale fédérale. Le Pentagone est en Virginie, de l'autre côté du fleuve.

67. H. «Rap» Brown : ancien président du S.N.C.C. (n. 17). Après qu'il eut épouvanté la bourgeoisie blanche par ses discours incendiaires, on a voulu le rendre responsable de tous les «désordres» de la période 1966-67. La loi dite «anti-émeute» (n. 32) est aussi appelée «loi Rap Brown», car elle le visait personnellement. A gagné la clandestinité juste avant l'ouverture de son procès en avril 70; le F.B.I. le cherche toujours.

68. «Femmes pour la Paix» : Women's Strike for Peace, groupe pacifiste féminin traditionnel, où le P.C. jouait un rôle certain.

69. S.D.S. : Students for a Democratic Society («Étudiants pour une société démocratique») : pendant dix ans (1960-1970), la principale organisation gauchiste du pays. Libérale/libertaire à l'origine (ses maîtres à penser étaient Wright Mills et... Camus), les trois principales tendances qui la composaient au moment de son éclatement (congrès national de juin 69) se réclamaient toutes du maoïsme. Les S.D.S. ont participé à toutes les grandes luttes de la période, et ont compté jusqu'à cent mille membres. Depuis le congrès de rupture, la principale faction, dite «Weatherman», est passée à la lutte armée clandestine. Tom Hayden et Rennie Davis, co-accusés de Jerry à Chicago (n. 18), étaient parmi les fondateurs des S.D.S., dont Hayden fut le premier président.

70. Dick Gregory : célèbre comédien noir. Depuis les Droits civiques, se consacre presque exclusivement à la politique. Pacifiste et libéral de gauche.

71. Detroit et Newark : théâtres de deux grandes insurrections «raciales» au cours de l'été 1967. A Detroit, le soulèvement gagna des quartiers habités par des Blancs pauvres. Le «retour à l'ordre» ne s'y fit qu'après l'intervention des blindés et de l'aviation, et au prix de nombreux tués et de la destruction de tout un quartier.

72. Le colonel Wilson n'est qu'un des nombreux aliases d'Abbie Hoffmann. Yippie fondamental, auteur de «Revolution for the Hell of It» et de «Woodstock Nation», ami de Jerry et son co-accusé à Chicago (n. 18).

73. Sid Peck : pacifiste libéral de la direction du MOBE.

74. Diggers : groupe de hippies ainsi nommé, parce qu'ils portaient des chapeaux de pionniers australiens, ou «Diggers». Distribuèrent de la bouffe gratuite avec leurs cantines roulantes, et ouvrirent les premiers «Free Stores» (magasins où tout est gratuit). Ont créé, dans la spontanéité et l'improvisation, les premières «contre-indications» du Mouvement.

75. Benjamin Spock : pédiatre renommé, transformé en militant antiguerre. Jugé et condamné en 1968 pour incitation à la désertion.

76. Le Justicier solitaire («The Lone Ranger») héros de «comics» et d'un fameux feuilleton télévisé. Vêtu d'un loup noir et d'un costume blanc, flanqué d'un cheval savant («Cyclone») et d'un Fidèle Indien («Tonto»), il défend sempiternellement la veuve et l'orphelin.

Chapitre 13

77. **Paul Krassner** : brillant journaliste satirique de New York, fondateur du magazine *The Realist*, qui paraît depuis 1956. Co-fondateur du YIP, il a, depuis, plus ou moins quitté le Mouvement où on l'accusait — non sans raison — de n'être qu'un bourgeois décadent.

78. « **Y'en a marre des patates au lard** » : la phrase originale est « Abandon the creeping meatball » (« abandonnez la boulette de viande terre-à-terre »); la « boulette » peut symboliser le crétinisme petit-bourgeois — mais pas forcément. En fait, c'est une phrase Dada, qui ne veut *rien* dire et fut d'emploi courant en Californie vers 1966.

79. Cf. note 21.

Chapitre 14

80. « **Une société qui...** » : cf. Vaneigem : *Traité de savoir-vivre*. On ne sait pas comment la phrase est arrivée là.

Chapitre 15

81. **The Village Voice** : hebdomadaire new-yorkais (gauche libérale et « avant-garde » artistique).

82. **Daley** : Richard J. Daley, alias « Boss » Daley, maire (démocrate) de Chicago. Contretype du potentat local. Son administration et sa police sont parmi les plus corrompues du pays. Très influent dans l'appareil du Parti démocrate, Daley est détesté par les libéraux et la gauche. On reparle beaucoup de lui dans ce livre, puisque sa stupidité proverbiale fait de lui un yippie parfait, digne de Spiro Agnew et de Ronald Reagan.

Chapitre 17

83. **Margaret Mead** : célèbre ethnologue, « locomotive » de la bonne société « progressiste » de New York. S'est déclarée publiquement friande de haschisch et partisane de sa légalisation...

84. **Hamburger Hill** : la fameuse colline que les Américains mirent trois jours à reprendre au Viet Kong, au prix de très lourdes pertes — pour l'évacuer dès qu'elle fut conquise.

Chapitre 19

85. **Walter Cronkite** : présentateur des actualités du soir sur la grande chaîne de télé C.B.S. Réputé libéral. Ses comptes rendus des « émeutes » de Chicago ont fait beaucoup de tort à Daley et à Humphrey.

Chapitre 20

86. Le Mec : The Man — dans l'argot du ghetto, « The Man », c'est la police, et plus généralement toute autorité répressive.

87. Fuck : « baiser, enculer », fait partie des « mots tabous », les fameux mots de « quatre lettres » [shit/fuck/piss/cunt/cock, etc. : « merde, baiser, pisser, con, bite »], dont l'usage public peut coûter une peine de prison ferme.

Chapitre 21

88. New York Times, New Republic, Daily News : journaux new-yorkais. Le *N.Y. Times*, quotidien libéral, équivalent approximatif du *Monde*. Le *N.R.* : hebdomadaire, un peu semblable à l'ancien *Observateur*, lecture habituelle des intellectuels de gauche. Quant au *Daily News*, c'est un quotidien à gros tirage, sensationnaliste et parfaitement comique — un *France Soir* matiné de *Minute*.

Chapitre 22

89. Fred Halstead : dirigeant du groupuscule trotskyste S.W.P. (Socialist Workers' Party, Parti ouvrier socialiste) [IV^e Intern.]. Candidat à toutes les élections présidentielles, il plafonne invariablement à cent mille voix.

90. Mouvement antiguerre : désigne la coalition des opposants à la guerre, à l'exclusion des libéraux. Son organisation-cadre est le « New Mobe », largement contrôlé par la bureaucratie trotskyste et par le P.C., dont les services d'ordre se sont fait une spécialité de protéger... la police des « enragés ».

91. Le Militant : hebdomadaire publié en commun par le S.W.P. (n. 89) et sa section de jeunesse, le Y.S.A. (« Young Socialists' Alliance », « Ligue des jeunes socialistes »).

Chapitre 23

92. Festival de Newport : festival annuel de musique folklorique où se retrouvent les instituteurs, les curés de gauche et les « animateurs culturels ». La subversion installée à partir de 1965 par Dylan et ses amis signa son arrêt de mort : « envahis » par les hippies et les contestataires, Newport et la gauche « laïque » firent appel aux flics.

93. Cf. note 20.

94. « L'histoire nous acquittera » : titre d'un célèbre discours de Fidel Castro.

Chapitre 24

95. Living Theatre : banni des U.S.A. par la réaction post-maccarthyste, le Living y retourna en 1968 pour se retrouver lui-même contesté par la révolution culturelle des jeunes. Il s'est depuis notablement politisé, et a fini par se scinder. Beaucoup d'anciens du Living sont devenus des militants.

96. Cf. note 77.

97. **Eugene J. McCarthy** : le fameux démocrate libéral qui essaya de ramener une partie de la jeunesse contestataire à la politique traditionnelle. Après l'échec lamentable de la « libéralisation » du Parti démocrate, il trahit piteusement ses jeunes partisans en appelant à voter pour son ancien adversaire Humphrey et en se retirant dans sa tour d'ivoire.

98. **Jack Newfield** : journaliste libéral ; formé aux S.D.S. (n. 69), ami personnel de Tom Hayden, il essaya de faire le « pont » entre les gauchistes et son patron, Bob Kennedy.

99. **Fulbright, Muskie, Galbraith** : pontes « libéraux » du Parti démocrate. Opposés à la guerre du Vietnam, mais favorables à l'expansion impérialiste en général. Galbraith, ancien diplomate, est aussi un des apologistes principaux du « corporatisme libéral » (cf. son livre *Le Nouvel État industriel*).

100. **Robin et Sharon** : Robin Palmer et Sharon Krebs, anciens « *Crazies* » de New York (c'était un groupe dissident du S.D.S. de Columbia). Ont été arrêtés en décembre 1970 au moment où ils s'apprêtaient à poser une bombe à l'entrée d'une banque de New York. La police affirme qu'ils sont membres du groupe « *Weatherman* ».

101. **Shelley Winters** : célèbre actrice, membre du Parti démocrate, plus précisément de son aile « gauche ».

Chapitre 25

102. **Bettina** : Bettina Aptheker, dirigeante du P.C. (n. 50) à Berkeley.

103. **San Francisco State College** : cette université d'État fréquentée surtout par des salariés et des non-bacheliers a été le théâtre d'un véritable soulèvement à la fin de 1968, qui aboutit à son tour à la plus longue grève (six mois) de l'histoire de l'université. Au cours de la grève, les heurts avec les flics furent quotidiens sur le campus. A un moment, les étudiants qui occupaient l'administration s'armèrent de fusils et se déclarèrent « prêts à se faire tuer ».

104. **Ronnie Reagan** : gouverneur républicain de Californie. Ancien acteur de westerns ; ancien membre du P.C. (n. 50). Démagogue, véreux, avocat farouche du « maintien de l'ordre ». La « subversion sur les campus » lui a servi de tremplin électoral.

105. **Whitney Young, Roy Wilkins** : dirigeants noirs « modérés ». C'est à dessein que Jerry les désigne comme « blancs ».

106. **Arthur Schlesinger** : universitaire, ancien assistant de John Kennedy. Max Lerner : sociologue, auteur d'un gros livre sur *La Civilisation américaine* — comme Raymond Aron, il n'ose plus enseigner, car la vue d'un amphithéâtre plein d'étudiants le rend nerveux.

107. **William F. Buckley, Jr** : éditorialiste du bimensuel d'extrême-droite *National Review*.

Chapitre 27

108. Lower East Side : quartier de New York situé dans la partie inférieure Est de Manhattan. C'est un vaste et misérable ghetto où vivent des Blancs pauvres, des Porto-ricains et une grande colonie hippie.

109. Kunstler... Boudin : avocats les plus connus du Mouvement. Charles Garry est l'avocat en titre des Panthères Noires. Lefcourt et Kennedy défendent les « 21 de New York » (n. 128). Fay Stender défend les « 3 de Soledad ». Kathy Boudin, fille de Leonard Boudin, est une des dirigeantes du Weatherman clandestin. Bill Kunstler a défendu Jerry à Chicago (n. 18) et va défendre John Sinclair (n. 154) à Ann Arbor.

Chapitre 28

110. Ralph Gleason : critique de rock du journal *Rolling Stone*. Longtemps associé au promoteur Bill Graham (n. 151) (et à ses gros profits). Professe une sainte horreur de la violence quand elle vient des jeunes.

Chapitre 29

111. Lincoln Park : grand parc de Chicago, centre des manifestations contre la Convention démocrate en ce mois d'août 1968.

112. M.C. 5 : groupe de rock, était alors la « branche de propagande » du Parti des Panthères Blanches (n. 154) de Detroit/Ann Arbor. Phil Ochs : chanteur de « protest-songs ».

113. 38^e parallèle : allusion à « L'enfer de Corée ».

114. Tom Hayden : ancien président des S.D.S., devenu cadre du Mouvement antiguerre. Un des « 8 de Chicago » (n. 18).

115. General Logan : sa statue équestre trône au milieu de Grant Park, un autre parc municipal de Chicago. Les origines du général Logan et de son cheval sont douteuses (mais peut-être est-il l'inventeur des fameuses crèmes glacées Logan).

116. Iwo Jima : scène de bataille « héroïque » de la guerre du Pacifique, familière à tous les lecteurs de Tintin.

Chapitre 30

117. Middle Earth : pays imaginaire peuplé par les « Hobbits », petits lutins veules et fainéants inventés par J.R.R. Tolkien.

Aquarius : d'après des astrologues hippies, nous sommes entrés depuis 1966 dans l'âge d'Aquarius, l'âge de l'Eau, symbole de la concorde et de l'harmonie, qui succède à l'âge du Sagittaire (ère chrétienne).

118. Nouveau Mexique : une importante colonie hippie s'y est installée à

partir de 1966. Les hippies s'y sont malheureusement heurtés aux légitimes habitants, les paysans « hispanos » (mexicains-américains) sans terre. Depuis 1970, c'est la guerre ouverte entre hippies et hispanos, notamment dans la région de Taos.

119. Ed Sanders : Yippie de marque, poète, chanteur du groupe de rock « les Fugs », directeur du magazine *Fuck You*. Appartient à l'ancienne génération « beat ».

120. Petunia : c'est « l'adorable » petite truie de Walt Disney, compagne de Cochonnet.

121. Maison Blanche du Texas : il s'agit de la résidence de Johnson, où il reçut les candidats (officiels) à la présidence pour les « conversations » traditionnelles sur la politique étrangère (il s'agit d'une coutume protocolaire). Avec Nixon, la Maison Blanche n° 2 est passée en Californie.

Chapitre 31

122. Cf. note 34.

123. Detective Stories : mensuel de « fait-divers ». Existe en France sous le nom de *Détective*.

Chapitre 32

124. Spiro Agnew : vice-président des U.S.A., dénonce inlassablement la « subversion »; bouffon de tout le Mouvement. **Strom Thurmond** : sénateur faciste de Caroline du Sud, homme de confiance de Nixon. **John Mitchell** : ancien homme de loi de Nixon, actuellement le pire ministre de l'Intérieur qu'on ait vu aux U.S.A. depuis longtemps. **C.B.S.** (Columbia Broadcasting System), **N.B.C.** (National Broadcasting Corporation) et **A.B.C.** (Amerikan Broadcasting System) : les trois chaînes nationales de télé (privées).

125. Madison Avenue : siège de toutes les grandes compagnies de publicité à New York.

126. S.I. Hayakawa : prof de linguistique d'origine japonaise, « doyen à poigne » du San Francisco State College, il s'y chargea du maintien de l'ordre sous la protection d'une armée de flics en 1969.

127. « Che » : cette pièce du dramaturge noir Lenox Raphael fut une des premières « pièces nues » : on y voyait Che Guevara sodomiser l'Oncle Sam.

128. 21 de New York : le procès des « 21 » Panthères dure toujours, accompagné de manifestations de masse, de pugilats, etc., douze des vingt et un accusés ont été libérés au prix de cautions énormes (cinquante à cent mille dollars). Les neuf qui restent emprisonnés ont dirigé la révolte de la prison de Queens au mois de septembre 70, avant de se faire exclure du B.P.P. pour gauchisme et de gagner la clandestinité (en février 71).

129. Mark Rudd : leader du S.D.S. de Columbia, devenu célèbre lors de l'occupation de cette université en mai 1968. Élu en juin 69 président des S.D.S.

(tendance Weatherman), il a gagné la clandestinité avec son groupe en mars 1970.

130. Liste de tous les «ratages» de la civilisation blanche dans la période récente :

Charles Van Doren, héros de fameux «quiz» télévisés qui s'avéra être un escroc (les «quiz» étaient truqués).

Oswald Owsley : mythique fabricant de L.S.D. qui aurait des usines secrètes un peu partout et serait devenu milliardaire.

Sherman Adams : secrétaire d'Eisenhower, il toucha une fortune en pots de vin.

Walter Jenkins : conseiller spécial de Johnson, homosexuel, accusé d'indécence publique dans les toilettes du Congrès.

Bobby Baker : ancien assistant de Johnson impliqué dans une grave affaire de corruption.

Tim Leary : brillant professeur à Harvard, «décrocha» et devint le principal propagandiste du L.S.D. avant de passer récemment à la «lutte armée».

Gary Powers : pilote de l'U2 américain qui tomba en Russie.

Abe Fortas : homme de confiance de Johnson à la Cour suprême, dut démissionner après avoir été impliqué dans un scandale (toujours les pots de vin).

Jimmy Piersall : vedette de base-ball; devenu fou, il crachait sur son public et passait ses «fans» à tabac.

John Dillinger : célèbre bandit.

Mary Jo Kopechne : jeune secrétaire noyée à Chappadiquick, qui coûta sa carrière à Ted, le plus jeune des Kennedy.

131. **Ann Arbor** est une ville universitaire du Michigan, où siège le Parti des Panthères blanches (n. 154).

Chapitre 33

132. Liste :

Stew Albert (n. 12) et son amie Judy Gumbo.

Abbie Hoffman (n. 72) et sa femme **Anita**.

Sharon Krebs (n. 100) et **Robin Palmer**.

Tom Paine : héros de la 1^{re} Révolution. Hippie avant la lettre.

Pun et Genie Plamondon : dirigeants du Parti des Panthères Blanches (n. 154). Pun Plamondon, après avoir passé trois mois au maquis, a été arrêté au printemps 70. Il est accusé d'avoir fait sauter l'immeuble de la C.I.A. à Ann Arbor.

Max Scherr : ancien directeur du *Berkeley Barb* (n. 31) (mort fin 69).

Jeff et Alice Shero : Jeff Shero fut un des dirigeants de l'équipe du journal *Rat* à New York.

Lenox Raphael (n. 127).

Marshall Bloow : fondateur de *Libération New Service*, l'agence de presse du Mouvement révolutionnaire; s'est suicidé en 1968.

Tuli Kupferberg : poète, hippie de choc, batteur du groupe de rock «Les Fugs».

Bob Scheer : rédacteur en chef de la revue gauchiste *Ramparts*.

Huey Newton (n. 4).

Lenny Bruce : célèbre «chansonnier» contestataire. Après avoir été harcelé partout pour «obscénité», il est mort en 1966 d'une surdose d'héroïne.

Paul Krassner (n. 77).

Ed Sanders (n. 119).

Martin Kenner : yippie et président du comité anti-faciste de Berkeley.

Abe Peck : rédacteur du *Seed*, journal underground de Chicago.

Walter Cronkite (n. 85).

Richard Daley (n. 82).

133. Jim Morrison : chanteur du groupe de rock «les Doors», il a été arrêté pour «obscénité publique» à la suite d'un concert en Floride.

134. Joe Namath : célèbre joueur de football des «New York Mets».

135. 1773 : le «Thé de Boston» : un groupe de jeunes rebelles américains déguisés en Indiens prennent un cargo anglais mouillant dans le port de Boston et versent par-dessus bord sa cargaison pour protester contre la taxation du thé. Ce geste prélude à la guerre d'Indépendance, qui débute en 1776.

136. Loi anti-émeutes : l'équivalent de notre «loi anti-casseurs», adoptée par le Congrès en 1968. Elle fait un crime fédéral du passage d'un État à un autre avec *l'intention* de provoquer une émeute. Comme *l'intention* n'est pas définie plus précisément, la loi ressert à tous les coups. On la connaît aussi sous le nom de «loi de la Conspiration» ou «loi Rap Brown».

137. Rapport Walker : rapport d'une commission présidentielle sur «les causes et la prévention des émeutes», portait principalement sur les manifestations d'août 68 à Chicago. Le rapport conclut à la responsabilité de la police.

Chapitre 34

138. Folsom : grande prison de Californie.

139. Cf. note 2.

140. Sproul Hall : un des bâtiments centraux de l'université de Berkeley, où se trouve notamment le siège de l'Association des étudiants.

Chapitre 35

141. Presse Hearst : le fameux magnat R.C. Hearst (modèle du *Citizen Kane* de Welles) s'était bâti un vaste empire de presse. La presse Hearst, comme la presse Springer en Allemagne, se caractérise par sa vulgarité et son anticomunisme.

142. L.S.D., mescaline, S.T.P., T.H.C., marijuana : tous les hallucinogènes d'usage courant dans la jeunesse américaine. Le S.T.P. est censé être un «super-L.S.D.» artificiel. S.T.P. signifie (en physique) : «Standard Temperature and Pressure» — c'est-à-dire 72°. D'où, sans doute, le nom : le «trip» au

S.T.P. est censé durer soixante-douze heures au lieu des huit habituelles. En fait, le S.T.P. est probablement un mythe. Le sigle S.T.P. est également celui d'une marque très connue d'huile pour moteurs. Les révolutionnaires en font un usage détourné : S.T.P. = Serve The People/Stop The Pig (Servir le Peuple, Stopper le Cochon).

Le T.H.C. : tetrahydrocannabinol : c'est de la marijuana synthétique qui a été d'usage légal pendant assez longtemps (elle se prend sous forme de pilules).

Chapitre 36

143. Marvin Garson, activiste du F.S.M., mari de la dramaturge Barbara Garson (« MacBird »), un des fondateurs du journal underground de San Francisco, le *S.F. Express Times*, devenu depuis 1968 *Good Times*.

Chapitre 37

144. Washington : d'après une anecdote célèbre, George Washington, planteur de tabac en Virginie, aurait cultivé de la marijuana pour son usage personnel.

145. Jeunes pour la Décence : l'organisation des rallyes de « jeunes pour la décence », patronnés par toutes sortes de notables, est une pratique courante depuis quelques années (l'Armée du Salut a essayé de les implanter, sans succès, en France). Le plus fameux eut lieu à Baltimore en été 68 : cent mille jeunes, venus pour écouter du rock « gratuit », ont fait une gigantesque émeute parce qu'ils trouvaient la musique chiante.

146. Serment d'allégeance au drapeau : le serment d'allégeance est obligatoire dans les écoles élémentaires...

147. Horatio Alger : héros d'un ignoble roman de la fin du siècle dernier, Horatio Alger incarne le « self-made man » qui, parti de rien, bâtit une fortune.

Chapitre 38

148. James Rector : ex-étudiant devenu charpentier, James Rector fut tué d'une décharge de chevrotines. C'est la première fois que la police ouvrait le feu sur des manifestants blancs — un an avant Kent.

Chapitre 39

149. Venise : la petite ville de Venise, en Californie, près de Los Angeles, est peuplée d'artistes, de hippies et de Blancs pauvres.

150. Scarsdale : banlieue huppée de New York, peuplée de P.D.G.

Chapitre 40

151. Bill Graham : promoteur de rock; propriétaire du Fillmore de San Francisco et du Fillmore East de New York, il a réalisé d'énormes profits.

152. Cf. note 46.

153. Woodstock : la libération, en août 69, du festival de rock de Woodstock par une armée de quatre cent cinquante mille hippies et « freaks » assortis, fut reçue comme un « désastre national » par la presse bourgeoise et les milieux capitalistes « hip ». Depuis cette date historique, tous les grands festivals de rock ont été libérés les uns après les autres; les promoteurs et les flics ont donc décidé qu'il fallait mettre un terme à tout ça, et ont déclaré les festivals « démodés ».

Chapitre 41

154. John Sinclair : ancien manager de groupes de rock et animateur de « Trans-love Énergies », une communauté d'artistes et de musiciens, a fondé le Parti des Panthères Blanches à Detroit en 1967, avec un groupe d'amis. Hippies politisés, les Panthères Blanches ont vite été soumis à un harcèlement policier incessant, et ont quitté Detroit pour Ann Arbor, une ville étudiante où ils peuvent travailler à l'aise. Sinclair a été arrêté en 1968 pour avoir *offert* deux cigarettes de marijuana à un flic en civil et condamné pour ce « crime » à une peine de neuf ans et demi à dix ans de prison ferme. Il purge sa peine à la prison de Marquette. Il doit faire l'objet d'un second procès au début de 1971, sous l'inculpation d'avoir « conspiré » en compagnie de Pun Plamondon (n. 132) et Jack Forrest pour faire sauter le bâtiment de la C.I.A. à Ann Arbor. Les Panthères Blanches ont créé des sections un peu partout aux U.S.A. et tentent de bâtir un parti centralisé de type marxiste-léniniste dans la communauté « hippie ». Le procès Sinclair-Plamondon-Forrest, commencé en janvier 71, a été interrompu au bout d'une semaine pour vice de forme : le juge a déclaré irrecevable la principale pièce à conviction présentée par le F.B.I., qui avait été obtenue illégalement (il s'agit de l'enregistrement d'une conversation téléphonique privée).